This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AP
24
.C

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

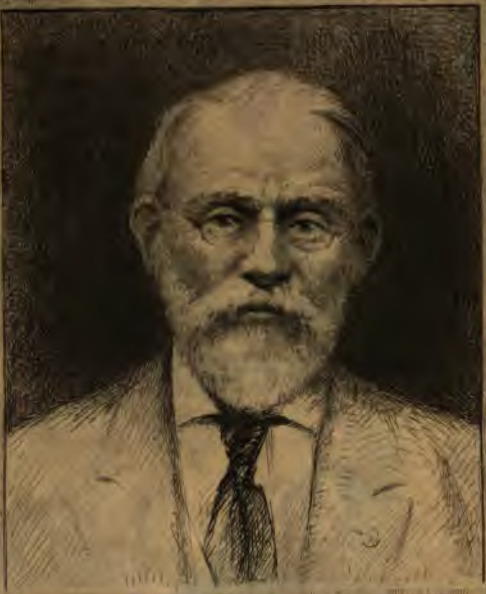
TOME PREMIER.

A GENEVE,

Chez CLAUDE PHILIBERT.

MDCCLV.

AVEC PERMISSION.



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AP
24
.C55

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ ſemper digniſſima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME PREMIER.

A GENEVE,
Chez CLAUDE PHILIBERT.

MDCCLV.

AVEC PERMISSION.

4-6-40
10704
24 v. in 12

PREFACE.

NOTRE Siécle peut être appellé le *Siécle des Livres*. Jamais on n'en vit tant naître & mourir qu'on en voit aujourd'hui. Ce sont, dit l'Abbé *Coyer*, comme des feux d'artifices qui s'éteignent après nous avoir éblouïs. La Nouveauté donne le succès, une année, un mois, un jour le ravit. Le même livre que tout le monde s'empressoit de lire, que tout le monde vouloit avoir lû, qu'il auroit été ridicule de ne pas connoître, ce même livre n'est bon à présent qu'à faire nombre dans une Bibliothéque de parade ; il n'a actuellement de mérite que celui qu'il tire de sa relieure &

de la figure qu'il fait dans la place qui lui a été assignée. C'est là ce que nous voyons tous les jours. Que feroit donc un homme prudent qui voudroit avoir des livres pour les lire ? Il ne composeroit sa Bibliothéque que d'un petit nombre d'ouvrages choisis, qui ne devroient leur réputation, ni au charme de la nouveauté, ni au caprice de la mode, ni à la cabale des protecteurs & des amis; de ces ouvrages dont la bonté intrinséque triomphe de la jalousie des rivaux, des railleries des petits esprits, & de la satyre des mauvais génies; il ne s'attacheroit qu'à ces livres, qui sont bien reçus dans tous les païs, qu'on traduit dans toutes les langues, qui attirent à leurs Auteurs l'estime & les éloges de tous les bons esprits, & feront passer leur nom à la postérité la plus reculée. Mais si ses occupations ne lui permettoient pas de lire le grand nombre de livres qui paroissent, afin d'en juger par lui-même, il craindroit, avec raison, de prendre la *vogue* pour la *réputation méritée*, *l'obscurité* pour le mépris fondé, les *applaudissemens* pour de *vrais*

suffrages; il auroit donc besoin d'être dirigé, dans son choix, par des personnes impartiales, sans préjugés, qui pourroient quelquefois se tromper, mais qui, en général, lui indiqueroient le meilleur. C'est le service que devroient rendre les Journaux à ceux qui les lisent. Un Journaliste devroit tout connoître, tout lire, tout apprécier; mais où est l'homme assez universel pour connoître tout; assez laborieux, assez patient pour suporter l'ennui de tout lire; assez judicieux, assez impartial pour donner à chaque chose son juste prix; assez hardi pour dire tout ce qu'il pense? Et supposé qu'il se trouvat cet homme extraordinaire, suffiroit-il pour diriger le choix d'une Bibliothéque; que diroit-il de ces immenses collections, où si peu de bonnes choses se trouvent confonduës avec tant de mauvaises & de médiocres? de ces vastes monumens des sottises humaines, où l'on découvre, de tems à autre, des traits de génie, qui ne semblent y être placés, que pour faire mieux sentir le ridicule & l'inutilité de tout le reste? Ces grands Ou-

vrages, une fois bien appréciés, que feroit l'homme qui voudroit former sa Bibliothéque; la chargeroit-il d'une multitude de Livres considérables par leur volume, en faveur d'un petit nombre de pages considérables par les choses quelles contiennent ? De plus; un Journaliste s'arrêtera-t-il à faire connoître ces nuées de Brochures éphémeres, dont une seule dispute litteraire produit une multitude, dont les titres seuls feroient un livre, & la Collection une Bibliotheque ? ou bien, les abandonnera t-il à leur sort ? sort injuste, qui soutient pendant long-tems des écrits qui auroient dû mourir en naissant; & qui précipite dans un oubl éternel tout ce qui n'a pas assez d'étenduë pour mériter le nom de *Livre* tout ce qui ne peut pas être relié & faire corps ? Combien de petits ouvrages de feuilles volantes, restent dans l'obscurité, ou perissent; qui sont cependant bien préférables à ces superbes *in-folio* qu'on étale dans tant de Bibliothéques, & qui dans toute leur épaisseur volumineuse, ne contiennent pas en substance, la valeur d'une seule page

de ces petites productions qui sont abandonnées à un sort malheureux, qu'elles n'avoient pas mérité.

C'est à ces inconvéniens que nous voudrions remédier par l'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Parmi le grand nombre de choses qui se lisent, il y en a où la plus rapide lecture suffit pour contenter une curiosité insatiable : il y en a d'autres, qu'on est bien aise de relire, de consulter, d'avoir en sa puissance. Supposé donc que nous imitassions ce Savant, * qui arrache de ses livres & jette au feu tout ce qui lui déplait; que nous missions à part ce qui se trouve de bon dans les mauvaises collections; que nous nous procurassions tout ce qui paroit de Brochures estimables; que nous les réunissions avec soin pour leur donner de la consistence; ne jouïrions nous pas, avec plaisir, d'une collection de plusieurs bons ouvrages, peu longs, & qui, sans cette précaution, auroient été oubliés ou perdus, pour s'être trouvés en mauvaise compagnie, ou pour n'en avoir point eu?

* *Encyclopedie*, au mot *Bibliomanie*.

Ne serions-nous pas charmés de retrouver au besoin, de pouvoir relire, un jour, de bonnes piéces, dont l'idée reste dans l'esprit, mais qui, confonduës parmi un grand nombre d'autres, exigeroient des recherches pour découvrir leur place, & sont abandonnées pour toujours, parce qu'on ne les a pas sous sa main? Ne nous préparerions nous pas le plaisir de pouvoir comparer, un jour, les meilleures productions des Ecrivains de ce tems, avec celles qui paroîtront après un certain nombre d'années? L'avantage que nous nous procurerions par ce moyen, nous avons formé le dessein de le procurer au Public: & pour le rendre plus considérable encore, cet avantage, nous ne nous bornons pas aux Ouvrages écrits dans nôtre langue, nous nous étendons à ceux qui paroissent dans les principaux Pays où les Lettres sont cultivées. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, seront mises à contribution; nous donnerons une traduction des piéces qui nous auront parû mériter l'attention du Public; l'Angleterre, en particulier, si fertile en hommes qui pensent, nous

fournira des richesses en abondance pour former nôtre Thrésor litteraire. Cependant nous ne nous attacherons pas à choisir le *bon* en tout genre ; nous excluons de cet Ouvrage, tout ce qu'il y a de trop sec & de trop abstrait dans les hautes sciences, les Mathématiques, la Médecine, la Jurisprudence &c. lesquelles sont l'objet d'un autre recueil, que peuvent se procurer ceux qui les cultivent. Nous ne nous proposons de donner que des piéces de Goût, de Morale, de Litterature, de Philosophie, mais de cette Philosophie aimable, qu'on peut appeller la *Philosophie du Cœur* ; nous la prendrons dans ces momens, où descendant des régions élevées, qui sont sa demeure ordinaire, elle s'humanise avec nous, elle nous sourit, nous exerce en nous-mêmes, sans nous en tirer; ce sera cette Philosophie, qui ne demande qu'un esprit, un peu plus qu'ordinaire, pour se laisser comprendre; & un cœur seulement humain, pour se faire sentir; vraie Philosophie, qui ne fait pas des Savans, mais qui fait des heureux. Tout homme qui aime à penser ; tout homme qui, sans

ſe piquer d'érudition, ſe plaît à former ſon eſprit & ſon cœur, trouvera ici dequoi ſe ſatisfaire. L'homme d'eſprit, pourra exercer le ſien avec celui des autres. L'homme de goût, pourra contenter ſa délicateſſe. L'homme vertueux, verra la vertu, déjà belle par elle même, parée des charmes que lui prête le génie, qui augmenteront l'Amour qu'il a pour elle. Le Chrêtien apercevra l'accord qui ſe trouve entre ſa raiſon & ſa religion; il s'affermira dans le chemin de la vérité, ſans aprendre à ceſſer d'aimer ceux qui s'en écartent. En un mot, nous le répétons, cet ouvrage eſt fait pour l'eſprit & le cœur; il ne renfermera, que des piéces propres à exercer l'un ſans le fatiguer, & à former l'autre en amuſant le premier.

La varieté eſt l'aſſaiſonnement du plaiſir; on comprend déjà qu'elle ſe trouvera dans cet ouvrage. Eloquence mâle & ſublime, ſimple & tempérée, qui éléve, qui touche, qui remuë ſucceſſivement les différentes paſſions de l'ame. Poëſie tendre ou vive; majeſtueuſe ou naïve; harmonieuſe, exacte, ou facile & pareſſeuſe; qui égaye l'eſ-

prit par de riantes peintures; qui intéresse le cœur par de touchantes images; par les attraits dont elle pare une volupté pure; qui frappe l'imagination par de grandes & nobles figures; qui anime la nature entiere, & embellit tout ce qu'elle touche. Critique générale, modérée, ingénieuse, des défauts & des vices du siécle; qui les corrige par le seul tableau qu'elle en trace, & par la honte du ridicule qu'elle fait naître. Traits d'histoire, intéressans par les évenemens, fertiles en conséquences morales. Pensées détachées, *originales*, qui plaisent par la vérité de l'idée & par l'heureuse justesse de l'expression; *fines & délicates*, qui semblent se cacher sous un voile leger, afin de laisser au Lecteur le plaisir de l'amour propre, en les découvrant; *vives & hardies*, qui attaquant les préjugés les plus forts, en triomphent malgré nous mêmes; *lumineuses*, *éclatantes*, qui ouvrent un vaste champ à la réflexion, & dont le dévelopement conduit à un grand nombre de verités, qui n'avoient jamais été aperçuës. Dialogues intéressans, qui par les charmes d'une conversation aisée & naturelle,

font fortir infenfiblement la verité de ténébres, où elle fembloit fe cacher infinuent agréablement la vertu dan le cœur! Nous ne refufons rien de tou ce qui fera marqué au bon coin, e quelqu'endroit qu'il fe trouve. Nou voulons promener le Lecteur dans un Campagne agréable; lui faire cueilli des fleurs de tous les genres, des fruit de toutes les efpéces; nous voulon que tous fes fens fpirituels foient flattés agréablement; nous voulons que l'homme occupé fe délaffe; que l'homme défœuvré s'occupe; que le Savant fe déride; que l'homme frivole apprenne à réflechir.

En ne faifant pas entrer, dans nôtre Plan, les Ouvrages extrémement abftraits ou fçientifiques, on fent bien que nous applaniffons les difficultés qui pourroient empêcher les Dames de lire nôtre recueil. En leur fourniffant des lectures amufantes & inftructives en même tems, nous voulons leur donner un moyen de fermer la bouche à ces ennemis du beau Sexe, qui lui reprochent, que la frivolité eft un titre unique pour lui plaire; que le babil,

la médiſance, les ajuſtemens, les Romans du jour, ſont ſes occupations ordinaires, ſes plaiſirs favoris. Elles n'auront point à ſe plaindre, qu'on leur interdit l'entrée des Livres utiles, en négligeant de leur donner les connoiſſances préliminaires qui en facilitent l'intelligence; nôtre Ouvrage, nous oſons le promettre, ſera utile, & pour s'en ſervir il ne faudra que lire, penſer, & ſentir.

De toutes les collections, il n'y en a point qui ait moins de défauts & qui mérite plus d'attention que *l'Encyclopédie*; cet ouvrage immenſe, bien propre à immortaliſer le Siécle de LOUIS XV. qui ſera un monument éternel élevé à la gloire des DIDEROT & des d'ALEMBERT; cet ouvrage, dis-je, n'étant entre les mains que d'un bien petit nombre de perſonnes, nous nous propoſons d'en tirer pluſieurs morceaux intéreſſans, qui y ſont comme enſevelis, & qui ſe trouvent confondus avec beaucoup d'autres que les Artiſtes ſeuls & les Savans peuvent lire avec plaiſir.

Il eſt inutile d'indiquer toutes les ſources où nous nous propoſons de

puiser; & qu'importe après tout pourvû que les piéces soient bonne: Lorsqu'on nous aura communiq quelque morceau intéressant, qui n'a ra jamais été imprimé, nous nomm rons les Auteurs, ou nous gardero un silence inviolable, s'ils le désirer Nous invitons les Savans à nous en e voyer, leur promettant, qu'ils ne parc tront qu'en bonne Compagnie; ma nous les prions de se souvenir, que no faisons un Choix; ceux par cons quent, dont nous n'aurons pas fait in primer les ouvrages, n'en devroi pas conclure, que nous les avons tro vé mauvais; ils nous auront seulemer parû, quoique bons peut-être en eu mêmes, ne pas l'être, rélativemer au but que nous nous sommes prop sé. S'ils en jugent autrement nous l prions de se persuader, que nous mar quons plutôt de goût que de bonn volonté. L'amitié, la considération la renommée même, sont de dange reux moyens de séduction, contre le quels nous nous tiendrons sur nos ga des.

Quoique nous nous soyons propo

ſé de donner un Volume tous les trois mois; cependant, comme il eſt des tems où le génie ſemble ſommeiller; pendant leſquels des Aſtres d'une lumiére brillante & durable ne ſe montrent point ſur l'Horiſon Littéraire; pendant leſquels, on n'aperçoit que quelques metéores, dont la foible lueur ſe diſſipe preſqu'au moment qu'ils attirent les regards; il pourroit arriver, qu'il ne parut pas ſuffiſamment de bonnes piéces pendant l'eſpace de tems que nous marquons; nous différerons alors de donner le Volume qui devroit paroître; plutôt que d'être obligés de le remplir de piéces mauvaiſes ou médiocres.

Cependant, pour concilier la bonté de l'ouvrage avec l'exactitude à le faire paroître au tems marqué, nous examinerons, ſi, dans le cas dont nous parlons, nos Lecteurs ne verroient pas avec plaiſir, que nous fiſſions revivre d'excellentes Piéces, inconnuës au plus grand nombre d'entr'eux, inſérées dans des ouvrages que peu de perſonnes ont entre leurs mains, qui ſouvent même ſont ignorées de

ceux qui les possédent, & qui cependant mériteroient de ne pas rester dans l'obscurité. Comme la nouveauté a des charmes très puissans, quoique souvent trompeurs; qu'elle pique la curiosité; nous ne déterrerions ces trésors cachés, que lorsque les piéces nouvelles n'auroient en leur faveur que cette seule nouveauté; une beauté ancienne, qui ne perd rien avec le tems, n'est-elle pas préférable à des attraits qui ne sont qu'imaginaires! Si les hommes étoient toujours des êtres raisonnables, une telle question seroit inutile.

Voilà notre Plan; voici nôtre premier Volume; le Lecteur jugera de l'un & de l'autre. S'il n'est pas content, qu'il s'arrête à ce premier Volume; nous avons tâché de ne pas mal débuter. S'il est satisfait; qu'il continue à lire cet Ouvrage; il ne tiendra pas à nous que la suite ne réponde au commencement.

***
*

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISSERTATION

Sur la Nature du Peuple. *

J'Ai crû jusqu'à ce jour que le peuple avoit part à la nature humaine. La réflexion donne des doutes, & ce que je regardois comme une vérité incontestable devient un problême à résoudre. Mais avant que de traiter la question, prenons le peuple où il est. Le peu-

* Cette ingénieuse Dissertation est de l'Auteur de l'*Année Merveilleuse*, *de la Magie démontrée*, &c.

ple fut autrefois la partie la plus utile, la plus vertueuse; & par conséquent, la plus respectable de la nation. Il étoit composé de cultivateurs, d'artisans, de négocians, de financiers, de gens de lettres, & de gens de loix. Les gens de loix ont crû qu'il y avoit bien autant de gloire à rendre la justice aux hommes, qu'à les tuer, & ils se sont annoblis sans le secours de l'épée. Les gens de lettres, à l'exemple d'Horace, ont regardé le peuple comme profane, & ils lui ont tourné le dos. Les financiers ont pris un vol si élevé, qu'ils se font violence pour n'être qu'au niveau des grands. Il n'y a plus moyen de confondre les négocians avec le peuple, depuis qu'ils rougissent de leur état, & qu'ils en sortent, même avant que d'en sortir. Il ne reste donc dans la masse du peuple que les cultivateurs, les domestiques & les artisans; encore ne sçais-je si on doit y laisser cette espéce d'artisans maniérés, qui travaillent le luxe: des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au parfait, qui ajustent une mode supérieurement, ne ressemblent plus aux mains du peuple. Le peuple ainsi réduit ne laisse pas d'être encore la partie la plus nom-

nombreuse, peut-être même la plus nécessaire de la nation ; & sous ce double point de vûe, il vaut bien la peine qu'on discute sa nature. Est-il composé d'hommes ?

Tous les philosophes conviennent que le caractère qui distingue l'homme de la bête, c'est la raison. Guidé par ce principe, je contemple le peuple, & j'examine d'abord sa façon d'exister. Il habite sous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a besoin de sa force. Il se léve avec le soleil, & sans regarder la fortune qui rit au dessus de lui, il prend son habit de toutes les saisons, il laboure nos terres, il cultive nos jardins, il fouille nos mines & nos carrières, il desséche nos marais, il nettoye nos rues, il bâtit nos maisons, & fabrique nos meubles. La faim arrive, tout lui est bon. Le jour finit, il se couche durement dans les bras de la fatigue. Tels les animaux que nous avons civilisés, le bœuf & le cheval se livrent à tous les travaux que nous leur imposons, sans nous demander autre chose que la nourriture & le couvert. Est-ce-là de la raison ?

Passons par-dessus la bourgeoisie où elle ne fait que de naître, & observons la sur ce théâ-

tre de gloire où ſes traits ſont plus marqués. Elle ſe loge ſous de riches platfonds. Elle appelle l'or & la ſoie pour filer ſes vêtemens. Elle reſpire des parfums, elle cherche l'appétit dans les ragoûts; & le repos ſuccédant à l'oiſiveté, elle s'endort ſur le duvet. L'inſtinct ne connoît que le néceſſaire. La raiſon s'attache au ſuperflu, elle calcule tous les dégrés de conſidération qui peuvent en ſortir. Tant d'un habit de goût, tant d'un meuble élégant, tant d'un équipage leſte. Rien ne lui échappe, ni les fleurs d'Italie, ni les ſapajoux de l'Amérique, ni les figures Chinoiſes, & par les infiniment petits elle va au grand.

L'inſtinct ſe reſſemble toujours. Il y a bien des ſiécles que le ver à ſoie tiſſe, & que le caſtor bâtit. Le peuple dans ſes atteliers fait aujourd'hui ce qu'il faiſoit hier. La raiſon a une autre marche: voyez cet homme qui en a pour quatre, & de la fortune pour cent, comme il varie ſes occupations! Il réforme un vernis, il perfectionne un luſtre, il invente une mode, il reçoit l'encens d'un auteur, il forme une actrice, il arrange une fête, il repréſente à table. Tantôt il paſſe en revûe ſa livrée, tantôt il donne de nouveaux noms

à ses voitures. Aujourd'hui il se livre à un cocher fougueux pour effrayer les passans, demain il sera cocher lui-même pour les faire rire.

Le peuple est voué à l'instinct jusques dans ses intérêts les plus chers. Lucas épouse Colette parce qu'il l'aime; s'il avoit de la raison, il préféreroit Maturine, qui lui apporteroit une piéce de terre plus grande. Colette donne son lait à ses enfans; si elle connoissoit le prix de la fraîcheur & du repos, elle se contenteroit d'être mère. Ils grandissent, & Lucas en ouvrant la terre devant eux leur apprend à la cultiver; un peu de réflexion sur les misères de cet état, & il leur diroit: *Mes enfans, faites toute autre chose.* Ce père automate meurt, & il leur laisse son champ à partager également; avec des lumières, il l'eût laissé tout entier à l'aîné.

Plus j'approfondis, moins j'apperçois de raison dans le peuple. A-t-il des vertus? Je n'ai point encore lû de panégyrique d'un laboureur, comme on n'en fait point du bœuf, qui a tracé des sillons avec lui. Mais quoi! le peuple ne montre-t-il pas de la patience? Il souffre la faim, le chaud, le froid, la hauteur

des grands, l'insolence des riches, le brigandage des traitans, le pillage des commis, le ravage même des bêtes fauves, qu'il n'ose écarter de ses moissons par respect pour les plaisirs des puissans. Il est très patient, je l'avoue, pourvû qu'on m'accorde, que la patience est la vertu des animaux les plus lourds. Le peuple peut avoir des qualités : mais si quelqu'un s'obstinoit à lui attribuer des vertus, qu'il convienne du moins que ce ne sont pas des vertus réfléchies, les seules qui prouvent la raison. Si le peuple est sobre, juste, fidéle, religieux : il est tout cela sans faire attention à ce qui lui en reviendra. Ce n'est pas ainsi que s'arrangent ceux qui sont vertueux avec connoissance de cause. On examine bien sérieusement ce qu'on fera de sa tempérance, de sa justice, de sa fidélité, de sa religion. Ces vertus semées dans un bon tems rapporteront-elles un gouvernement ou une mitre? Chacun sçait que dans les dernières années du regne de Louis XIV. toute la Cour étoit dévote. L'auteur d'un très bon livre sur le Commerce demande, pourquoi il n'y à point de prix pour un laboureur qui a cultivé plus d'arpens, pour un manufacturier qui a fabriqué une

une meilleure étoffe? La réponse est facile; c'est que le peuple n'est pas plus susceptible d'émulation que les animaux; Caligula en faisant son cheval consul ne le rendit pas meilleur. La politique sçait bien ce qu'elle fait.

Si la nature humaine ne se montre pas dans les qualités du peuple, elle paroît encore bien moins dans ses vices, au lieu que les vices des honnêtes gens portent une empreinte de raison, qui décéle des hommes. Un artisan est-il fâché contre sa femme? il la bat, & continue de vivre avec elle; c'est un cerf qui maltraite sa biche, & la méne au gagnage: mais *Monsieur* est-il mécontent de *Madame*? il la conduit décemment à une séparation en bonne justice. Un cocher, comme un sanglier qui donne à la vigne, s'enivre d'un vin dur qui sent encore le prêssoir: son maître laisse reposer sa raison dans des vins délicieux & des liqueurs divines; il a commenté le roman du jour, il a persiflé dans plusieurs cercles, il a décidé dans trois moitiés de spectacle: On ne sçauroit toujours penser. Un voleur du peuple semblable à un tigre qui cherche sa proie, vous demande brusquement la bourse, & on le voit bien-tôt à la Grève: un honnête

homme sçait bien qu'il faut avoir un titre,
emploi ou une charge pour voler, & il
bonne figure. Attaquez un individu du p
ple, il se jette brutalement sur vous avec
armes de la nature, comme un lion blessé
se sert de ses dents & de ses griffes: un é
qui pense, l'épée à la main, vous tue d
toutes les régles de l'art & de l'honneur.

Ces réflexions & beaucoup d'autres semb
bles ébranlent ma foi à l'humanité du peup
mais une nouvelle considération me fait pr
que rougir d'y avoir crû. La plus belle,
plus noble partie de l'Etat, celle qui réu
l'esprit aux richesses & à la grandeur, n'y cr
pas: qui suis-je pour contredire? Son jug
ment est écrit dans ses procédés avec le pe
ple. On a des porteurs comme on a des m
lets. Le fouet est toujours levé sur un anim
rétif: quel est le galant homme qui n'emplo
pas sa canne sur un faquin, lorsque l'occasi
le demande? Un Seigneur élégant pousse d
vant son carosse un coureur & un chien. Da
une chasse il paroît assez égal de crever
cheval ou un piqueur; & après une batail
on ne nomme pas plus les soldats tués q
les chevaux morts. Tous ces faits ne me pr

sente

sentent que des animaux déguisés en hommes.

Les choses vont si loin, que le peuple lui-même questionne sur son état : *Sommes-nous des bêtes ?* C'est un propos qu'on entend assez souvent dans les travaux publics : *Sommes-nous des bêtes ?* Peuple ! cela se pourroit. Charge-toi avec la bête de somme, remue la terre avec les animaux, & contentez-vous tous, si on ne vous laisse pas périr de misère : voilà tout ce que la politique vous doit, & la philosophie vous met au même rang : qu'on exhorte un philosophe de la Cour ou du Parnasse à croire à nos mystères, quelle réponse en tire-t-on ? *Comptez vos fables au peuple* ; cela veut dire, à des êtres qui n'ont que la figure humaine.

Cette figure humaine qu'on apperçoit dans le peuple embarrasse un peu. Mais doit-on se fier aux apparences ? Newton a découvert que l'écarlate n'est pas rouge, Malebranche & Berckley que nous vivons dans un monde d'illusions, où il n'y a point de corps ; & sans sortir de notre sujet, dira-t-on que ces hommes sauvages de l'Isle Borneo (*a*), que ces hommes marins qu'on a vus à la Virginie, & à la

 hau-

(*a*) Mém. de Trevoux 1701. pag. 184.

hauteur de Breſt (*b*), que ces *Satyres* qui étonnèrent les habitans du déſert & la ville d'Alexandrie, au rapport de deux grands Saints (*c*); croira-t-on que ces phénoménes animaux, parce qu'ils portoient la figure humaine, étoient de vrais hommes?

Il eſt difficile de réſiſter à tant de raiſons contre l'humanité du peuple. Cependant j'entreprens de la démontrer, à cauſe de ma nourrice qui m'a donné un bon lait, & en faveur d'un vieux domeſtique qui a quelquefois eu raiſon avec moi.

Je tire ma première preuve de l'anatomie. Un très habile anatomiſte a diſſéqué la tête d'un laboureur qui s'étoit fait pendre, parce que depuis pluſieurs années, après avoir payé le Roi, il ne lui reſtoit rien pour vivre. Le diſſecteur a d'abord trouvé le cervelet, les ſucs, les fibres, les nerfs, & tous les inſtrumens organiques qui travaillent la raiſon, bien diſpoſés & en bon état. Il a pouſſé ſes recherches juſqu'au ſiége de l'ame à la glande pinéale, c'eſt-là que ſe peignent les idées; comme les figures ſe repréſentent ſur la toile: l'œil n'auroit

(*b*) Journ. des Sçavans 1676. pag. 351.

(*c*) Mém. de Trevoux 1725. pag. 1902.

roit pas suffi au spéculateur, le microscope qui découvrit à Lewenhoeck des germes humains, a suppléé; & il a vû des idées liées, réfléchies & conséquentes, des chardons arrachés, des sillons tracés, du bled jetté dedans, une moisson coupée, un fléau, un van, un grenier, & des observations sur toutes les saisons. Mais, chose bien singulière! en ouvrant une autre tête, une tête de distinction, il n'y a découvert que des perceptions vagues & décousues, des prétentions sans mérite, de la hauteur mêlée de bassesse, des songes d'amitié & d'amour, des visions de grandeur, des chimères généalogiques. Le propriétaire de cette tête étoit mort l'épée à la main, pour avoir entendu de travers une phrase qui ne signifioit rien.

Si on pouvoit répéter cette expérience de maison en maison, je m'en tiendrois à cette preuve: mais sçachons ce que pensérent sur cette matière les Grecs & les Romains, qui se connoissoient si bien en hommes. Ils appelloient le peuple à toutes les assemblées qui demandoient de la raison, aux élections des premiers magistrats & des généraux, aux jugemens des illustres accusés, aux décrets de proscription ou de triomphe, aux réglemens des impôts, à

la

la décision de la paix ou de la guerre, enfin à toutes les discussions sur les grands intérêts de la patrie. *Demosthene* & *Ciceron*, en haranguant le peuple, croyoient parler à des hommes : nous ririons si on disoit *la majesté du Peuple François*, accordons-lui du moins la raison ; Rome & Athènes lui donnoient même de la finesse ; il entroit à milliers dans ces vastes théatres, dont les nôtres ne sont que des images maigres & retrécies ; & on le croyoit capable d'applaudir ou de siffler Sophocles, Aristophane, Plaute & Terence.

On dira peut-être que cette antiquité étoit trop grossiére pour juger la question. Eh bien ! consultons les gouvernemens modernes. A la Chine des visiteurs impériaux parcourent les provinces, en questionnant le peuple pour sçavoir si on continuera les mandarins, ou si on les punira ; & l'empereur qui est excessivement grand se met au niveau du peuple, en labourant une piéce de terre le lendemain de son couronnement. On voit dans les diétes d'Allemagne, non seulement le collège des électeurs & celui des princes, on y entend encore le peuple des villes libres, qui parle par ses représentans. La Suéde dans ses assemblées nationales compte

l'ordre

l'ordre des payſans. On connoît le pouvoir de la chambre des Communes en Angleterre. Je laiſſe à part la Hollande & la Suiſſe, l'eſprit tout populaire qu'on y trouve, nous paroîtroit ſuſpect dans la queſtion préſente. Seroit-il poſſible que tant de nations ouvriſſent au peuple la porte du gouvernement, ſans lui ſuppoſer la nature humaine? Mais nôs pères eux-mêmes jusqu'à Louis XIII. n'ont-ils pas crû que le peuple pouvoit occuper une place dans les Etats généraux? Et nos Parlemens, ces corps ſi raiſonnables, ne faiſoient qu'une raiſon de celle du peuple & de la leur.

Cependant il ſe peut fort bien que le peuple François ne ſoit plus propre à figurer dans le gouvernement. N'y a-t-il donc que les Conſeils d'état où la raiſon ſe montre? Elle agit auſſi dans l'intérieur des familles; c'eſt-là que des membres du peuple gouvernent aſſez ſouvent les maîtres qu'ils ſervent. Un homme en place eſt-il d'un accès difficile? Faut-il ſe morfondre des mois entiers à ſa porte pour une audience? Un valet qu'on intéreſſe donne du mouvement à l'affaire, elle ſe termine. Une Lucrece élevée dans Saint Cyr, jure encore après le mariage de n'aimer que ſon mari,

mari; sa femme de chambre parie contre, elle répond à toutes les objections, elle léve tous les scrupules, elle applanit toutes les difficultés: quelle force de raison n'a-t-il pas fallu pour vaincre tant de vertu!

Si tous les domestiques ne sont pas capables de prendre cet ascendant sur leurs maîtres, il est du moins de notoriété qu'ils sont doués d'un discernement admirable pour en faire le portrait. Qu'on me charge, pour le bien public, d'afficher sur les maisons le caractère des personnes qui les habitent, je n'écrirai *avare*, *généreux*, *doux*, *emporté*, *prude*, *coquette*, qu'après avoir consulté les antichambres. Peut-être encore seroit-il à propos de rétablir la fête des Saturnales, afin que les citoyens pussent apprendre une fois par an, par la bouche des valets, à se connoître eux-mêmes. Ce pinceau qui peint durement, mais avec vérité, prouve assurément de la raison dans le peuple.

C'est encore le peuple qui fournit des actrices au théâtre. Oublions les talens qu'elles y exercent, voyons les développer leur raison dans la societé: elles persuadent au financier de placer sur elles en perdant intérêt & principal; au grand, que des cœurs achetés par air, valent

valent mieux que ceux qui se donnent par le mariage: la raison même d'un ministre ne tient pas contre la leur. Qu'on doute après cela de la raison du peuple.

Il n'est pas rare qu'une nation qui a beaucoup d'esprit, tombe en contradiction avec elle-même; le cas n'est pas si fréquent parmi celles qui n'ont que du bon sens. Nous refusons la raison au peuple, & nos loix le punissent: les prisons, les tortures, les gibets, les roues sont à son usage; on ne condamne pourtant pas à mort le taureau qui a éventré le bouvier. Je dis plus: à juger de la raison par les punitions, il faut que le peuple soit plus raisonnable que les honnêtes gens: un malheureux dont les enfans n'ont pas de pain, fait un petit commerce prohibé, il est pris & puni; un gentilhomme dans sa chaise de poste se trouve garni de la même marchandise, il tuë le commis, & se tire d'affaire. Gregoire chaud de vin querelle, jure, s'arme du broc qu'il a vuidé, & assomme son compagnon de débauche, la corde en fait justice: deux hommes d'honneur arrangent une rencontre, l'un reste sur le champ de bataille, l'autre continue à s'avancer dans le service. Ne croyons pas ce

que

que disent quelques esprits chagrins, que la fortune & le nom rendent blanc ce qui est noir; la justice est juste: mais elle considére avec les casuistes qui ne se trompent jamais, que les gens bien nés ne peuvent se porter au crime, sans quelque renversement dans les idées, quelque délire, quelque aliénation d'esprit; en un mot, la loi les voit toujours dans le cas des enfans, qui n'ont pas assez de raison pour se faire pendre; au lieu que le peuple en a toujours de reste.

Enfin il est aisé de faire certaines remarques qui tranchent la question. Je ne suis pas assez grossier pour dire, en voyant un bel arbre généalogique, pourquoi nous cachez-vous la souche? Il seroit fâcheux pour un Duc & Pair de devoir son premier lustre à un soldat courageux. Ne voyons que le présent ou un avenir prochain: quoi de plus peuple que ce rustre, qui passe de son hameau dans une antichambre? Laissez faire le tems; son fils sera écuyer dans le même hôtel, ou secrétaire du Roi: ce qui n'étoit pas homme peut-il produire un homme? Que seroit-ce si le rustre lui-même, brusquant la fortune par la porte de la finance, du derrière du carosse passoit dedans? Le voilà

bien

bien décidé *homme*; sa nature auroit-elle changé? Le singe est toujours singe, & l'homme toujours homme. Le peuple est donc composé d'hommes. Mais il est à propos qu'il l'ignore toujours; & je ne le dis qu'aux riches, aux grands & aux ministres, qui pourront, comme auparavant, abuser de l'ignorance du peuple.

ARTICLE SECOND.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION;

Quelle est la qualité la plus propre à faire le bonheur du Mariage? *

TOUT le monde convient, & avec justice, qu'il doit y avoir une sorte d'égalité entre les personnes qui se marient, sur-tout à l'égard de l'âge & de la condition. Malheur à ceux qui oublient cette vérité; on sçait quelle est d'ordinaire leur infortune, & ils la méritent bien. Mais il est un autre préservatif de l'innocence des femmes & de l'honneur des maris: je vai l'indiquer, en désabusant le genre humain d'une

* Piéce traduite de l'*Avanturier*, Ouvrage Anglois Périodique.

erreur assez commune. Je parle d'une maxime générale, que les Dames ont la plupart adoptée : c'est que *le meilleur mari est un libertin converti.* Maxime qu'elles ont sans doute puisée dans quelques Comédies ou Romans ; car c'est-là que des maris de ce genre sont communément la glorieuse récompense du mérite des femmes. Mais celles qui suivent cette belle maxime n'ont surement aucune idée juste du caractére d'un libertin. Peut-être se le représentent-elles sous l'image » d'un jeune folâtre qui court la ville, loge souvent au cabaret, conte des historiettes à de jeunes filles, qui ont la folie de l'écouter : « Elles ont ouï dire, » qu'il est pére de bien des enfans qui n'en savent rien ; & qu'après tout, » dans le plus grand nombre de ses débauches, » il ne pensoit point à mal ; qu'à l'égard des » autres fredaines de sa vie, il en a assez souffert. » Voilà des mots qui cachent un terrible sens ; je demande la liberté de les expliquer.

Courir la ville & loger souvent au Cabaret, » c'est faire bande avec les plus indignes gens, » & les plus infames créatures ; s'être familiarisé avec l'impieté & le blasphême ; se faire un » jeu du désordre, & en affronter les suites

» les

» les plus déplorables. *Conter des sornettes à de jeunes filles pour abuser de leur crédulité*, » c'est, » en d'autres termes, mettre en œuvre l'artifice » & la fourberie, pour surprendre la simplicité » & séduire l'innocence. *Etre père d'une famille nombreuse qui n'a point de nom*, » c'est » abandonner au sort le plus affreux des en- » fans qui n'ont que leurs larmes pour implo- » rer une protection, qui est la seule à laquel- » le ils ayent droit, & le droit le plus fort par » la tendresse la plus naturelle : c'est plus que » d'être homme sans humanité, c'est être brute » sans instinct. *Croire qu'il n'y a pas grand mal dans quelques-uns de ces traits de libertinage*, » c'est avoir perdu toute idée & tout senti- » ment de la différence qu'il y a entre le vi- » ce & la vertu. Enfin, *Avoir assez souffert pour d'autres fredaines*, » c'est avoir ruiné sa » santé par des maladies qu'on ne manquera » pas de transmettre à sa postérité d'une ma- » niére plus ou moins funeste. «

Il me semble que la seule vûe de ce portrait doit inspirer aux Dames de la répugnance pour l'original. Qu'elles pensent bien aux conséquences : en préférant de pareils libertins, tout reformés qu'ils sont, elles se rendront

malheureuſes: mais, ce qui eſt bien pis encore, elles donneront du diſcrédit au vrai mérite, elles rendront le vice néceſſaire à ceux qui voudront le mieux leur faire la cour.

Convenons cependant que les Dames ſe déterminent ſouvent par un autre principe, qui pour être moins faux & moins dangereux, ne laiſſe pas de produire bien du mal dans le mariage.

Celles qui donnent l'excluſion au libertin choiſiſſent l'homme d'eſprit, & mettent les talens du génie au-deſſus de tout. Cette qualité eſt ſans doute d'un grand prix. Il eſt même des Auteurs de diſtinction qui ont eu ſoin de conſeiller aux Dames cette préférence, & n'ont pas manqué de leur inſinuer, que le plus grand bonheur de la vie eſt d'avoir un pareil mari. *C'eſt par là*, diſent-ils, *qu'on ſe procure le charme d'un commerce délicat & ſublime, qui eſt le ſeul digne d'un Etre raiſonnable.* Me trompai-je en ſoupçonnant que ce conſeil, tout bon qu'il paroit, n'a été donné bien ſouvent que par vanité? Tel auteur inſiſte ſur cette qualité, qui eſt bien aiſe de ſe produire lui-même ſous ce point de vûe, d'inſinuer qu'il eſt l'original de ce tableau, & d'exciter ainſi l'admira-

miration, peut-être même l'envie de ses lecteurs. Quoi qu'il en soit, les Dames affectent toutes d'aprouver ce conseil, sans doute par la même raison qui l'a fait donner. Chacune se persuade, que pour faire preuve des talens de l'esprit, il faut s'en déclarer l'admiratrice.

Comme j'ai dessein d'instruire & de persuader, je me garderai bien de rien dire ici d'offensant. Si je n'étois arrêté par ce scrupule, je pourrois proposer la question, s'il est bien vrai que les Dames, qui exaltent si fort les talens de l'esprit, soient toutes en état de les discerner? Et si leur ame est susceptible de la moitié des plaisirs que ces sortes de talens peuvent procurer? Je renonce volontiers à ce doute injurieux, pour indiquer une autre qualité qui me paroit infiniment plus essentielle à la félicité conjugale; c'est la BONTE' DU COEUR.

Je n'ignore pas que, comme *Socrate* a été joüé sur le théatre, on a de même ridiculisé le bon caractére, en l'accusant de sottise; pendant qu'on a élevé la sottise, vraiment digne de ce nom, à la dignité du bon caractére. Un mot suffira pour dissiper cette illusion. C'est que la bonté du cœur n'est pas une foiblesse imbécille, qui fait tout ce que les autres veulent, qui

porte un homme à faire débauche avec un ami aux dépens de sa santé, ou à tenir équipage à sa femme aux dépens de son bien. Ce n'est plus alors bonté, c'est bassesse: c'est quelquefois, cacher son propre gout sous le mérite de la complaisance pour les gouts d'autrui: & il n'est pas rare, que cette espéce de bonnes gens, comme on les nomme, commettent de propos délibéré des actes de cruauté: ils sont du moins cruels dans le cas que nous venons de dirè, & envers eux-mêmes, & envers les autres; cruels, dis-je, sous l'apparence de la bonté.

Qu'est-ce donc que la vraye bonté du cœur? Il n'y entre ni acreté d'humeur, ni noirceur de malignité: point de criaillerie ni d'irritation: rien n'est plus opposé à ce caractére que l'humeur pointilleuse, & l'ardeur à se venger. C'est au contraire un tendre sentiment qui lie nôtre cœur au cœur des autres, qui se ressent de leurs peines & de leurs plaisirs, & qui nous anime fortement & sans relâche à ces deux objets; l'un, d'étendre nôtre bonheur en le communiquant; l'autre, de soulager les malheureux en partageant leur infortune.

Comme la nature humaine est certainement dan un état d'imperfection, triste appanage dont

dont je ne cherche point ici la cauſe ; il eſt ſans doute infiniment à déſirer, que la perſonne qui nous eſt liée de plus près, & à laquelle nous avons le plus grand intérêt de plaire, ne s'aperçoive pas plus de nos défauts que nous ne faiſons nous-mêmes ; & que ſon affection pour nous, tienne, pour ainſi dire, de la nature de nôtre amour propre. Heureux effet qui ne peut être produit que par la bonté du cœur !

On dira peut-être, qu'un *homme de ſens & d'eſprit ne ſçauroit en mal uſer avec une femme*. *En mal uſer* ; cette partie de la phraſe eſt aſſez équivoque ; on peut lui donner bien des ſens. Mais ſans entrer directement dans la queſtion, ſi un *homme de ſens* peut en uſer mal avec une femme, je vai montrer qu'il peut la rendre extrémement malheureuſe.

Des gens d'une fine pénétration, & qui ont le ſentiment fort délicat, ne peuvent que s'offenſer de mille choſes, & beaucoup plus ſouvent que les autres. Leur maniére de punir doit être en proportion de leur ſenſibilité, & vec l'eſprit qu'ils ont, ils bleſſent d'une maniére plus ſubtile, & par conſéquent plus douloureuſe ; ils enfoncent le poignard plus avant. Or un homme qui a beaucoup de génie, ſans

avoir un égal degré de bonté, n'étant pe
arrêté dans ses ressentimens, ne manqu
pas de punir de cette façon les offenses, vol
taires ou non, qu'on lui aura faites.

Je suppose que vous souffriez cette punit
en silence, & que vous n'y opposiez que
tre confusion & que vos larmes; il est po
ble, en ce cas, que vôtre tyran s'adoucisse; pe
être se reprochera-t-il sa rigueur. Mais
sentiment, tel que les remords d'un meurtri
vient trop tard, le coup est porté. La cra
te qu'il vous aura inspirée fera succéder a
aimables sourires d'un cœur content, à ces
yons vifs & précieux qui sont la beauté de
beauté même, les idées noires d'une ame
quiette, incertaine, agitée, où régnent le tro
ble & les perplexités. De là naîtront de no
velles offenses bien sensibles à ce maître de
cat, & par conséquent nouvelles punition
nouvelles angoisses, nouveaux remords: d'
côté, la faute est involontaire, comme sui
naturelle de l'impression qu'on vous a donné
de l'autre, le ressentiment n'a point de fre

Mais si, au lieu de la patience, on rend r
proche pour reproche, & que l'on dispute s
le tort ou le droit, les conséquences en so

encore plus terribles. Après de vains efforts de raisonnement, pour se convaincre réciproquement de la faute dont il s'agit, efforts dont le succès est le même que celui de la musique auprès d'un sourd, le mari sera insulté sur son humeur capricieuse & bizarre; la femme le sera sur sa folie, sa méchanceté, & son obstination. Dans cet état des choses, que devient, je vous prie, *cette exquise & permanente félicité, qui est la seule digne d'un Etre raisonnable, & qu'on ne peut attendre que du commerce d'un beau génie?*

Je ne ferai point difficulté de convenir, que l'homme de sens, dont nous parlons, sent fort bien le travers de cette conduite: mais il faut qu'on m'accorde aussi, que le talent de discerner ce qui est mal, n'est pas la même chose que le panchant à faire ce qui est bien; & que si on ne punissoit jamais sans être parfaitement assuré qu'il en résultera des effets salutaires, le genre humain seroit beaucoup plus heureux qu'il n'est.

De tout cela, j'ai droit de conclure, que si les plus éminentes qualités de l'esprit ne peuvent supléer à la bonté du cœur, cette dernière est le plus grand mérite qu'on puisse avoir.

Qu'on

Qu'on me permette donc de poſer cette maxime, *Que la qualité la plus eſſentielle au bonheur conjugal, eſt la bonté du cœur.* Et certainement, quelque différence d'opinions & de gouts qu'il puiſſe y avoir entre un mari & une femme, s'ils ont le cœur bon, & qu'ainſi ils ne puiſſent ſe cauſer l'un à l'autre ni chagrin ni plaiſir ſans l'éprouver également, il eſt bien aiſé de déviner auquel de ces deux ſentimens ils donneront la préférence, & quel accord il y aura entr'eux pour le produire.

On s'attend ſans doute que je donne ici quelques régles générales pour faciliter aux Dames la connoiſſance du caractére de ceux qui peuvent leur faire la cour; mais il eſt extrémement difficile de les ſatisfaire. Comment démêler le mauvais cœur parmi tant d'aſſiduités & de complaiſances? Peut-on connoître l'homme ſous l'habit d'Amant? Il a trop d'interêt à ſe déguiſer; & d'ailleurs ſa paſſion fait pour un tems l'office du bon cœur: la ſource des vertus qu'il étale eſt équivoque; elle eſt bien ſujette à tarir. Ce que nous pouvons dire de plus ſûr, c'eſt qu'il ne faut pas prendre pour indices de la bonté du cœur, ni les fades cajoleries qui ne ſont que grimaces, ni

ce

ce rire d'aplaudiſſement qui dévance le bon mot que vous allez dire, ni cet Echo qui vous répéte toûjours pour vous flatter. Il n'eſt guéres plus sûr de s'en fier à des apparences de liberalité qui vont à la profuſion dans les fêtes & les cadeaux; ou à ces empreſſemens officieux qui préviennent vos moindres déſirs. Voulez-vous une meilleure pierre de touche? Prenez garde à la façon de penſer & d'agir de vôtre Amant, quand il s'agit de choſes où vous n'avez point d'intérêt; examinez quelle conduite il tient avec ceux qui ſont ſous ſa dépendance, s'ils l'aprochent avec une ſervile timidité, ou avec ce reſpect qui tient de la confiance & de l'amour, qui annonce une ſujétion douce & volontaire. Voyez-vous qu'il s'égaye aux dépens des autres, & que ce ſoit par des traits de ſatyre qu'il cherche à égayer ſa maîtreſſe? Ou bien, parle-t-il des abſens avec candeur & ſans malice? Montre-t-il une complaiſance aiſée & noble pour ceux qui ſont préſens? En faiſant bien attention à toutes ces circonſtances, peut-être pourra-t-on ſe former une aſſez juſte idée du vrai caractére de cet Amant.

Je finirai par une remarque générale. C'eſt que

que nôtre intérêt se trouve autant que celui d'autrui dans la bonté du cœur. Les caractéres mauvais & capricieux ressentent les premiers toute la peine qu'ils font sentir aux autres. Ces reproches aigres, ces injures, ces gronderies, ne sont que l'écume qui s'éléve, pour ainsi dire, du fond de leur ame désolée, & qui retombe toujours par son propre poids sur la source d'où elle sort. La douceur du caractére, si on la considére à l'égard du tempérament, est une qualité naturelle, je l'avoüe: elle ne s'acquiert pas comme bien d'autres. La recommander à ceux qui ne l'ont pas, c'est une insulte, & non pas un conseil. Mais qu'ils fassent, par raison, ce que des naturels plus heureux font par instinct: qu'ils imitent leurs discours & leurs procédés, en se conduisant ainsi par un plus noble motif. Comme le peu de valeur du coignassier réhausse le prix de la greffe, ainsi ce qui n'est que bon naturel dans une plante-mére, étant enté sur un fond étranger, sera *vertu*. Qu'on ne regarde donc point comme indifférente, toute action qui peut donner aux autres du chagrin ou du plaisir. Cette régle sacrée de la Philosophie & de la Religion, *Faites à autrui ce que vous souhaitez*

qui

qui vous soit fait, doit porter son influence sur toutes nos démarches: Elle devroit même servir de principe à tous nos discours. C'est par leur raport à cette régle qu'on doit les juger.

ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS
DE MR. D'ALEMBERT, *
Sur l'Eloquence.

MESSIEURS,

LIvré dès mon enfance à des études abstraites, obligé depuis de m'y consacrer, par l'adoption qu'a daigné faire de moi une Compagnie savante & célèbre, je me contentois d'aimer & d'admirer vos travaux. C'est donc moins à mes écrits que vous avez accordé vos suffrages qu'à mes sentimens pour vous, à mon zèle pour la gloire des Lettres, à mon attachement pour tous ceux qui, à votre exemple, les font respecter par leurs talens & par leurs moeurs.

---

* Ce Discours a été prononcé par Mr. D'Alembert, lorsqu'il fit son entrée à l'Académie Françoise le 19. Décembre 1754. & qu'il y prit la place de feu Mr. l'Evêque de Vence.

mœurs. Tels ſont les titres que j'apporte ici : ils m'honorent & ne me coûteront point à conſerver ; puiſſent-ils juſtifier vôtre choix !

Mais c'eſt trop vous parler de moi, MESSIEURS ; la reconnoiſſance me preſſe de partager avec vous la perte de l'illuſtre Prélat auquel je ſuccède. M. l'Evêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation & des honneurs dont il a joui : il ignora la ſoupleſſe du manège, la baſſeſſe de l'intrigue, & ces autres moyens vils qui ménent aux dignités par le mépris : il fut éloquent & vertueux, & mérita par ces deux qualités l'Epiſcopat & vos ſuffrages. Permettez-moi, MESSIEURS, de commencer l'hommage que je dois à ſa mémoire, par quelques réfléxions ſur le genre dans lequel il s'eſt diſtingué : j'ai puiſé ces réfléxions dans vos Ouvrages, & je les ſoumets à vos lumiéres.

L'éloquence eſt le talent de faire paſſer rapidement & d'imprimer avec force dans l'ame des autres le ſentiment profond dont on eſt pénétré : ce talent précieux a ſon germe dans une ſenſibilité rare pour le grand, l'honnête & le vrai ; la même agitation de l'ame, capable d'exciter en nous une émotion vive, ſuffit pour

en faire sortir l'image au dehors ; il n'y a donc point d'art pour l'éloquence, puisqu'il n'y en a point pour sentir. † Ce n'est point à produire des beautés, c'est à faire éviter les fautes, que les grands Maîtres ont destiné les régles. La nature forme les hommes de génie, comme elle forme au sein de la terre les métaux

† L'ingénieux Auteur de *l'Année Littéraire* fait cette remarque, qui nous paroit fort juste, sur cet endroit du Discours de Mr. d'Alembert. » Sur cent-mille ames qui » sentent très vivement, il n'y en aura peut-être pas » deux en état d'exprimer au dehors les sentimens qu'el» les éprouvent : c'est une vérité. Il s'ensuivroit de ce » qu'avance Mr. d'Alembert, qu'il n'y a que les grands » Orateurs qui sentent vivement. Leurs auditeurs n'ont-ils » donc pas la force de sentir au même degré de vivaci» té, & plusieurs d'entr'eux à un degré supérieur, puis» qu'ils applaudissent avec tant de chaleur & d'enthou» siasme aux beaux sentimens que ces Orateurs expri» ment. Et ces applaudissemens ne sont-ils pas un » aveu tacite de leur impuissance à faire sortir aussi élo» quemment au dehors les mêmes sentimens ? « Mr. d'Alembert auroit dû dire, suivant nous, non pas, qu'il suffit de sentir vivement pour être éloquent ; mais, qu'on ne peut être tel, si on ne sent pas avec vivacité. Cette sensibilité d'ame pour le grand, l'honnête, & le vrai, est, sans contredit, le seul germe de la véritable Eloquence. L'éducation, la lecture, le commerce des grands hommes, &c. servent à déveloper ce germe précieux, & forment les *Démosthénes* & les *Cicerons*. Aidés de tels secours, *ces cœurs pleins d'un feu noble*, comme s'exprime l'Auteur des principes de la Littérature, *& qui s'allument aisément à la vûe des objets ; ces ames privilégiées prennent fortement l'empreinte des choses qu'elles conçoivent, & ne manquent jamais de les reproduire avec un nouveau caractère d'agrément & de force qu'elles leur communiquent.*

taux précieux, brutes, informes, pleins d'alliage & de matières étrangéres. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux; il n'ajoute rien à leur ſubſtance, il les dégagé de ce qu'ils ont d'étranger, & découvre l'ouvrage de la nature.

Suivant ces principes, qui ſont les vôtres, MESSIEURS, il n'y a de vraiment éloquent que ce qui conſerve ce caractére en paſſant d'une langue dans une autre; le ſublime ſe traduit toujours, preſque jamais le ſtyle. Pourquoi les Cicerons & les Démoſthènes intéreſſent-ils celui même qui les lit dans une autre langue que la leur, quoique trop ſouvent dénaturés & traveſtis? Le génie de ces grands Hommes y reſpire encore, &, ſi on peut parler ainſi, l'empreinte de leur ame y reſte attachée.

Pour être éloquent, même ſans aſpirer à cette gloire, il ne faut à un génie élevé que de grands objets. Deſcartes & Newton (pardonnez, MESSIEURS, cet exemple à un Géomètre qui oſe parler de l'éloquence devant vous) Deſcartes & Newton, ces deux Légiſlateurs dans l'art de penſer, que je ne prétends pas mettre au rang des Orateurs, ſont élo-

éloquens lorſqu'ils parlent de Dieu, du Temps & de l'Eſpace. En effet, ce qui nous éléve l'eſprit ou l'ame, eſt la matiére propre de l'éloquence, par le plaiſir que nous reſſentons à nous voir grands ; ce qui nous anéantit à nos yeux n'y eſt pas moins propre, en ce qu'il ſemble auſſi nous élever, par le contraſte entre le peu d'eſpace que nous occupons dans l'Univers, & l'étendue immenſe que nos réfléxions oſent parcourir, en s'élançant, pour ainſi dire, du centre étroit où nous ſommes placés. *

Rien n'eſt donc, MESSIEURS, plus favorable à l'éloquence que les vérités de la Religion ; elles nous offrent le néant & la dignité de l'homme. Mais plus un ſujet eſt grand,

* Il eſt certain, qu'il y a dans ces cinq ou ſix derniéres lignes, un peu d'entortillage & d'obſcurité, comme le remarque Mr. *Freron* ; voici quelle eſt la penſée de l'Auteur. La vüe de ce qui nous abaiſſe à nos propres yeux, nous reléve d'un autre côté, en nous faiſant ſentir, que nous pouvons comprendre & parcourir, en quelque maniére, par la réflexion, cette diſtance immenſe qui ſe trouve entre ce que nous ſommes, & l'objet de notre méditation. L'homme, par exemple, s'anéantit, quand il penſe à l'Etre Suprême ; mais il s'agrandit, quand il ſent qu'il eſt capable d'apercevoir cette diſtance qu'il y a entre lui & ſon Créateur. Ce que l'Auteur dit immédiatement après cette réflexion, ſur les vérités de la Religion, indique que c'eſt là ſa penſée.

plus on exige de ceux qui le traitent ; & les loix de l'éloquence de la Chaire compensent par leur rigueur les avantages de l'objet. Presque tout est écueil en ce genre ; la difficulté d'annoncer d'une maniére frappante & cependant naturelle, des vérités que leur importance a rendues communes ; la forme séche & didactique, si ennemie des grands mouvemens & des grandes idées ; l'air de prétention & d'apprêt qui décèle un Orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il représente ; enfin le goût des ornemens frivoles qui outragent la majesté du sujet. Des différens styles qu'admet l'éloquence profane, il n'y a proprement que le style simple qui convienne à celle de la Chaire ; le sublime doit toujours être dans le sentiment ou dans la pensée, & la simplicité dans l'expression.

Telle fut, MESSIEURS, l'éloquence de l'Orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets ; elle fut touchante & sans art, comme la Religion & la Vérité ; il sembloit l'avoir formée sur le modèle de ces discours nobles & simples, par lesquels un de vos plus illustres Confrères inspiroit au cœur tendre & sensible de notre Monarque encore enfant, les vertus

dont nous goûtons aujourd'hui les fruits.

Qu'il seroit à souhaiter que l'Eglise & la Nation, après avoir joui si long-tems de l'éloquence de mon prédécesseur, pussent en recueillir les restes après sa mort ! La lecture de ses Ouvrages en eût sans doute justifié le succès. Mais M. l'Evêque de Vence, par un sentiment que nous oserions blâmer, si nous n'en respections le principe, se défia, comme il le disoit lui même, de sa jeunesse & de ses partisans. Il fut trop éclairé pour n'être pas modeste; son ame ressembloit à son éloquence, elle étoit simple & élevée. La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentimens, parce que la simplicité consiste à se montrer tel que l'on est, & que les ames nobles gagnent toujours à être connues.

Enfin, ce qui honore le plus, MESSIEURS, la mémoire de M. l'Evêque de Vence, c'est son attachement éclairé pour la Religion. Il la respectoit assez pour vouloir la faire aimer aux autres; il savoit que les opinions des hommes leur sont du moins aussi chères que leurs passions, mais sont encore moins durables, quand on les abandonne à elles-mêmes; que l'erreur ne résiste que trop à l'épreuve des remédes vio-

 lens;

lens; que la modération, la douceur & le temps détruisent tout, excepté la vérité. Il fut surtout bien éloigné de ce zèle aveugle & barbare, qui cherche l'impieté où elle n'est pas, & qui, moins ami de la Religion qu'ennemi des Sciences & des Lettres, outrage & noircit des hommes irréprochables dans leur conduite & dans leurs écrits. Où pourrois-je, MESSIEURS, reclamer avec plus de force & de succès contre cette injustice cruelle, qu'au milieu d'une Compagnie qui renferme ce que la Religion a de plus respectable, l'Etat de plus grand, les Lettres de plus célébre? La Religion doit aux Lettres & à la Philosophie l'affermissement de ses principes; les Souverains, l'affermissement de leurs droits, combattus & violés dans des siécles d'ignorance; les Peuples, cette lumiére générale, qui rend l'autorité plus douce, & l'obéissance plus fidèle.

Quel est notre bonheur, MESSIEURS, de vivre sous un Prince humain & sage, qui sait combien les Lettres sont propres à faire aimer à la Nation ce que lui-même chérit le plus, la justice, la vérité, l'ordre & la paix? Des dispositions si respectables dans notre auguste Monarque, sont du moins aussi précieuses pour nous,

nous, que tant d'actions éclatantes, dont une seule suffiroit pour immortaliser son régne ; la grandeur de sa Maison augmentée, deux Provinces conquises & deux victoires remportées en personne, la paix rendue à l'Europe par sa modération, la noblesse accordée aux défenseurs de la Patrie, l'école des Héros élevée à côté de leur asyle, la terre mesurée de l'extrémité de l'Afrique à la mer glaciale, le goût pour l'agriculture & les choses utiles encouragé par les opérations les plus sagement combinées, le commerce le plus nécessaire rendu libre entre nos Provinces, la subsistance accordée par ce moyen à vingt millions d'hommes qui vont l'appeller leur Père.

C'est donc à nous, Messieurs, (le zèle pour la Patrie m'autorise à me mettre du nombre) c'est à nous à répondre aux intentions si droites & si pures du Prince équitable qui nous gouverne, en inspirant par nos Ouvrages à tous les citoyens, l'amour paisible de la Religion & des Loix. Ce fut aussi principalement dans cette vûe, ce fut pour fixer dans la Nation par vos écrits la maniére de penser, bien plus que la langue, que votre illustre Fondateur vous établit. Il connoissoit toute la

considération, & par conséquent toute l'autorité qu'un homme de Lettres peut tirer de son état. RICHELIEU, vainqueur de l'Espagne, de l'Héréſie & des Grands, ſentoit, au milieu des hommages qu'il recevoit de toutes parts, que ſi le ſage n'en rendoit qu'au grand homme, la multitude n'en rendoit qu'à la place, & que les applaudiſſemens arrachés par Corneille à la multitude & aux ſages, n'étoient donnés qu'à ſa perſonne. La forme & les Loix que votre Fondateur vous preſcrivit, MESSIEURS, étoient une ſuite de l'idée qu'il avoit de la dignité de vos travaux : il vous fit le préſent le plus précieux & le plus juſte que puiſſe faire un grand Miniſtre à une Societé d'hommes qui penſent & qui s'aſſemblent pour s'éclairer mutuellement, l'égalité & la liberté ; par-là il écarta de vous cet eſprit de fermentation & de trouble, qui eſt le poiſon lent des Societés littéraires ; par-là il prépara l'honneur que vous ont fait, & celui que ſe ſont fait à eux-mêmes les premiers hommes de l'Etat, en venant parmi vous ſacrifier aux Lettres un rang qu'elles reſpectent toujours dans les Grands même qui s'en ſouviennent, & à plus forte raiſon dans ceux qui l'oublient. Ainſi autrefois

Pom-

Pompée, vainqueur de Mithridate, de l'Afrique & de l'Asie, prêt à disputer à César l'Empire du Monde, déposoit ses faisceaux, son ambition & ses lauriers à la porte d'un Philosophe avec lequel il alloit s'entretenir, & laissoit à douter aux sages même, qui étoit le plus grand en cette occasion, du Philosophe, ou du Conquérant.

Mais l'honneur le plus distingué que vous ayez jamais reçu, MESSIEURS, est la protection immédiate de vos Souverains; cet objet est devenu trop grand pour tout autre que pour eux. Les Lettres ne peuvent être dignement protégées que par les Rois, ou par elles-mêmes. L'Académie Françoise verra à la tête de ses Protecteurs ce Prince si célèbre dans les fastes de la France, de l'Europe & de l'Univers, à la gloire duquel tout a concouru jusqu'à l'adversité même; plus grand, lorsque pour le soulagement de ses Peuples il engageoit à la paix les Nations liguées contre lui, que lorsqu'il les forçoit à la recevoir; enfin, qui mérita de ses Sujets, des Etrangers & de ses ennemis, l'honneur de donner son nom à son siècle.

Tels sont, MESSIEURS, les objets immor-

mortels que vous devez célébrer : tels ſont les engagemens de tous ceux que le talent appelle parmi vous. Pour moi je me bornerai à vous entendre & à vous lire ; je ſentirai croître, par votre exemple, mon attachement pour ma Patrie, déja éprouvé par un Prince, l'allié & ſurtout l'ami de notre Nation, & que l'Europe & ſes actions me diſpenſent de louer : j'apprendrai enfin de vous ce que les jeunes Lacédémoniens apprenoient de leurs maîtres, le reſpect pour les Loix, l'amour de la vertu, l'horreur de toute action lâche & odieuſe. Je finis, MESSIEURS, pénétré à la vûe de vos bienfaits & de mes devoirs ; les ſentimens dont mon ame eſt remplie, impatiens de ſe montrer, ſe nuiſent les uns aux autres ; & je ferai une exception à la régle, qu'il ſuffit de ſentir pour être éloquent.

*****
***
*

REPONSE DE MR. GRESSET,

Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par Mr. D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

LES esprits d'un ordre supérieur appartiennent à tout; également citoyens de l'empire des Lettres & de celui des Sciences, ils passent du Portique & du Lycée au Temple des Muses & des Beaux-Arts, sans en ignorer la langue & sans y paroître étrangers: appellés par la Nature, éclairés par le Génie, ils s'élancent au-delà des barriéres où rampe la foule des beaux esprits sans études & des savans sans graces; nés pour être utiles & chers aux hommes, ils ouvrent des routes nouvelles dans le labyrinthe de la Nature, ils étendent la sphère des idées, ils perfectionnent les arts, ils élévent des monumens immortels, & réunissant le savoir & l'agrément, la force & l'élégance, le don de bien penser & le talent de bien écrire, leurs ouvrages les annoncent, leurs succès par-

parlent, & il ne peut être pour eux de plus éloquent éloge que leur renommée.

Telle est, MONSIEUR, la brillante destinée des grands talens & la vôtre; & quand non-seulement la France Littéraire, mais toute l'Europe Savante applaudit aux suffrages qui vous placent ici, la renommée ne me laisse rien à dire : d'ailleurs la véritable Philosophie ne reçoit qu'impatiemment le tribut des louanges; supérieure à la vanité qui les desire, à l'adulation qui les prodigue, à la médiocrité qui les dispute, elle ne sait que les mériter, elle craint de les entendre, & par-là même elle force quelquefois l'envie à reconnoître le mérite & à le pardonner.

Dans un jour consacré à la gloire des talens & des succès, pourquoi faut-il mêler la voix de la douleur au langage des applaudissemens? Vous avez tracé, MONSIEUR, avec autant de vérité que d'énergie, l'image de l'illustre Prélat que l'Académie Françoise vient de perdre; mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles & trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. Quelle perte l'Eloquence vient de faire! Et quel génie lumineux viendra dissiper

les

les profondes ténèbres qui la couvrent ?

Notre siécle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ces talens subalternes, qui se croyant sublimes ne peuvent manquer de se trouver éloquens, & d'être pris pour tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les Tribunes, ainsi que dans la plûpart des Sociétés, on n'a que trop à essuyer, ou de cette froide éloquence prétendue, qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonnemens sans principes & sans objet, un chaos d'idées & de sentimens sans force & sans chaleur ; ou de cette éloquence ridicule, qui n'est que le langage foible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse, & la manie puérile de mettre tout en épigrammes. Pour assurer à notre siécle une suite nombreuse de pareils déclamateurs, il ne faut que deux qualités, qui malheureusement ne sont pas prêtes à manquer ; la merveilleuse facilité de parler long-tems sans avoir rien à dire, & la confiance intrépide qui accompagne toujours les talens médiocres & les beaux esprits sans génie.

Mais qui nous rendra le vrai talent de parler avec raison, avec force, avec utilité, ce génie

génie mâle & majeſtueux, ſenſible & pénétrant, ſimple & ſublime, dont Athènes & Rome ont laiſſé des monumens que le dernier ſiécle a peut-être ſurpaſſés parmi nous, & que le nôtre n'atteint plus ? Qui nous rendra ſur-tout l'éloquence de la Chaire, ce talent ſi rare, ſi difficile & ſi ſouvent uſurpé, ce talent le premier de tous, par la néceſſité, la grandeur & la ſupériorité de ſon objet ? Qui nous rappellera ces Orateurs puiſſans, ces modérateurs de l'eſprit humain, ces maîtres des paſſions elles-mêmes, ces miniſtres vraiment dignes d'annoncer aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la Terre doit reſter en ſilence avec ſes maîtres & ſes ſages ? Enfin, qui ranimera les cendres de l'Orateur illuſtre que nous regrettons aujourd'hui, le dernier qui nous reſtoit du ſiècle de l'éloquence véritable, & dont les talens avoient balancé quelquefois les ſuccès de Maſſillon ? Il avoit comme lui recueilli, dans cette Compagnie, l'héritage & la place de Boſſuet & de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, & nos larmes ſont d'autant plus juſtes que les dédommagemens ſont devenus plus rares, & que l'Eloquence Sacrée attend encore ici un reſtaurateur.

Malgré le faux axiome respecté dans les écoles & proscrit par le goût, vous avez eu raison de dire, MONSIEUR, qu'on ne doit la grande éloquence qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la nature, & non au pesant secours des régles, ni au pédantisme des préceptes; le génie ne s'aprend, ni ne se copie : mais à cette vérité j'en dois ajouter une plus essentielle encore, & que la mémoire de M. l'Evêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire & pour l'instruction de ses imitateurs : les dons de la nature, à quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffisans ; le génie lui-même n'est point encore assez pour un Ministre de la parole sainte, il n'a rien, il n'arrive à rien, s'il ne joint aux talens & au génie l'autorité de l'exemple, & l'éloquence des moeurs ; on n'inspire point ce qu'on ne sent pas vivement ; il faut être convaincu pour convaincre, & agir pour persuader ; avec toute l'élévation des idées, toutes les graces de l'expression & toute la force du sentiment, on est bien foible contre les passions d'autrui, quand on est soupçonné de les partager, quand on n'est annoncé que par la vanité, le désir de plaire, & la profane ambition.

Ce

Ce ne fut point ſous de pareils auſpices que M. l'Evêque de Vence entra dans la carrière; rempli des grandes vérités du Chriſtianiſme, nourri de l'étude des livres ſaints, il n'eut de guide que la Religion elle-même; ſes talens pour la Chaire furent bientôt proclamés par la voix publique, & ſes ſuccès décidés; il n'étoit point de ces Prédicateurs frivoles & mépriſables, qui à la face des Autels même, cherchant moins les palmes du Sanctuaire que les lauriers des Spectacles, viennent montrer qu'ils ne ſavent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, & n'emportent de nos Temples, aux yeux du Chriſtianiſme & de la raiſon, qu'une gloire ſacrilège & des ſuccès ridicules. Ses diſcours énergiques & ſenſibles, embellis par toutes les graces extérieures du talent, recevoient un nouveau poids, une autorité nouvelle, de la réputation de ſa vertu. Solitaire paiſible, Philoſophe Chrétien, ſans cabale, ſans protecteurs, attendu par un peuple nombreux, & ſans avoir mendié d'auditeurs, du fond de ſa retraite il venoit apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illuſions de l'amour propre, les petiteſſes de la grandeur, la foibleſſe des eſprits-forts, le néant

de

de la sagesse humaine; il venoit consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à s'aimer; il étoit pénétré, il touchoit. Il n'appartient qu'à la vertu réelle, que donne & consacre la Religion, d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur & commande le devoir.

La Gloire, qu'il ne cherchoit pas, vint le trouver dans sa solitude, & l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'Episcopat sans brigues, sans bassesses & sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur & sans négligence. Ce ne fut point de ces talens qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, de ces bouches que la fortune rend muettes, & qui se fermant, dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions; dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses talens, tous ses soins, tous ses jours; Pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais, il en étoit plus connu. Louange rarement donnée & bien digne d'être remarquée; dans le cours de

plus

plus de vingt années d'épiſcopat ; M. l'Evêque de Vence ne ſortit jamais de ſon Dioceſe, que quand il fut appellé par ſon devoir à l'aſſemblée du Clergé ; bien différent de ces Pontifes agréables & profanes craïonnés autrefois par Deſpréaux, & qui regardant leur devoir comme un ennui, l'oiſiveté comme un droit, leur réſidence naturelle comme un exil, venoient promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe & la molleſſe de la Capitale ; ou venoient ramper à la Cour, & y traîner de l'ambition ſans talens, de l'intrigue ſans affaires, & de l'importance ſans crédit. Enfin, plein d'années, de vertus & de gloire, il eſt mort, pleuré des ſiens, comme un pére tendre, honoré & chéri, expire au milieu des gémiſſemens d'une famille éplorée, dont il emporte l'eſtime, la reconnoiſſance & les regrets.

L'éloge des morts ne ſeroit pas plus utile que la critique des vivans, s'il n'étoit une leçon pour ceux qui reſtent. Souvenons nous donc, en regardant ce tombeau, que les lettres & les talens n'ont de réelle & durable gloire, que quand la raiſon & la Religion y ſont unies. A la voix de ces cendres encore éloquentes, que la noble émulation s'enflamme

dans

dans tous ceux qui osent se destiner à l'Eloquence, en quelque genre que ce soit. On se plaint qu'elle dégénère; mais que la nature seule soit consultée & suivie, que le goût de l'étude renaisse, que le cœur inspire, que la raison parle, alors l'Eloquence véritable se relévera dans toutes les Tribunes. Laisserions nous enlever cette palme du génie à la splendeur d'un Empire, qui sous les loix heureuses du plus grand des Monarques, réunit tous les lauriers des talens & des arts, & tous les titres immortels qui consacrent la gloire du Maître & le bonheur des Sujets?

ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE

D'EVANDRE à MILORD ***. †

ON ne peut assurément avoir plus d'esprit & de vivacité que vous en montrates hier. Pardonnez cependant, Milord, si je ne me rens pas à la force de vos railleries (*a*). Je trouve

† Traduite de l'Anglois d'une feuille périodique intitulée, *The Instructor.*

(*a*) Sur la Religion.

que c'est un peu trop que de hazarder mon bonheur éternel pour un joli badinage, & de me damner par politesse. Vous ne sauriez me blâmer de le prendre sur un ton sérieux: il s'agit de choses aussi réelles qu'importantes, à mon avis, quoiqu'elles ne semblent pas telles aux gens du bel-air comme vous.

La grande difficulté que vous me faites, c'est que le bonheur que je recherche est un *Bonheur à venir*, & par conséquent incertain. Le vôtre, Milord, n'est-il pas sujet au même inconvénient?

Connoissez-vous un mortel qui se trouve actuellement heureux? Tous ne vivent-ils pas dans l'attente de quelque bien qu'ils ne possédent pas encore?

Le rendez-vous, que vous avez pour demain avec cet homme si aimable, dépend d'une chose précaire, de la vie. Que de milliers d'hommes la perdront avant que le Soleil soit levé! Vous êtes peut-être du nombre, peut-être touchez vous au moment où l'on verra que vos espérances étoient aussi chimériques que les miennes vous paroissent l'être. Dans vos principes même, un intervalle infiniment petit sépare l'homme du ver de terre, de l'ombre, du

néant.

néant. Quand la machine garderoit l'équilibre nécessaire pour boire, chanter, danser & rire; mille accidens imprévus peuvent déconcerter vos projets d'amusement; & quand ils auroient lieu, la jouïssance elle-même tromperoit votre attente, & ne vous laisseroit que l'inquiétude & les remords. C'est à quoi je ne suis point exposé, lors même que toutes mes idées ne seroient que de brillantes chimères. Aussi-tôt que j'aurai atteint le fatal période, je serai incapable de réflexion; mes douces espérances finissant avec mon être, me laisseront insensible à la perte que j'aurai faite. En attendant, aussi long-tems que dure le songe de la vie, la seule perspective de plaisirs sans bornes & sans fin, donne plus de satisfaction que la possession actuelle d'un fantôme de bonheur, dont on découvre à chaque instant le peu de réalité.

Les richesses & la grandeur, la joie & la bonne chère, la musique & la beauté, sont les objets de vos désirs. Mais vous m'avez souvent avoué, que tous ces plaisirs, enchainés les uns aux autres, n'avoient fait que vous fatiguer, ou vous jetter dans une langueur insupportable; que tout cela n'étoit que des

noms spécieux, l'ombre de quelque bien primitif que l'ame poursuit, trompée par ces déguisemens divers.

Eh, c'est précisément ce bien après lequel mon cœur soupire : s'il est imaginaire, mon ame s'étendra du moins, par les efforts qu'elle fera pour saisir ce bonheur suprême.

Je l'avoue, mon but est le même que le vôtre, c'est le plaisir que nous cherchons tous les deux. Vous allez ce soir à l'Opèra, vous entendrez l'incomparable Faustine. Pour moi, je vai voir lever par la mort ce voile importun, qui dérobe à mes foibles yeux une scène éclatante de lumiére & de gloire : déja je crois entendre ces concerts qui me raviront en extase par la puissance de leurs accords.

Le Printems ramène les fleurs & les amours, & votre maison de plaisance est un des plus rians séjours qu'on puisse trouver dans le monde. Mon imagination se proméne dans un céleste Paradis, elle se récrée auprès de ces sources d'eau pure qui arrosent les arbres de vie.

Vous attendez l'heureux instant, où la charmante Zephàlinde doit couronner votre constance, & l'Hymen combler tous vos vœux. Un

Un plus beau feu embrase mon ame. (*b*)
» Aidez moi à exprimer son ardeur, Séraphins qui
» brulez de la même flamme: soutenez cette créa-
» ture mortelle lorsque ses voeux s'élévent aussi
» haut que vos désirs. J'aspire à la faveur de
» cet Etre adorable, infiniment plus digne d'ê-
» tre aimé que tout ce que ses mains ont for-
» mé de plus beau. Rien d'inférieur à lui ne
» sauroit me satisfaire! Aurois-je jamais formé
» ce souhait ambitieux, si je n'étois fait pour
» DIEU même? L'amour, cette puissance maî-
» tresse de mon ame, ne trouve que DIEU
» seul qui réponde à sa grandeur. Donne tout
» ce que le Soleil éclaire dans sa course, à ce-
» lui qui se contente d'un bien au-dessous du
» souverain Bien, source sacrée de la vie & de
» la lumiére; tout s'évanouït à mes yeux, tous
» les charmes de la nature se fanent, quand tu
» daignes jetter sur moi un seul de tes regards!
» Je rassemble toutes les forces de mon esprit;
» je donne l'essor à mon imagination; elle
» s'élance jusqu'aux plus hautes demeures des
» Intelligences sublimes, & traversant des mon-
» des infinis, elle pénétre jusques à un Ciel in-

 » connu.

(*b*) Ceci est en Vers dans l'Original.

» connu; mais elle n'y sauroit rencontrer rien » de comparable à la Beauté Eternelle !

Vous me pardonnerez, Milord, cet Enthousiasme Poëtique, vôtre exemple l'autorise. Je ne vous ferai pas, non plus, des excuses de la maniére dont je poursuis le paralléle de mes avantages & des votres; tous mes desirs seroient de partager les miens avec vous. C'est pour obtenir ce poste éminent, que vous faites votre cour avec tant d'assiduité; mais, au moment que vous croirez votre fortune assurée, vous la verrez renversée par un caprice. Mes vuës sont plus grandes & plus certaines; c'est une couronne céleste, c'est une gloire immortelle, qui enflamment mon ambition.

Vous le voyez, Milord, en amour comme en gloire, je l'emporte sur vous à tous égards.

Mon bonheur est au-dessus des soucis & des peines qui troubleront vos plus beaux jours. Jamais vous ne goûterez de plaisir pur & sans mêlange ! Non, dans les transports de votre joie la plus vive, vous ne sauriez vous flatter d'atteindre jusques-là. La perspective que j'ai devant moi est d'une beauté parfaite. Le Ciel n'est couvert d'aucun nuage; aucun moment fâcheux n'altérera la suite infinie de mes plaisirs.

Qu'un

Qu'un tel plan de félicité soit celui d'un visionnaire, il est noble, il est élevé; qu'il soit de l'invention des Politiques & des Prêtres, il est supérieur à tout ce que le libertinage a jamais inventé: si je le dois à quelque fraude pieuse, j'en bénis mille fois l'auteur. Cet heureux génie a trouvé le secret de chasser les ennuis inséparables de cette vie mortelle: par lui mon ame fatiguée, & malade du dégout des vanités du monde, se repose dans des bosquets délicieux, dans des prairies émaillées de fleurs toujours renaissantes; conduite d'enchantemens en enchantemens, elle se plonge toute entiére dans un fleuve de délices.

Enfin, dans la chaleur d'une débauche, dans la plus brillante de vos parties, la mort vient insulter à votre joie, par son aspect effrayant. Mais ce fantôme hideux se transforme pour moi en Ange de lumiére; il me tend une main amie, pour me conduire au séjour de l'éternelle paix.

Si je me trompe, si le Christianisme n'est qu'une belle fiction, je serai également insensible & aux regrets & à la honte que pourroit me causer ma crédulité. Je serai couché aussi glorieusement dans le tombeau, j'y dor-

mirai aussi paisiblement que votre Excellence * elle même. Mais, ah, Milord! si les objets de la Foi Chrêtienne sont véritables, quel danger affreux que celui que vous courez! quelles seront les bornes de votre misére? L'opprobre dont vous serez couvert, sera éternel, comme les remords qui vous déchireront. Exposé à la dérision d'une troupe criminelle, dont vous cherchez aujourd'hui la pernicieuse Societé... † *Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible, faisons les braves tant que nous voudrons!*

Voilà, Milord, puisque vous me l'avez ordonné, mes pensées sur cette matiére. Elles vous convaincront du moins que je suis avec beaucoup de zêle &c.

EVANDRE.

* Angl. *Lordship.*

† Ceci est en François, dans les mêmes termes.

ARTICLE CINQUIEME.

PROJET

Pour reformer les dix Commandemens. †

NOUS nous élevons aujourd'hui contre un abus des plus énormes; c'est celui que l'on fait des DIX COMMANDEMENS. On a misérablement perverti le quatriéme, en le détournant de sa vraie signification. L'on a supposé qu'il met généralement tous les Chrêtiens, aussi-bien que les Juifs, sous l'obligation de consacrer un jour de la semaine à des usages religieux. Cependant à le bien prendre, on n'y voit autre chose qu'une ressource que la bonté du Législateur a voulu fournir à cette partie du genre humain qui est chargée de pénibles travaux. Cet ordre ne regarde en aucune maniére les honnêtes gens, les gens de qualité; il n'est fait que pour la canaille.

Cela paroit d'abord par la lettre même de la

† *Nous ne donnons qu'un échantillon de cette Piéce ironique, pour sonder le goût du Public; elle est traduite de l'Anglois de* Mr. Hildrop.

la Loi : » *Tu travailleras six jours*, & ces jours» là tu feras *tout ton Ouvrage* ? » Vous voyez que cela ne s'addresse qu'à ceux qui *travaillent six jours* de la semaine. La restriction est encore mieux marquée dans ce qui suit, *tu feras tout ton ouvrage.* Ceux donc qui n'ont aucun ouvrage à faire, qui sont entiérement desœuvrés, ne trouvent rien là qui les concerne.

Il est clair que c'est ici l'esprit de la Loi : Le misérable, obligé de travailler six jours, a permission, en vertu de ce Commandement, de se réserver le septiéme jour pour se reposer. L'homme, dont la position gracieuse l'exempte de la fâcheuse néceffité de s'occuper, qui n'a proprement rien à faire qu'à manger, boire & se divertir, ne peut être compris dans cette Loi, sans violer toutes les règles de l'interprétation.

Ce qui le montre encore invinciblement, c'est la maniére dont le préjugé veut qu'on solemnise ce septiéme jour. Se rendre à l'Eglise, écouter l'Evangile, assister au Sermon, cela fait-il un délassement pour des gens qui ont un peu de monde ? Ce seroit la pénitence la plus sevére à laquelle on pût les condamner. Quoi ! des femmes aimables, des hommes de

bonne

bonne compagnie, iroient passer une heure entiére, qu'on pourroit employer du moins à faire un quadrille, dans un coin d'Eglise, à répeter des priéres à la vieille mode, qu'ils ont apprises à l'école, & auxquelles ils n'ont jamais songé depuis ce tems-là? Est-il rien de plus déraisonnable & de plus barbare, que de donner à des gens du bel-air la peine de s'habiller, comme s'il s'agissoit d'aller au bal ou à la comédie, uniquement pour se mêler dans un tas de misérables pécheurs, où l'on s'entendra dire ses vérités & représenter ses devoirs!

Enfin, voulez-vous une preuve sans replique que ce Commandement ne se rapporte qu'à la portion de l'humanité, qui est le plus servilement occupée? C'est que les Bêtes de charge ont part à l'indulgence qu'il accorde. Afin que vos gens prissent du repos, il falloit que vos bestiaux en eussent. S'il faut, quoiqu'il soit Dimanche, mettre les chevaux au carosse, il faudra bien avoir le Cocher pour les conduire; à moins que son Maître ne soit assez benin pour monter lui-même sur le siége, tandis que ses valets vont à l'Eglise.

Après tout, ce Commandement ne dit rien

que le bon ſens & la néceſſité ne nous enſeignent déja ; c'eſt que nos domeſtiques ni nos chevaux ne peuvent travailler ſans relâche. Etoit-il beſoin d'un ordre du ciel pour ſentir cela ? Tout bien conſidéré, ces quatre premiers Commandemens paroiſſent aſſez peu d'uſage ; puiſque la conduite des gens d'eſprit & de gout a toujours été & ſera toujours la même, que ſi ces Commandemens n'euſſent jamais exiſté.

Cela étant, mon avis eſt, qu'on faſſe très expreſſes inhibitions & déſenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'enſeigner ſoit de bouche, ſoit par écrit, que le quatriéme Commandement regarde indiſtinctement tout le monde ; & qu'il oblige aucune autre ſorte de gens que ceux que nous ſpécifions ici. Les payſans, laboureurs & fermiers, les artiſans, ouvriers & marchands, avec leurs domeſtiques, leſquels ſont obligés de vaquer pendant ſix jours aux affaires de leurs profeſſions reſpectives, devront ſe repoſer pendant le ſeptiéme. Mais pour les perſonnes d'un certain Ordre, qui ſont en état de ſoutenir leur rang ſans le ſecours d'aucun travail ; loin de prétendre les aſſujettir

tir à des impositions aussi onéreuses, que celle de consacrer une partie dudit jour à des dévotions publiques ou particuliéres; nous voulons au contraire qu'ils soient maintenus dans toutes les exemptions & priviléges dont ils jouissent : Qu'ils continuent à employer le Dimanche à des promenades en campagne, des parties de chasse ou d'autres divertissemens : Qu'ils puissent rester chez eux en pleine liberté de dormir, ou de faire ce qui leur semblera bon : Qu'ils se rendent à leur cotterie pour y jouer, manger & boire tout à leur aise, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit. Nous ne croyons pas pouvoir faire moins pour des Gens de leur sorte, que de les distinguer ainsi d'un vil peuple, qui n'a vraisemblablement été fait pour aucun usage plus relevé que le service de DIEU, & le bien de ses Supérieurs.

Et comme on pourroit élever ici une question, savoir, si nous comprenons dans le présent acte d'exemption les domestiques des grandes maisons, & les jeunes fainéans de la ville? Pour prévenir à cet égard toute difficulté, nous déclarons expressément: Que les jeunes gens sans emploi, & les domestiques sans livrée, doivent être regardés comme une espèce

pèce de *Perſonnes mixtes*, qui ne ſont ni tout-à-fait oiſives, ni tout-à-fait occupées: dont on peut dire, qu'ils ont quelque ſorte de travail; quoiqu'il ne leur donne pas grand peine; & qu'ils ne laiſſent pas d'être employés, quoique ce ſoit à peu près pour néant. Ils pourront donc paroître à l'Egliſe; les uns ſeulement le Dimanche au ſoir, pour ne point déranger leur toilette; & les autres, ſeulement le matin, avant qu'il ſoit jour chez Madame ou chez Monſieur. Pour le reſte des domeſtiques, nous entendons, qu'ils profitent de la liberté que leur donne le train de la maiſon; que, vû l'avantage qu'ils ont d'appartenir à des perſonnes de diſtinction, ils ſoient eux-mêmes diſtingués de leurs ſemblables, & qu'ils puiſſent faire en petit, tout ce que leurs maîtres font en grand.

*****
***
*

ARTICLE SIXIEME.

Description Géographique du Royaume de Poësie. *

LA *Poësie* est un Royaume fort étendu & fort peuplé. Il est borné à l'Est par l'*Eloquence*; au Sud, par la *Peinture* & la *Sculpture*; à l'Ouest, par la *Musique*. Les côtes du Nord sont baignées par l'Océan de l'*Erudition*.

Il se divise, comme bien d'autres, en *Haut* & *Bas Pays*. La *Haute Poësie* est habitée par une sorte de personnages graves, à l'air important, à la mine refrognée, dont le langage, comparé à celui des autres Provinces, est comme l'Espagnol [*a*] par rapport au François. Les hommes y sont pour l'ordinaire Héros de profession. C'est une bagatelle pour eux que de fendre en deux, d'un seul coup, un Géant armé de pié en cap. Pour les femmes, le Soleil lui-même ne mérite pas d'être com-

* Traduction de l'Anglois.

[*a*] L'Original porte, *comme le Gallois par rapport à l'Anglois.*

comparé à la plus laide d'entr'elles. Les chevaux de cette contrée courent plus vite que le vent, & les arbres portent leur tête jusques dans les nues.

La Capitale de cette Province s'appelle *Poëme Epique.* Elle est bâtie dans un terrain sablonneux & ingrat, que peu de gens ont essayé de cultiver. On prétend que cette Ville est plus grande que Ninive. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Voyageurs qui en ont voulu parcourir toutes les dimensions, se sont lassés avant que d'arriver jusques au bout.

Les habitans, & en général ceux de tout le Royaume, ne sont pas extrêmement scrupuleux sur la vérité de ce qu'ils rapportent. Ils entretiennent un Etranger de contes faits à plaisir, qu'ils débitent fort sérieusement & d'une maniére assez intéressante. Ils ont grand soin de conduire les curieux à l'antique mausolée d'Homère, au tombeau de Virgile, & au monument érigé en dernier lieu à la mémoire de Télémaque.

Ce qu'il y a de desagréable dans cette Ville, ce sont les querelles, les défis, les combats & les massacres qu'on rencontre à chaque pas. Mais la tristesse que cette vue inspire

inspire, se dissipe dès qu'on a mis le pied dans le grand Fauxbourg, que l'on nomme *les Romans*. Il surpasse en étendue la ville elle-même. Le sang y est parfaitement beau, & toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe sont les plus accomplies qu'on puisse imaginer. Ils ont tous été grands voyageurs & sont amans passionnés. Tout leur temps se passe dans des plaisirs & des fêtes continuelles; & ils ne permettent presque jamais qu'un étranger s'en retourne chez lui sans avoir assisté à cinq ou six mariages des plus brillans.

Des extrémités de ce Fauxbourg, on découvre des Montagnes fort hautes & fort escarpées, bordées de précipices de toutes parts. C'est *la Tragédie*, pays tout extraordinaire, où l'on remarque sur-tout les ruines de quelques villes anciennes, dont les restes sont encore beaux. Dès qu'on en approche on se sent saisi d'une noire mélancholie, & les habitans deviennent cruels & sanguinaires, au point que les femmes même battent des mains à la vue d'un misérable qu'on poignarde ou qui s'empoisonne lui-même.

Il y avoit dans la même province un Palais enchanté nommé l'*Opéra*. Un Magicien

Italien l'avoit construit de maniere que, comme la maison de Lorette, il pouvoit se transporter dans tout l'Univers. Mais le tems, & divers accidens, en ayant défiguré l'architecture & affoibli la garnison, on dit qu'il vient d'être emporté par un parti de troupes légéres sorties du *Burlesque*, province sur les confins de la *Basse Poësie*. Ces conquérans ont changé le nom de la place en celui d'*Opéra Comique*.

Non loin de ce Château, dans un emplacement des plus favorables, s'éléve l'ancienne cité de *Comédie*. Un goût naturel pour la peinture est généralement répandu dans cette ville agréable; il est fâcheux qu'on se serve quelquefois de ce talent pour peindre des objets dangereux, d'une façon séduisante. Chacun des habitans s'amuse volontiers des sotises de son voisin, sans trop s'embarrasser s'il n'apprête point à rire lui-même. Avec cela ce sont gens dont la morale n'est point si mauvaise.

La ville est partagée en cinq quartiers. A l'entrée de chacun l'on est reçu par une bande de Musiciens & quelquefois de Danseurs. L'abord de la place est défendu par une citadelle

celle nommée en langue du pays *le Prologue.* [a] On vous arrête là, avant que de vous laisser entrer dans la ville, pour vous informer de ce qu'elle renferme de beau, & pour vous prier de vous conduire poliment pendant le séjour que vous y ferez. Ces précautions sont destinées à tenir la place en sureté contre les entreprises des *Critiques*, nation rusée & méchante, toujours en guerre avec la *Poësie*

Sur le penchant d'une colline, une autre ville s'offre aux regards; c'est la *Tragi-Comédie.* On prétendoit en faire la rivale de celle dont nous venons de parler. Mais quoique des personnes du plus haut rang eussent formé ce projet, il n'a cependant pas réussi.

La *Haute* & la *Basse Poësie* sont séparées par les vastes *Solitudes du bon sens*, espéce de désert, où l'on ne trouve ni bourg ni hameau; mais seulement quelques cabanes dispersées dans la plaine. C'est au reste le plus beau païsage du royaume; il produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. La disette d'habitans dans cette riche contrée vient d'abord de ce que les chemins en

[a] Les piéces Angloises ont un Prologue, aussi bien qu'un Epilogue.

font ferrés & fcabreux; enfuite, de la difficulté de trouver des guides.

D'ailleurs cette province eft prefque environnée de toutes parts de celle de l'*Efprit faux*, dont le peuple leger s'amufe à courir après des jolis riens & de brillantes chiméres, ou s'endort entre les bras de la volupté; de façon que peu de gens veulent en fortir & prendre la peine de s'engager dans les folitudes voifines. La Capitale de cette dangereufe province fe nomme *Elégie*. Elle eft environnée d'antres & de ruiffeaux, de rochers & de bois, où les folitaires habitans fe proménent fans ceffe. Ils en font les confidens de leurs amours, & craignent fi fort d'en être trahis, qu'ils les conjurent de garder un filence que les pauvres rochers n'avoient garde de rompre.

Le Royaume de *Poëfie* eft arrofé par deux Riviéres, *la Rime* & *la Raifon*. Celle-ci coule toute entiére dans les folitudes du bon fens; de là vient qu'elle eft fi peu fréquentée. L'autre fort du pied de la montagne de *Rêverie*: un château conftruit fur fes bords, avec beaucoup d'élégance, arrête nombre de voyageurs; on le nomme *Frivolité*.

La province que nous venons de décrire

est bordée par la vaste forêt de *Stupidité*, * dont les arbres sont si serrés, si touffus & si embarrassés les uns dans les autres, que les rayons du Soleil n'ont jamais pu les pénétrer. Elle est si ancienne, que les hommes se font un point de Religion de toucher à aucun de ses arbres.

Sur ses confins est l'*Imitation*, province qui n'est que trop étenduë, puisqu'elle est entiérement stérile. Aussi ses habitans sont-ils d'une extrême pauvreté. Ils gagnent leur vie à glaner dans les champs voisins, & cela sans en témoigner beaucoup de reconnoissance.

La *Poësie* est extrêmement froide du côté du Nord. Elle est habitée par des hommes de petite taille, pédans & affectés au point que, si vous les écoutez, ils ne vous parleront qu'en Latin, & feront rouler la conversation pendant une heure sur un terme ou sur une pensée retournée en cent façons. C'est là que se trouvent les petites villes d'*Anagramme*, d'*Acrostiche*, d'*Enigme*, & quelques autres qui ne valent pas la peine d'être vües. La seule chose

* L'Anglois porte *Manque de sens*. Il est surprenant que les Anglois ayent un mot pour exprimer ce défaut, & qu'il n'y en ait point en François.

remarquable dans cette province, c'eſt qu'on n'y rencontre pas un homme âgé, tous meurent fort jeunes.

Le Royaume eſt borné de ce côté-là par l'Océan dont nous avons parlé. A quelque diſtance des côtes, on trouve l'*Iſle des Satyres*, qui dépend du Royaume de *Poëſie*. La Mer, dont cette Iſle eſt environnée, abonde en ſels extrêmement acres & piquants. C'eſt peut-être une des cauſes qui rend le tempérament des inſulaires ſi bilieux & leur humeur ſi aigre & ſi mordante. Il eſt cependant une ville, où le caractére eſt meilleur. Du tems que l'Iſle étoit ſous la domination des Romains, cette ville fut gouvernée par un certain *Juvénal*. Il y laiſſa après lui un goût du vrai & du bon, qui n'eſt pas encore entiérement perdu.

Je pourrois vous parler encore de la Preſqu'Iſle d'*Epigramme*, qui ſe termine en une pointe fort aiguë; je pourrois vous apprendre que la Cour avoit deſſein de faire conſtruire ſur un promontoire voiſin un château nommé *Lauréat*. * Voici la commiſſion dont le Com-

* Il y a eu longtems en Angleterre un Poëte *Lauréat* ou *Couronné*.

Commandant auroit été chargé. On voit sans cesse flotter sur les eaux quantité de petits morceaux détachés de divers endroits, & qui étant la legéreté † même sont emportés çà & là: & menacent quelquefois les côtes du *Bon sens*. Il s'agissoit d'empêcher tous ces *Sonnets*, *Madrigaux*, *Chansons*, d'aborder sur ces côtes. Mais après de nouvelles réflexions, on a jugé qu'il n'y avoit pas grand danger qu'ils y arrivassent jamais.

† Angl. *Vuide*.

ARTICLE SEPTIEME.

DISCOURS APOLOGETIQUE

Sur l'Inoculation considérée du côté moral. *

QUoique, à parler exactement, il n'y ait point de préjugé respectable, il en est cependant qui méritent le support, j'ose mê-

* Ce Discours est de Mr. *Chais* de Geneve, Pasteur à la Haye, connu si avantageusement dans la Rep. des Lettres, par son Comment. sur les livres de *Moyse & de Josué*, ses Lettres sur le *Jubilé*, &c. Nous avons crû qu'un discours sur cette matiére feroit plaisir au Public; il doit desirer de connoître tout ce qui regarde un sujet aussi

me dire, des égards. Lorſque les préventions qu'on a ſucées avec le lait, & qu'on voit généralement accréditées par le ſuffrage du plus grand nombre, ſemblent d'ailleurs ſe juſtifier par les principes de Religion dont on eſt imbû, & que ſans intérêt, comme ſans malice & ſans violence, on ne leur prête de l'appui, que parce qu'on croit faire ſon devoir, on eſt certainement plus à plaindre qu'à blâmer. Au ſein d'une illuſion dont les ſources ſont ſi profondes & les prétextes ſi ſpécieux, il n'eſt pas naturel qu'on ſe défie d'être dans l'erreur, & il ne ſeroit pas juſte qu'on fut traité comme ſi l'on y étoit de mauvaiſe foi. Pour ramener des gens qui s'égarent de la ſorte, l'unique voie qu'il y ait à ſuivre, c'eſt de les engager à une diſcuſſion raiſonnée des ſentimens qu'ils ont adoptés, ou de ceux qu'ils

---

auſſi intéreſſant pour le genre humain. Malgré les ſuccès éclatans de la nouvelle méthode, elle n'a pas encore entiérement triomphé des préjugés, barriére redoutable, qu'elle aura bien de la peine à franchir, nonobſtant tout ce qu'on pourra dire. Les gens éclairés ne doivent cependant rien négliger pour lui aſſurer une victoire complette, en joignant la ſolidité du raiſonnement aux ſuccès de l'expérience. C'eſt ce qu'a fait Mr. Chais dans ce diſcours, qui nous paroit écrit avec une ſageſſe, une prudence & une force, bien propres à perſuader tout homme qui n'écoute que la droite raiſon.

qu'ils combattent; c'eſt de mettre le pour & le contre ſous leurs yeux, avec tant de ménagement, d'impartialité & de modération, qu'ils ne puiſſent, ni s'offenſer de ce qu'on penſe autrement qu'eux, ni ſe refuſer à des réflexions ultérieures ſur le parti qu'ils ont ſuivi, plûtôt qu'ils ne l'ont préferé.

Je me propoſe de travailler, dans cet eſprit, à ouvrir les yeux, s'il eſt poſſible, d'une multitude de perſonnes de tout ordre, ſur le préjugé, qui leur fait regarder l'inoculation de la petite verole comme une pratique, non-ſeulement dangereuſe, mais criminelle & abſolument incompatible avec les ſentimens que la Religion doit nous inſpirer.

On ſent aſſez que cette diſcuſſion eſt de la derniére importance; elle intéreſſe tout le genre humain par les endroits les plus ſenſibles; il ne s'agit pas de moins, que de conſerver à la ſocieté une très grande partie de ſes membres, en prévenant les affreux ravages d'une maladie contagieuſe, qui porte la déſolation, la terreur & le deuil dans les villes & dans les campagnes; & qui, lors même qu'elle épargne les jours de ceux qu'elle attaque, leur laiſſe trop

ſouvent des infirmités capitales, dont ils ſe reſſentent toute leur vie.

Les hommes naiſſent avec le funeſte levain de la petite verole. Preſque tous, une fois dans leur vie, en ſont atteints; s'ils parviennent au terme de la vieilleſſe, à peine, dans ce dernier cas, en trouve-t-on 4. ou 5. ſur une centaine, qui échapent à la loi commune; & par des obſervations très ſouvent réiterées il eſt démontré que cette cruelle contagion enléve à la terre plus de la quatorziéme partie, peut-être la dixiéme de ſes habitans.

N'eſt-il donc pas tout-à-la-fois de la prudence, de l'humanité, de la pieté, & même de l'amour propre, d'examiner avec ſoin, ſi le Dieu tout-puiſſant & tout-bon, dont la ſage providence a préparé tant de reſſources à l'induſtrie humaine pour nous ſoulager dans nos maux, ou pour nous aider à les prévenir, n'a point ménagé de préſervatif ſpécifique contre la contagion, qui, dans l'ordre des maladies communes, eſt la plus funeſte. Quand les maîtres de l'art, quand d'habiles Médecins, fondés ſur l'experience, & aſſez généreux pour dédaigner tout autre intérêt que celui du bien public, aſſurent de concert, que ce préſervatif

eſt

est comme trouvé dans l'inoculation; n'est-il pas du devoir d'un bon citoyen d'en favoriser les essais? ou s'il ne trouve pas à propos de s'y prêter, lui & ceux qui dépendent de lui, peut-il en conscience y mettre obstacle, en opposant des objections, tout au plus spécieuses, à des faits bien & dûement constatés.

Je n'ignore pas qu'entre les Théologiens de la Grande-Bretagne, premier théatre de l'inoculation en Europe, il s'en est trouvé qui ont eu des scrupules, ou même qui ont directement élevé leur voix contre cette pratique; mais d'autres en ont pris ouvertement la défense. Il n'y a que deux ans que le Dr. *Maddox* Evêque de Worcester prêcha sur cette matiére avec beaucoup d'applaudissement & de succès. Le sermon de ce Prélat, dédié à Sa Majesté Britannique, a dejà été imprimé cinq fois. Deux ans auparavant, un autre Théologien d'une pieté & d'une érudition célèbres, le Dr. *Doddrige*, avoit fait imprimer un petit, mais excellent traité, destiné principalement à répondre aux objections qu'on emprunte de la Religion contre l'inoculation de la petite verole. Ce traité étoit, quant au fonds, du Dr. *David Some* Ministre à Harborough, &

son

fon ami; après bien des converfations fur ce qui en fait le fujet, le Dr. Doddrige l'avoit retouché & en avoit corrigé le ftile. L'Auteur content de l'avoir montré à diverfes perfonnes, dont il avoit eu deffein de lever les doutes, étoit mort fans le faire imprimer; & probablement il feroit demeuré perdu pour le Public, fi le Dr. Doddrige, qui en avoit confervé une copie exacte, ne s'étoit cru indifpenfablement obligé à le publier, pour appuyer un ufage qu'il regardoit, dit-il, depuis long-tems, & comme légitime & comme expédient par fa grande efficace pour la confervation de la vie humaine.

J'ai fous les yeux ce Traité, ainfi que le Sermon de l'Evêque de Worcefter; je les ai lus l'un & l'autre avec attention; j'en ferai ufage avec foin, dans des vües femblables à celles de leurs illuftres Auteurs; & quoiqu'il ne m'appartienne pas d'entrer dans le détail fur ce qu'il y a de Phyfique dans la queftion de l'inoculation, j'oferai pourtant, quand la chofe me paroîtra néceffaire pour donner plus de poids à des réflexions d'un autre genre, en parler avec confiance, parce que ce ne fera jamais fans citer de refpectables garands, & que

de

de généreux amis ont eu la bonté de me communiquer quelques mémoires, qui venant de main ſure, m'autoriſent à avancer comme certains les faits ſur leſquels j'appuyerai ces raiſonnemens. Tout ce que je demande après cela, c'eſt de l'impartialité dans l'examen des choſes, & de l'indulgence pour ma maniére de les expoſer ; l'affaire eſt trop grave pour en attacher le ſuccès au choix des termes ou à l'exactitude rigoureuſe de la méthode ; je ne ſouhaite que d'être trouvé clair & vrai.

[Ici l'Auteur entre dans un fort long détail ſur l'origine de l'Inoculation *; ſur la maniére de faire cette opération ; ſur les précautions qu'il faut obſerver afin qu'elle ait un heureux ſuccès. Quelqu'intéreſſant que ſoit ce détail, nous l'omettrons entiérement, parce qu'il ne contient rien qui ne ſoit connu de tout le monde, par le livre de Mr. *Butini*, & celui de Mr. *Tiſſot*, le Mémoire de Mr. *Guyot*, le Diſcours de Mr. *De la Condamine*, &c. Monſieur *Chais* paſſe enſuite aux avantages de l'inoculation ; nous les raporterons en abrégé. 1°. On ſe procure,

* Nous aprenons, par une lettre de l'Auteur de ce Diſcours, qu'on écrit d'Alger, que l'inoculation y eſt en uſage depuis très longtems, ſurtout parmi les Arabes.

re par là la satisfaction de pouvoir se remettre soi-même, ou ceux qu'on aime, entre les mains de Chirurgiens, ou de Médecins, dont on connoit la capacité, & qui ont étudié notre tempérament; & l'on ne court pas le risque d'être saisi par cette maladie, lorsqu'on est en voyage. 2°. Les Médecins, préparés à cet évenement, ne prescrivent pas des remédes nuisibles; ce qui leur arrive quelquefois, lorsqu'ils sont trompés par des symptomes accidentels. 3°. Par là on prévient les inconvéniens qu'il y a à prendre la petite verole lorsqu'on est dans un âge trop avancé. 4°. Avec le choix de l'âge, on a celui de la saison. 5°. On peut, par ce moyen, disposer le corps par une préparation convenable. 6°. On peut choisir le venin, lorsque la petite verole n'est pas mauvaise. 7°. On évite de prendre la petite verole dans un tems où elle se joindroit à d'autres maladies, & deviendroit fort dangereuse. 8°. On se délivre des frayeurs, dont tant de gens se trouvent saisis lorsqu'on est tout-à-coup atteint de cette maladie. 9°. Comme en inoculant la petite verole, on en communique le venin aux parties les plus éloignées du cerveau, cela contribue à en affoiblir l'impression & la violen-

violence sur cette partie délicate. 10°. Enfin la maniére d'inoculer, fournissant un dégorgement au venin, & diminuant ainsi la quantité qui en entreroit dans les glandes de la peau, on l'empêche de laisser après lui ces cicatrices profondes, qui défigurent quelquefois, jusqu'à rendre méconnoissable.

L'Auteur remarque ensuite, qu'il paroit par le fait, que la petite verole inoculée est beaucoup moins mauvaise que la naturelle; qu'elle est presque toujours de celle qu'on appelle *discrette*; que les patiens ont moins de douleur; qu'elle ne cause point la *fiévre secondaire*, si fatale à ceux qui prennent la maladie naturellement; sur tout, qu'il n'y a presque point de comparaison à faire, entre le nombre de ceux qui meurent de la petite verole naturelle, & celui des personnes qui sont enlevées par cette maladie lorsqu'elle a été inoculée. *

Après ces préliminaires, nécessaires pour soutenir ses raisonnemens, Mr. Chais propose, dans toute leur force, les objections que l'on fait contre l'inoculation: nous allons les raporter avec les réponses.]

Ja-

* De toutes les personnes qui ont été inoculées à Geneve, il n'en est pas morte une seule.

Jamais, dit-on, *l'on ne doit faire du mal pour qu'il en arrive du bien*; c'eſt la déciſion de St. Paul; & il n'eſt, ni du bon ſens, ni de l'amour propre de ſe donner une maladie de peur de la prendre.

Je répons 1°. que je ſouſcris avec le plus profond reſpect à la maxime de l'Apôtre; mais il faut que ceux qui l'alléguent ici, me permettent d'ajouter, ou qu'ils ne l'entendent pas bien, ou qu'ils l'appliquent fort mal. Jamais, ſous aucun prétexte, on ne doit faire du mal, un mal moral, un péché, pour ſe procurer à ſoi ou aux autres un bien phyſique, la délivrance de quelque peine, ou l'acquiſition & la conſervation de quelque bien temporel. C'eſt indubitablement la penſée de l'Apôtre. Il n'a ſurement pas prétendu, qu'il y ait du crime à ſe procurer quelque douleur pour s'en épargner davantage. Hé! qui pourroit le penſer? Y a-t-il quelqu'un qui ſe faſſe le moindre ſcrupule de prendre un vomitif, par exemple, pluſieurs jours de ſuite, pour prévenir, par le deſordre que cauſe ce remède, des deſordres plus eſſentiels dans le corps? D'ailleurs, ſe faire inoculer, ce n'eſt pas ſe donner une maladie de peur de la prendre; au contraire, c'eſt prendre une pré-

caution,

caution, pour s'épargner une grande maladie. Tout homme qui dans sa vie doit avoir la petite verole, portant dans son sein le levain de cette maladie, risque à toute heure que le levain ne fermente & ne hâte sa mort : en se faisant donc inoculer, il s'assure, si ce levain est dans ses veines, ou s'il n'y est pas. Dans le premier cas, les préparatifs de l'inoculation adoucissent ce levain, le tempérent & l'empêchent de s'enflammer mortellement. Dans le second cas, plus de craintes ; on sçait à quoi s'en tenir ; on est tranquille pour le reste de ses jours. Je ne voudrois pourtant chicaner personne sur des mots. Vous dites que se faire inoculer, c'est se donner une maladie de peur de la prendre ; soit, je le veux ; c'est se la donner dans un degré suportable, pour ne la pas prendre de façon à y succomber. L'amour propre peut-il s'en plaindre ? Le bon sens doit-il trouver à redire ? Où est le gouteux, qui hésite à se donner un leger accès de goute, pour se dérober probablement aux douleurs aiguës d'une cruelle attaque ? Dans le tems de la pousse des premiéres dents, si elles ne peuvent pas percer la gencive, balance-t-on, pour prévenir les convulsions, d'y faire des incisions,

dont quelquefois les ſuites ſont mortelles? Si l'on examine bien la Médecine, on verra qu'elle eſt fondée ſur le ſeul principe de guérir les maladies naturelles par des maladies artificielles. La ſaignée n'eſt-elle pas une hémorragie artificielle? Les purgatifs ne cauſent-ils pas une diarrhée artificielle? La différence entre un vomiſſement produit par une indigeſtion, & un vomiſſement cauſé par un reméde, eſt-elle aſſez grande pour pouvoir dire, que le premier eſt une maladie, & que l'autre ne l'eſt point? Les véſicatoires, les cautéres, les ſetons, ne ſont-ils pas des apoſtémes artificiels? Et ſi les Médecins cauſent ſouvent des maladies artificielles, non ſeulement pour guérir des maladies naturelles, mais auſſi pour les prévenir, ils ne font qu'imiter la nature, laquelle entreprend fréquemment de guérir une maladie par une autre.

Je prévois ce qu'on va répondre. Qui ſait, dira-t-on, ſi jamais on auroit eu la petite verole? Et pourquoi dans cette incertitude aller de gayeté de cœur s'y expoſer?

L'objection eſt ſpécieuſe, je l'avoüe; mais, avec un peu d'attention, l'on voit bientôt qu'elle n'eſt que cela. 1°. On doit convenir, que le nombre de ceux qui vieilliſſent, ſans avoir la

petite

petite verole, eſt très peu conſidérable, en comparaiſon du nombre de ceux qui en ſont tôt ou tard atteints; c'eſt, ſelon quelques auteurs, tout au plus 5. ſur 100. Or dans cette diſproportion, où eſt l'homme ſenſé qui puiſſe ſe promettre avec certitude qu'il ſera du nombre des heureux? La choſe eſt poſſible, j'en conviens; mais dans ce calcul, il y a dix-neuf contre un à parier, que cela n'arrivera pas. 2°. Au danger d'avoir la petite verole, par la voie naturelle de la contagion, il faut ajouter le riſque éminent d'en mourir. On a vû * qu'il n'y a que 1. à gager contre 5. ou 6. qu'on n'en réchapera pas; au lieu que, ſi on ſe procure la petite verole par inoculation, il y a juſqu'à 500., juſqu'à 1500., juſqu'à 2000. à parier contre 1, qu'on s'en tirera. 3°. On a tout lieu de croire, que ceux qui n'auroient jamais eu la petite verole naturelle, ne prennent jamais la petite verole artificielle. D'habiles gens aſſurent, que ſur 100. perſonnes qu'on inocule, il y en a toujours au moins 5. à qui cette opération ne donne pas la maladie; ce qui répond préciſément à la proportion que d'autres trouvent dans la petite verole naturelle,

* Dans le détail des faits que nous avons omis.

entre ceux qui la prennent dans le cours de leur vie, & ceux qui atteignent la vieilleſſe ſans l'avoir jamais. 4o. Enfin, ſi vous ſuppoſez que l'inoculation donne la petite verole à un très petit nombre de ces perſonnes, qui ſans cela ne l'auroient jamais euë, il y a toute apparence qu'elle la leur donnera heureuſement, puiſque ce ſera en agiſſant ſur un levain ſi doux, que la contagion n'auroit pas ſuffi pour le mettre en mouvement. D'ailleurs elle délivrera ces perſonnes de la crainte toujours renaiſſante dans laquelle elles auroient vécu; crainte, non ſeulement incommode & fâcheuſe, mais capable de couter la vie, en faiſant prendre pour des ſymptomes de la petite verole naturelle, ce qui n'en eſt pas, & dans cette ſupoſition, recourir à des remédes peut-être mortels en d'autres maladies.

Quand tout cela ſeroit vrai, replique-t-on, qui peut me garantir, qu'après m'être fait donner la petite verole par inoculation, je ne la prendrai pas de nouveau par contagion?

Vaines allarmes, & qu'il eſt facile de diſſiper; pourvû qu'on daigne ſe rendre attentif aux faits qui ſont déciſifs dans cette matiére! Si je voulois m'appuier ſur des conjectures, je pourrois en propoſer ici, que bien des gens

ſans

ſans doute ne trouveroient pas improbables. Il ſe peut que la petite verole ſoit cauſée par un venin, qui, porté, au moyen du vehicule de l'air & des alimens, dans les poumons & dans l'eſtomac, paſſe delà dans le ſang & dans les humeurs, où il occaſionne le dévelopement d'un levain, lequel produit les puſtules & tous les ſymptomes de cette maladie. Divers habiles Médecins le préſument ainſi; mais dans cette ſuppoſition, que fait-on quand on inocule? On porte immédiatement dans le ſang, ou, ſelon un des plus grands & des plus doctes praticiens, dans le fluide dont les nerfs ſont arroſés, ce même venin contagieux, d'où reſulte le même dévelopement du même levain, la même maladie, les mêmes ſymptomes eſſentiels, mais le tout beaucoup plus adouci & infiniment moins dangereux, à cauſe des préparatifs dont l'inoculation eſt toujours précédée. Ainſi, il n'y a pas plus de danger d'avoir de nouveau la petite verole, quand on l'a priſe par inoculation, que quand on en a été atteint par la voie ordinaire; & de l'aveu du plus grand nombre des Médecins, ce riſque n'eſt guéres qu'imaginaire; ils donnent comme preſque certain, que, généralement parlant, on

n'a la vraie petite verole qu'une ſeule fois dans la vie, & que s'il ſe trouve des exemples du contraire, ce ſont des exceptions, dont l'extrême rareté ne doit ſervir qu'à confirmer de plus en plus la vérité de la régle générale. En un mot, ſuivant eux, malgré tout ce qu'on débite ſur ce ſujet, il eſt auſſi rare d'avoir deux fois la petite verole que de naître d'une conformation monſtrueuſe. Ainſi, qu'on l'ait euë naturellement, ou par inoculation, ce ſeroit toujours la même choſe; on ne riſqueroit plus de l'avoir de nouveau.

Mais quoi qu'il en ſoit à cet égard, & pour ne pas donner en preuve de ſimples ſpéculations, quelque vraiſemblables qu'elles puiſſent paroître, j'en appelle hardiment au fait, & ici le fait eſt déciſif. Le Dr. Mead, qui a blanchi dans une ſi longue pratique, déclare, qu'il ne ſait pas un exemple de rechute dans la petite verole depuis l'inoculation. Les Médecins, & d'autres perſonnes, dit le célébre Dr. Jurin, ont fait à deſſein diverſes épreuves ſur des enfans & des perſonnes avancées en âge, qui avoient eu la petite verole par inoculation; on les a obligées, non ſeulement de converſer avec des perſonnes actuellement malades de la petite

tite verole naturelle, mais même de les toucher, de les soigner & de coucher dans le même lit. Cependant je ne sache pas qu'il y en ait aucun, soit en Turquie, soit dans la nouvelle Angleterre, ou chez nous, je n'en sache pas un, dis-je, qui, après avoir pris une fois la petite verole par l'inoculation, l'ait euë une seconde fois par la voie naturelle. Ainsi une personne qui a eu la petite verole artificielle, est tout aussi à couvert de l'avoir une seconde fois, que si elle l'avoit d'abord euë par contagion.

Mais ce n'est pas tout. On a inoculé une seconde fois des personnes qui n'avoient eu que quelques boutons, par une premiére inoculation; & ces personnes n'ont pas repris la petite verole. On en a inoculé d'autres qui avoient eu la petite verole naturelle, & l'inoculation ne la leur a point donnée de nouveau. Partout où ces expériences ont été reitérées, elles ont eu le même succès. Et si au commencement, on débita le contraire en Angleterre, avec quelque couleur de vérité, la fraude ne demeura pas long-tems cachée; le Dr. Jurin remonta aux sources, & couvrit d'une honte éternelle quelques-uns de ceux qui s'étoient

prêtés au menſonge. A Geneve, on héſitoit d'inoculer une jeune Demoiſelle, qui, l'année d'auparavant, avoit eu un ſeul bouton de petite verole naturelle, accompagnée de fiévre; dans cette incertitude, on conſulta un ami ſavant qui venoit d'Angleterre, où il s'étoit inſtruit à fonds ſur la matiére, & qui m'a lui-même confirmé ce récit dont on m'avoit envoyé le détail: il conſeilla l'inoculation, ſur ce principe, que ſi l'on ne ſe trompoit pas, & ſi la jeune perſonne avoit eu réellement la petite verole, l'inoculation ne la lui donneroit pas de nouveau. On fit donc l'opération; mais point de puſtules, point de petite verole; preuve certaine, que l'inoculation ne produit aucun effet, lorſque le levain de la petite verole n'exiſte pas dans le corps, ou en a déja été expulſé; & qu'au contraire, le levain qu'elle dévelope, eſt bien celui de la petite verole; lequel une fois expulſé, ne laiſſe plus aucune crainte de reprendre la maladie.

Mais voici un autre ſujet d'inquiétudes. Ne ſe pourroit-il pas, demande-t-on, qu'en prenant la matiére de la petite verole pour l'inoculer, on prit en même tems le levain d'autres maladies dangereuſes & heréditaires, qu'on

por-

porteroit ainsi dans le sang des personnes inoculées ?

Je répons 1o. qu'au lieu d'un doute & d'une question, il faudroit alléguer ici les faits sur quoi l'on fonde ces inquiétudes. Quelque recherche que j'aye faite, je n'ai trouvé aucune preuve bien avérée du prétendu danger dont on cherche à nous effrayer. 2o. Quant à la possibilité de la chose, je m'en rapporte à la décision d'un grand Médecin, & que surement on n'accusera point de n'avoir pas assez consulté l'expérience, c'est le Dr. Mead; il rejette absolument la supposition que j'examine, & ne croit pas, qu'il soit possible que le pus de la petite verole, qui est chargé d'un venin particulier, puisse en même tems être infecté d'un levain d'une autre espéce. Si cela se pouvoit, dit Mr. *Maitland*, comment pourroit-on s'assurer, que les alimens & les drogues ne communiqueroient pas les maladies, & même les qualités naturelles des animaux qui les fournissent? 3o. Enfin, quand la chose, non seulement possible, se trouveroit de plus avérée par des faits hors de conteste, tout ce qu'on pourroit raisonnablement en conclure, c'est qu'il faut prendre garde d'où l'on tire le venin qu'on ino-

inocule; être ſoigneux de le choiſir dans des ſujets bien connus, ſur-tout dans des enfans d'une bonne conſtitution, actuellement auſſi ſains qu'on puiſſe l'être; & quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit, ni donner trop d'attention, ni prendre trop de précautions à cet égard.

Après tout cependant, repliquent les ennemis de l'inoculation, il y a toujours du riſque dans cet uſage; riſque pour la ſanté; riſque pour la vie; imprudence par conſéquent, & peut-être quelque choſe de pis, d'y recourir.

J'avoüe que l'inoculation n'eſt pas tellement ſûre qu'elle ne puiſſe mal tourner; on peut la faire ſur des ſujets mal conſtitués, ou mal préparés; il peut arriver, qu'après l'operation, ne ſe ménageant pas aſſez, ou ſe croyant trop tôt rétablis, ils périſſent malheureuſement; mais cela ne décide de rien contre l'opération elle-même; & quand, durant le cours de la maladie, on verroit mourir quelques-uns des inoculés, ſans ſavoir précisément la cauſe immédiate de leur mort, je ne ſai, ſur quoi fondé, on en accuſeroit l'inoculation. Prenez 500. perſonnes; prenez les toutes extérieurement en bonne ſanté; pluſieurs auront peut-être au bout

bout d'un mois payé tribut à là mort. Si elles eussent toutes été inoculées, les mêmes accidens auroient pu avoir lieu, & l'inoculation n'y auroit en rien contribué. Dans le grand nombre de sujets que l'on inoculera, quelques-uns sans doute périront durant le cours de la maladie, mais de toute autre chose que de la petite verole; mille accidens peuvent survenir qui n'y auront pas le moindre rapport, & dont la cause demeurera cachée; seroit-il juste d'en rendre l'inoculation responsable?

Il est vrai, que malgré la solidité de cette réflexion, l'on ne peut dire à personne; »Faites »vous inoculer; & l'on vous répond, que, s'il ne »survient aucun accident étranger à la petite ve»role, vous en réchaperez surement.» Non, il y a toujours, absolument parlant, quelque danger dans l'inoculation; mais j'ai là-dessus plus d'une considération à faire, & elles méritent d'autant plus d'être pesées, que c'est principalement du Dr. Doddrige, ou de son ami, que je les emprunte.

Les risques peu considérables de l'inoculation sont parfaitement assortis à la condition des humains, & aux sentimens dont ils doivent toujours être remplis dans l'état d'épreuve

ve où ils ſe trouvent ici-bas. Preſque toujours l'inoculation a des ſuites heureuſes ; c'en eſt aſſez pour déterminer à y recourir ; mais, à la rigueur, elle ne réuſſit pas toûjours ; & c'eſt là un motif à y apporter toutes les précautions poſſibles ; un motif ſur-tout à ne rien négliger pour ne pas ſe rendre indigne d'en obtenir le ſuccès de la bénédiction de ce Dieu à qui appartiennent les iſſuës de la mort.

Eſt-ce que tous les jours, choiſiſſant entre deux maux le moins dangereux, on ne s'expoſe pas à un péril réel pour échaper à un plus grand mal, ou, comme je l'ai dit plus haut, pour ſe procurer quelqu'avantage précieux ? N'eſt-ce pas ſur ce fondement, qu'on ſe laiſſe couper un bras, trépaner, tailler de la pierre, dans l'eſpérance de prolonger ſes jours ? Et que dirai-je du mariage ? La groſſeſſe eſt toujours accompagnée de quelque danger ; ſi vous conſultez les liſtes mortuaires, vous trouverez, que, ſur ſoixante femmes dans cet état, il en meurt communément une ; cependant, je n'ai jamais vu, que cette conſidération ait détourné du mariage comme d'une choſe illicite.

Perſonne, à la vérité, n'eſt, ni abſolument cer-

certain de prendre la petite verole naturelle, ni assuré d'échaper à l'artificielle, s'il se la fait inoculer; mais il est vrai aussi, tout calcul fait, que le danger qu'il y a à attendre la petite verole naturelle, l'emporte si fort sur le danger de se donner l'artificielle, qu'il n'y a point de comparaison à y mettre, sur-tout, dans les tems où la premiére devient générale & cruelle, ainsi que dans les lieux & au sein des familles où elle est plus meurtriére qu'ailleurs. C'est à chacun de peser les circonstances dans lesquelles il se trouve, de balancer le pour & le contre, & d'agir ensuite conséquemment. Les affaires de la vie les plus importantes roulent sur des probabilités. Le guerrier pour ses exploits; le marchand pour son commerce; le laboureur pour ses travaux; le Médecin pour ses ordonnances; tous choisissent le tems & la maniére qui leur promettent, avec le plus de probabilité, un succès favorable. Qui attendroit toujours, pour agir, d'être assuré de l'événement, se condamneroit presque à une perpétuelle inaction; il ne faut jamais se déterminer à la legére, braver le péril, s'y porter, sans en avoir approfondi les difficultés; l'homme prudent voit le mal, &

ſe tient à l'écart; mais les fous paſſent outre, & en portent la peine.

Tant qu'on ne voit aucune raiſon déciſive pour prendre un parti plutôt qu'un autre, il faut s'arrêter; mais quand, après un mûr examen, on s'eſt décidé, il faut ſuivre avec courage le parti qu'on a préferé par raiſon. Malheur à ceux qui ont d'autres régles de conduite! L'homme double de cœur, l'homme indécis & irréſolu, eſt inconſtant dans toutes ſes voies.

C'en eſt aſſez, je penſe, pour contenter de bons eſprits, ſur ce que des gens, dont la conſcience eſt éclairée & délicate, ſe doivent à eux-mêmes, dans une affaire, qui ne peut être portée à une certitude parfaite, quoique journellement elle reçoive de nouveaux degrés d'évidence par des expériences conſécutives. Voyons à préſent, s'il nous ſera auſſi facile de lever les ſcrupules qu'on pourroit ſe faire ſur ce ſujet, relativement à la juſtice & à la charité; & pour tout dire, relativement à ce que nous devons au prochain.

On pourroit preſque paſſer ſous ſilence l'objection que l'on tire des préjugés de la multitude, tant elle eſt facile à réſoudre. Convient-il,

il, disent bien des personnes, d'affronter le Public, & de vouloir, malgré le cri général, introduire, dans l'inoculation, une pratique qui fait horreur à tant de gens, comme contraire à l'humanité? Sans examiner, s'il n'y a pas de l'hyperbole dans ce discours, ma réponse est toute prête; la voici.

On doit sans doute de grands égards au Public; mais on ne lui en doit pas, qui n'ayent ni bornes, ni mesure. Si jamais on n'osoit s'opposer à ses sentimens, jamais il ne sortiroit de ses erreurs; toute vérité, qui lui déplairoit, demeureroit proscrite à perpétuité. Il faut donc distinguer les cas. Dans les choses absolument indifférentes, il faut se taire, plutôt que d'offenser le Public; c'est un ménagement qui lui est dû. Dans les choses importantes, il faut observer toutes les mesures possibles, pour n'aigrir & ne scandaliser personne, en osant élever sa voix contre des sentimens & des usages que la coutume a consacrés; il faut prendre son tems, proposer ses idées avec prudence, les exprimer avec modestie, les défendre avec douceur, éviter, autant qu'il se peut, toute qualification odieuse, tant des usages que des principes que l'on combat,

&

& plus encore, des personnes qui les soutiennent; mais, avec ces précautions, la crainte de heurter le Public de front, en l'instruisant, ne doit jamais arrêter un honnête homme. Ce seroit manquer de zéle pour la vérité & pour le bien commun, que de se montrer pusillanime en pareil cas; autant vaudroit laisser périr des malades, de peur de les offenser, ou de leur déplaire, en leur proposant des remédes qu'on prévoit, qui ne seroient pas de leur goût.

Dans ce Public, dont on parle, diverses sortes de personnes jettent les hauts cris contre l'inoculation. Il y en a qui le font par ignorance, par un respect aveugle pour l'autorité de gens qu'ils honorent, par prévention contre tout ce qui s'appelle nouveauté. Il y en a d'emportés, qui, sans entrer dans aucune discussion des faits sur lesquels l'inoculation est fondée, n'y opposent que des déclamations vuides de sens; témoin ce Prédicateur Anglois, qui, après avoir osé dire à ses auditeurs, que l'inoculation étoit une invention du Diable, & que le Diable avoit greffé sur Job la petite verole confluente, finissoit ce beau Sermon, en s'écriant; *Que l'athée & le profane, que le payen & l'incrédule, que de telles gens inoculent*

sent & se fassent inoculer &c.! Il y en a qui ne prennent feu contre l'inoculation, que par jalousie des succès de ceux qui les premiers l'ont introduite; pendant que d'autres sont poussés à la décrier par des vuës encore moins excusables. Mais je demande, si l'on croit sérieusement, que la charité doive s'étendre jusqu'à fermer la bouche à des gens bien intentionnés, dans l'appréhension d'offenser des gens qui ne l'ouvrent & ne crient que par des motifs si frivoles ou si bas? Quel droit ces derniers ont-ils d'imposer silence à ceux qui pensent autrement qu'eux? Sur quoi fondés, s'érigent-ils en dictateurs, pour proscrire, sans examen, toute découverte qui leur déplait? En vérité, si de pareilles gens se scandalisent de l'inoculation, tant pis pour eux! Le sage ami du pieux Doddrige s'aigrit, quand il en vient sur leur sujet. *Que ces impertinens censeurs*, dit-il, *apprennent à vivre paisiblement, & à faire leurs propres affaires; je leur conseille, en ami, de s'épargner la mortification de voir, à quel point les gens, qui savent penser, font peu de cas de leurs clabauderies si peu charitables & si furieuses.*

Mais ce n'est pas là un langage qu'on dût

tenir indifféremment à tous ceux que l'inoculation revolte ; tous ne se refusent pas au raisonnement & à la discussion ; plusieurs veulent bien écouter. Qu'ils écoutent donc à cette heure, & qu'ils me pardonnent la liberté que je prens de leur proposer ici une seule question. Que doit faire un homme, qui est persuadé en sa conscience, sur des raisons dont l'évidence le frape, & qu'il est tout prêt à déduire, que l'inoculation est une découverte essentielle à la conservation du genre humain ? On avoüera, j'espére, que cet homme, s'il veut se conduire en bon citoyen & en bon Chrêtien charitable, doit indispensablement travailler, de tout son pouvoir, à persuader l'inoculation, à en favoriser les essais volontaires, & à en publier les effets heureux. Pourquoi lui feroit-on un crime de ce qu'il a le courage de parler comme il pense, & de recommander ce qu'il regarde comme nécessaire à ses concitoyens ?

Mais quoi, replique-t-on, est-il permis sous ce prétexte d'exposer la vie d'autrui, de procurer à autrui une maladie qui peut le coucher dans le tombeau ? Doit-on s'étonner que de pareilles entreprises revoltent ? Quelle entre-

reprise? A entendre parler de la sorte, on croiroit, que les Inoculateurs demandent main-forte au gouvernement pour obliger tout le monde à subir cette opération. Il n'est sans doute pas permis de contraindre aucune personne, parvenuë à l'âge de raison, à se faire inoculer; mais il est plus que permis, il est bienseant, il est du devoir à quiconque croit cette opération salutaire, de la conseiller à sa famille, à ses amis, à tous ceux qui mettent quelque confiance en ses lumiéres, & qui lui font l'honneur de le consulter. Je ne me chargerois pas de l'apologie d'un pére & d'une mére, qui pousseroient le despotisme jusqu'à vouloir forcer des enfans déja adultes & en âge de raison, à subir l'inoculation malgré eux; outre que leur repugnance & leur crainte augmenteroient le péril, il suffit, qu'il y ait quelque risque à se faire inoculer, quoiqu'il se réduise à très peu de chose, pour n'employer absolument que la voix de la persuasion, quand il s'agit d'y déterminer quelqu'un.

L'objection ne porte donc que sur les petits enfans; elle n'est d'aucun poids, que par rapport à eux; & c'est à chacun de se consulter sur ce qu'il croit devoir aux siens. Si l'on

ſe fait un ſcrupule de les inoculer, dans un âge où ils ne ſont pas en état d'y conſentir par raiſon; qu'on différe, juſqu'à ce qu'ils le puiſſent, ſi la Providence les conſerve. Mais ſi l'on eſt plus frappé, d'une part, de la conſidération du peu de danger auquel on les expoſe, & de la tranquilité qu'on ſe procure, comme à eux, en les faiſant paſſer par l'inoculalation dès l'âge de ſix ou ſept ans; ſi, d'autre part, on eſt plus affecté de l'idée du péril viſible où on les laiſſe, & des continuelles allarmes dans leſquelles il faudra les élever, & les voir avancer en âge, en differant de les faire inoculer; ſi, dis-je, ces réflexions paroiſſent d'un poids ſupérieur à celui des ſcrupules dont je viens de parler, dès-lors il n'y a plus à balancer; un pére & une mére feront, pour leurs enfans, ce qu'ils voudroient que l'on eût fait en pareil cas pour eux-mêmes; ſans uſurper ſur la vie de ces chers enfans un droit qui ne leur appartient pas; ſans manquer le moins du monde envers eux à ce que la tendreſſe la plus affectueuſe exige; ils ſe détermineront pour eux à l'inoculation, comme à un moyen, dont, humainement parlant, l'efficace eſt telle, qu'ils ont tout lieu d'ef-

d'espérer, qu'en l'employant à propos, ils préserveront leurs enfans des cruelles atteintes d'un mal, dont la mort même n'est pas toujours la suite la plus affligeante.

Cependant, reprend-on, l'événement est incertain; & s'il ne répondoit pas aux espérances qu'on y a fondées; si un enfant chéri mouroit des suites de l'inoculation, quel coup, bon Dieu! à la tendresse paternelle! pourroit-on jamais s'en consoler?

A ce langage je reconnois tout l'ascendant du cœur sur l'esprit; je le sens, & ce n'est pas sans émotion que j'y réfléchis. Oui, c'est la tendresse qui le dicte; c'est du sein des entrailles paternelles que cette voix sort; elle me touche; j'en aime le principe; & peu s'en faut, qu'ébranlé, je n'en suive la premiére impression, jusqu'à en aprouver les sentimens. Tenons nous pourtant sur nos gardes; il est juste que l'esprit ait la liberté de parler à son tour; & s'il est éclairé, ses représentations ne doivent pas être dédaignées.

D'où naissent ces funestes appréhensions d'un événement sinistre? Elles ne peuvent venir, que de ce qu'on est mal persuadé de l'efficace de l'inoculation; & alors, il ne faut s'y prêter,

ni soi, ni les siens : tant que vous doutez, si cette pratique est préférable à l'attente de la petite verole, vous devez vous y refuser. La prudence ne se détermine que pour ce qui paroit le meilleur. Au milieu de vos doutes, si l'opération tournoit mal pour vous-mêmes, vous mourriez, en vous faisant mille reproches de l'avoir hazardée ; ou, si elle emportoit vos enfans, vous seriez au désespoir de les y avoir exposés. Mais, si au contraire, vous vous étiez bien convaincu, qu'il y a incomparablement plus de sûreté à prendre la petite verole artificielle, qu'à attendre la petite verole naturelle ; il est clair, qu'au cas que cette derniére emportat vos enfans, ou vous-mêmes, vous seriez inconsolables de ne l'avoir pas prévenuë par l'inoculation.

Qu'on y prenne bien garde ; & qu'une illusion de tendresse ne fasse pas mal-à-propos taire la raison. Tout dépend ici de la persuasion de l'esprit. Quand une fois on s'est persuadé que tel ou tel parti est le meilleur en soi, il ne reste plus qu'à le prendre & qu'à agir conséquemment, si l'on en est le maître ; l'événement est dans la main de Dieu. Dès là que, convaincu par des faits, je tiens pour

in-

indubitable, qu'il n'y a rien à risquer dans l'inoculation de la petite verole, en comparaison du danger que l'on court, si l'on est atteint de cette contagion par la voie ordinaire, comme il est très probable qu'on le sera, il ne doit plus me rouler dans l'esprit de scrupules, sur le succès, parce que le succès dépend des dispensations de la Providence; dispensations, dont il n'y a que l'événement qui puisse m'instruire.

C'est parler trop foiblement; je soutiens qu'il est impossible, que la crainte d'un sinistre événement arrête des gens véritablement persuadés en leur conscience de la convenance de l'inoculation. Cette crainte agitera plus ou moins leur ame, il faut s'y attendre; parce qu'il s'agit d'une affaire où l'on ne peut se déterminer, ni pour ni contre, que sur des probabilités; mais cette crainte ne les empêchera pas de se déterminer & d'agir, parce que les probabilités leur paroîtront, d'un côté si foibles, & de l'autre si fortes, si décisives, qu'il ne leur sera pas possible de balancer sur le choix. Je connois des péres & des méres, aussi tendres pour leur famille qu'il puisse y en avoir, mais qui nés, élevés, confirmés par l'expérience dans

le systême de l'inoculation, ne conçoivent pas, que des gens, qui aiment leurs enfans, puissent hésiter à les faire inoculer. Si la génération présente franchissoit le pas, & triomphoit de ses scrupules par raison, la génération suivante tiendroit un langage tout contraire à celui que la multitude tient aujourd'hui; on diroit, qu'il est inconcevable, que des péres & des méres puissent être tranquilles sur le sort de leurs enfans, jusqu'à-ce qu'ils ayent été inoculés. On s'étonneroit que les Souverains, dans tous les Etats, n'ayent pas facilité, par toutes sortes de moyens légitimes, l'usage d'une opération si avantageuse à la société; peut-être iroit-on jusqu'à faire un crime aux Ministres de l'Evangile de ne l'avoir pas recommandée, & aux Médecins, de n'en avoir pas généralement donné l'exemple. Au lieu qu'aujourd'hui le préjugé combat la raison, ils plaideroient de concert; les sentimens du cœur assortiroient les lumiéres de l'esprit; & la voix de la nature se monteroit sur un autre ton. Un homme qui, sur 2000 ou sur 1500 enfans sauvés par l'inoculation, verroit, au contraire, le sien succomber, & en mourir, regarderoit cet événement comme une suite naturelle de l'ordre

des

des choses; J'ai fait mon devoir, diroit-il, j'ai employé, pour conserver les jours de cet objet chéri de ma tendresse, le moyen que j'y ai cru le plus propre, une précaution que le Ciel a fait découvrir aux hommes dans cette vuë, & qui presque toujours produit son effet; mais ce moyen, Dieu n'a pas trouvé à propos de le bénir selon mes vœux; que dirai-je? *C'est l'Eternel, que sa sainte volonté soit faite.*

Ceci, comme l'on voit, méne directement à la troisiéme & derniére classe d'objections qui me reste à examiner. Vous parlez de Dieu, dira-t-on, & de soumission à sa volonté: mais n'est-ce pas manquer à la confiance qui lui est duë, que de dévancer ses ordres, en se donnant des maux à soi-même, ou en les donnant à sa famille, sans attendre qu'il les envoye?

J'ai, ce me semble, prévenu cette difficulté, en faisant voir, que l'inoculation est moins un mal qu'on se donne, qu'une précaution que l'on prend pour le rendre moins dangereux. Mais je veux bien me prêter à une discussion ultérieure sur ce sujet; elle est plus nécessaire qu'on ne le pense, à l'envisager sous le point de vuë dans lequel il se présente ici; car, quel-

les

les idées que celles qu'on se fait communément de la confiance en Dieu! Ne disputons point, je fais consister essentiellement la confiance en Dieu, à être persuadés que si nous sommes gens de bien, & que nous fassions tout ce que nous pouvons faire pour nous délivrer des maux qui nous menacent, ou qui nous pressent, & pour nous procurer ou nous conserver les biens essentiels à nôtre vrai bonheur, ce grand Dieu ne refusera pas d'exaucer nos priéres, & de faire réüssir nos soins, autant que sa gloire, nos vrais intérêts & les régles d'un sage gouvernement pourront le permettre.

D'un côté donc, sans la vertu, la confiance n'a aucun fondement solide, & l'on n'a aucun titre pour se promettre d'être exaucé; de l'autre, si, avec toute la pieté possible, & au milieu des priéres les plus ferventes, on attend tranquillement de Dieu ce qu'on souhaite, sans faire en même tems tous les efforts dont on est capable pour donner du succès aux moyens propres à le procurer, la foi en Dieu n'est que fanatisme, ou que présomption.

Dès-là qu'il est démontré, que, par l'ordre que Dieu a établi dans la nature, telle ou telle cause produit ordinairement tel ou tel effet; il

il est, non seulement du bon sens, d'employer le moyen pour obtenir la fin, & de mettre la cause en œuvre pour avoir l'effet; j'ajoute de plus, que c'est un devoir, un devoir indispensable, & tellement indispensable, que comme on ne sauroit entreprendre raisonnablement de séparer ces deux choses, on ne peut, sans offenser Dieu, négliger de faire usage de l'une en demandant l'autre.

Un homme qui, sous prétexte qu'il se confie en Dieu pour la conservation de ses jours, ne voudroit ni manger ni boire, passeroit, à juste titre, pour insensé. On porteroit le même jugement d'un malade, qui, sous ombre que c'est Dieu qui guérit, refuseroit de prendre les remédes que l'expérience a fait connoître, comme autant de moyens préparés par la bonté divine pour la guérison du mal dont il est atteint. Dans ces cas, on diroit; Comme, selon l'ordre que Dieu a établi dans la nature, il faut manger & boire, si l'on veut vivre; de même, il faut recourir à tel & tel reméde, si l'on veut guérir de tel & tel mal; il faut prendre telle ou telle précaution, si l'on veut se préserver de tel ou tel accident. Quoique la puissance de Dieu ne soit pas bornée à

ces moyens, cependant point d'espérance de vivre sans alimens; point de se guérir de certains maux sans remédes; point de se préserver de certains accidens, sans de certaines précautions, parce que, selon la constitution des choses dont Dieu est le sage Auteur, tout cela est lié comme des effets le sont à leurs causes, & des causes à leurs effets. D'où il s'ensuit, que la confiance qu'on met en lui, n'est autre chose qu'une attente raisonnée; que si rien ne s'y oppose d'ailleurs, Dieu bénira l'emploi que l'on fait des moyens naturels qu'il a prescrits pour faire vivre, & vivre en santé.

Par conséquent, si je tiens pour démontré, par des faits incontestables, que l'inoculation de la petite verole est un moyen, comme infaillible, pour préserver des tristes effets de cette cruelle contagion, bien loin de manquer de confiance en Dieu en y recourant, j'en manquerois au contraire, en n'y recourant pas. Dans un temps où la petite verole, devenue épidémique, en fait tomber mille à notre gauche, & dix mille à notre droite, la réflexion que je fais est si pressante, que je ne sai ce qu'on peut y opposer de décisif.

Le Théologien de qui *Doddrige* a publié le

traité,

traité, parle là-dessus avec une énergie remarquable. » Je ne crains pas, dit-il, de demander ici à tout Chrêtien, qui a de la délicatesse de conscience, s'il peut implorer la protection de Dieu contre la petite verole, & se la promettre sans présomption, pendant qu'il refuse de recourir à l'inoculation? Convaincu, que vous risquez de prendre ce funeste mal, vous savez, en même temps, que la bonne Providence a fait découvrir un préservatif puissant pour vous garantir de sa violence, & vous ne recourez pas avec un empressement plein de gratitude à l'usage de ce moyen; peut-être en faites-vous au contraire le sujet de vos plaisanteries; peut-être blamez-vous & condamnez-vous ceux qui, dans la droiture de leur cœur, prennent le parti d'y recourir. Au lieu que vous fermez les yeux à la lumiére, au péril probable de votre vie & de celle des personnes qui dépendent de vous; pesez la chose tranquillement & sans prévention; demandez-vous ensuite à vous-même, si c'est là une conduite bien-séante à des Chrêtiens? Voyez si vous êtes en état de la justifier aux yeux de vos semblables & à vos propres yeux; voyez sur-

tout

» tout quelles raiſons vous en pourrez rendre
» au Juge ſuprême, quand il vous appellera à
» comparoître devant lui. «

Voilà, ſi je ne me trompe, des réflexions bien fortes, des conſidérations bien preſſantes, pour juſtifier l'innocence des Inoculateurs. J'appréhende néanmoins qu'il n'y ait encore des gens qui diſent, qu'inoculer la petite verole, c'eſt *tenter Dieu*.

J'entens tous les jours tenir ce langage; mais ceux qui le tiennent, comprennent-ils bien ce qu'ils diſent? *Dieu ne peut être tenté de maux*; on ne ſauroit le dire, au ſens propre & littéral, ſans abſurdité & ſans blaſphême. D'un côté, ſa ſuprême élévation, & ſa parfaite béatitude, ne permettent pas qu'il ſoit ſuſceptible d'aucune impreſſion de la part de ſes créatures: de l'autre, ſa ſouveraine perfection, ſon infinie ſainteté, le mettent au-deſſus des moindres atteintes du mal moral; il ne peut donc pas réellement *être tenté*. La Révélation & la Philoſophie détruiſent également cette idée; c'eſt par conſéquent au figuré & dans un ſens impropre, que l'Ecriture dit quelquefois qu'on *tente Dieu*; & je trouve, que cette expreſſion a trois ſignifications principales,

les, mais dont aucune ne peut être appliquée à la charge des Inoculiſtes, ſans bleſſer les loix de la vérité & de la charité.

On tente Dieu, lorſque, dans un eſprit d'incrédulité, on eſſaye ſi l'on pourra l'engager à donner de nouvelles preuves de ſa Providence, & de la vérité de ce qu'il dit; ou, à faire ce qu'on exige de lui, en ſignalant ſa puiſſance d'une maniére extraordinaire; comme lorſque les Iſraëlites, manquant d'eau dans le déſert, & commençant à douter de la protection de Dieu, s'écrioient; *Le Seigneur eſt-il au milieu de nous, ou n'y eſt-il pas?* On tente Dieu, lorſqu'on ſe met volontairement dans un péril duquel on ne peut être dégagé, à moins que Dieu n'intervienne, en délivrant par un miracle, & pour eſſayer s'il le fera; comme lorſque le Démon avoit l'inſolence de dire à Jeſus-Chriſt, après l'avoir tranſporté ſur les creneaux du Temple de Jeruſalem; *Si tu ès fils de Dieu, jette-toi en bas.* On tente Dieu, quand on péche à tête levée avec autant d'effronterie que ſi on le faiſoit à deſſein de défier ſa puiſſance, & de voir ſi l'on ne peut pas l'offenſer impunément.

Mais auquel de ces trois ſens les Inoculiſtes ſont-

font-ils accufés de tenter Dieu? Je fuis bien fûr que ce n'eft pas au troifiéme; il y auroit une méchanceté & une folie impardonnable, à les taxer de braver Dieu & fon pouvoir fuprême, en l'offenfant audacieufement, & comme à deffein, par l'inoculation. Ce ne peut pas être non plus au fecond fens; car, à moins d'avoir perdu l'efprit, on ne peut pas penfer que l'inoculation mette dans un péril dont on ne peut fe retirer que par un miracle. Moins encore enfin eft-ce au premier fens; car ceux qui fe font inoculer ne doutent pas que Dieu ne puiffe les délivrer de la petite verole naturelle, tout auffi aifément que de l'artificielle; ils ne lui demandent ni prodige ni rien de femblable.

Quelles font donc encore une fois les idées qu'on a dans l'efprit, quand on dit que recourir à l'inoculation, c'eft *tenter Dieu*? Je ne fai fi j'oferai l'avoüer; je croi qu'on n'en a point, ou qu'on n'en a que de fort vagues & de fort obfcures, quand on parle ainfi.

Quelques-uns peut-être veulent dire, qu'on fait voir que l'on manque de confiance en Dieu & d'acquiefcement aux difpenfations de fa Providence, lorfqu'on fe donne la petite verole avant

avant qu'il l'envoye, & sans savoir si on l'auroit jamais euë. Mais cela ne dit rien de plus que l'objection précédente; j'y ai amplement répondu.

D'autres peut-être veulent dire que c'est en quelque sorte forcer Dieu à consentir, qu'on ait la petite verole plutôt qu'on ne l'auroit euë, & l'obliger de s'accommoder à nos arrangemens, au lieu d'acquiescer humblement aux siens. Mais, en ce cas, que de gens coupables! Il faudra dire que l'on tente Dieu dès que l'on prend des remédes, comme on le fait tous les jours, pour prévenir de certains maux dont on est menacé, sans savoir si c'est la volonté de Dieu que l'on passe par ces épreuves, ou pour hâter d'autres maux que peut-être on n'auroit pas eu de quelques années sans cela; jamais il ne faudra faire aucune opération de Chirurgie possiblement mortelle, à moins qu'on n'ait une révélation qui assure qu'on ne peut être guéri que par ce moyen là. Je ne sai même, si de ce principe il ne résulteroit pas, que toute personne de l'autre sexe, qui, douée du don de continence, peut se passer du mariage, commettroit un crime, en donnant la main à un époux, au risque des suites fatales

& trop communes d'un pareil engagement. En un mot, si c'est tenter Dieu, que d'exposer sa vie à un péril possible sans une nécessité absolue, il n'y a plus moyen de prendre innocemment aucun reméde par précaution; une saignée peut coûter la vie, un purgatif peut être mortel. Et que parlé-je de remédes? Dans cette supposition l'on trouvera du crime dans les choses les plus innocentes; un voyage de curiosité, ou même d'intérêt, offensera le Ciel, pour peu qu'il soit dangereux. Par terre, que de risques pour la vie! Sur mer, quelle redoutable fureur que celle des vents & des ondes! Je m'arrête; il y a trop d'absurdité dans la pensée que j'examine, pour y perdre plus de temps. Mais n'est-il pas triste, qu'il ne faille que quelques grands mots, dont on détourne le sens à la faveur d'un stile figuré, pour donner un air de vraisemblance aux plus odieuses imputations?

Une objection, dont le principe est vrai, & dont la conséquence paroit l'être, prend ici la place de cette frivole dispute de mots. *Les jours de l'homme sont comptés*, dit-on avec Job; Dieu a fixé le nombre de ses mois; il lui a marqué des bornes qu'il ne passera point;

&

& si cela est, si les arrangemens éternels du plan de Dieu doivent avoir leur effet, pourquoi ne pas attendre le moment qui étoit marqué pour avoir la petite verole, sans essayer vainement de le prévenir ? D'ailleurs, si l'on doit en mourir, on n'en échapera pas, à quoi bon l'inoculation ?

J'adore humblement les décrets de la suprême Intelligence, qui gouverne cet Univers, ouvrage magnifique de son infinie puissance ; & persuadé qu'il n'arrive rien que comme Dieu l'a prévû & préordonné, je tiens pour assuré que nos temps sont dans sa main avec tout le reste de ses œuvres.

Mais 1°. je crois, que Dieu a tout ordonné d'une maniére digne de lui, convenable à nôtre nature, assortie à nôtre liberté, tendante au plus grand bien de la totalité des créatures intelligentes. Quoique je n'aye qu'une notion très imparfaite des loix du plan général que l'infinie sagesse de Dieu a préferé comme le meilleur, je ne laisse pas d'en regarder les arrangemens comme la source pure de l'entiére confiance que nous devons mettre au Seigneur, en tâchant de faire, avec l'assistance de sa grace, un bon usage de nos fa-

cultés pour lui obéïr & nous rendre heureux.

Je conçois 2°. que, dans les arrangemens de la sagesse divine, les moyens sont toujours appropriés & subordonnés à leurs fins; c'est-à-dire, qu'en préordonnant tel ou tel événement par l'action des hommes, elle a toujours préordonné, que les hommes se détermineroient librement à cette action, & que pour l'opérer ils employeroient librement les moyens propres à la produire. S'il faut que par un exemple je dévelope mieux ma pensée, l'histoire du naufrage de *St. Paul* me le fournira; il étoit arrêté, que cet Apôtre, & ses compagnons de voyage, ne périroient point; un Ange du Ciel étoit venu le lui annoncer au fort de la tempête. Et que fait-il en conséquence? ordonne-t-il de faire cesser la manœuvre? de livrer le vaisseau aux vents? de permettre aux matelots de gagner l'esquif, & d'abandonner le reste de l'équipage? Tout au contraire, il dit au centenier qui commandoit sur le vaisseau, & aux soldats de sa troupe; *si ceux ci, si les matelots ne demeurent dans le navire, vous ne pouvez point vous sauver*; il fait couper les cordes de l'esquif, de peur qu'on ne s'y jette; il persuade à tout l'équipage de prendre de la nourriture, pour

avoir

avoir plus de force; on allége le vaiſſeau, on le dirige vers l'endroit le plus convenable pour échouer plus avantageuſement; il échouë; chacun ſe ſauve, & perſonne ne périt. Ainſi le conſeil de Dieu eut ſon entier accompliſſement. Perſonne ne périt; mais comment? c'eſt que tout le monde fit ce qu'il faloit faire pour ſe ſauver. Quand donc, dans les tempêtes qu'excitent nos maladies, nous ſaurions d'avance l'événement, tel que Dieu l'a prévû d'avance, auſſi, nous conclurions, qu'il a prévû que nous l'acheminerions nous-mêmes par nos ſoins, en faiſant uſage des moyens les plus convenables pour cela.

Mais 3°. comme, dans le cours actuel des choſes, il ne vient point d'Ange du Ciel nous notifier ce qui nous arrivera; ce n'eſt pas la perſuaſion des décrets de Dieu qui doit régler nos actions, c'eſt la connoiſſance de ſa volonté, telle qu'elle nous eſt notifiée par la conſcience & par la révélation. Pendant que les loix de Dieu dirigent nos pas, l'idée de ſes decrets doit animer nôtre confiance, ou préparer nôtre réſignation; il n'eſt pas poſſible de renverſer cet ordre ſans donner dans le ſiſtême d'une fatalité abſoluë; ſyſtême, qui faiſant enviſager tout ce

qui arrive comme physiquement néceſſaire, eſt l'éponge de toute religion, le prétexte des crimes les plus affreux, ou le principe des contradictions les plus énormes.

Voyez les Turcs; Mahomet leur a commandé de ne point abandonner les maiſons où eſt la peſte, parce que Dieu a compté leurs jours & qu'il a prédeſtiné ce qu'ils doivent devenir, de ſorte qu'ils viſitent auſſi familiérement les peſtiferés, que nous faiſons nos amis qui ont la pierre, la goute, ou la fiévre. On en voit même qui dépouillent ceux qui meurent de contagion, qui ſe revêtent de leurs habits ſur le champ; & les ſains & les malades couchent enſemble: mais qu'en arrive-t-il? Des familles entiéres périſſent miſerablement. D'un autre côté, grand nombre ſe moque des préceptes de l'Alcoran à cet égard; ils fuyent le mal, ils ſe retirent dans des villages éloignés; c'eſt l'uſage des *Cadis* ou gens de loi, qui conſervent ainſi leurs jours, pendant que la multitude périt dans une ignorante & brutale obſtination. Et malgré la déciſion du Prophête, cinq de leurs principales ſectes nient le dogme de la prédeſtination abſolue tel qu'il l'a enſeigné, en l'expliquant à leur maniére d'une façon qui le détruit.

Dieu

Dieu entend, que nous ne négligions rien pour conserver nôtre vie, à sa plus grande gloire; si nous manquons volontairement à ce devoir, ce ne sera pas une excuse à lui alléguer, que de dire, Nous ignorions à quoi nous étions prédestinés; nous le sommes à lui obéir; rien de plus certain. On lui obéit, en prenant toutes les mesures que l'on peut prendre, pour conserver des jours dont on lui est comptable; si donc l'inoculation y est propre, il faut se faire inoculer; & si toujours elle produisoit cet effet, ce seroit un crime inexcusable que de n'y pas avoir recours.

Du reste, on voit assez, sans que je le dise, 4o. que la difficulté proposée a deux défauts particuliers, qui seuls suffisent pour l'anéantir; l'un est qu'elle prouve trop; car, si la conséquence en étoit juste contre l'inoculation, elle le seroit de même contre toutes les précautions possibles pour prolonger notre vie, & même pour pourvoir à nos besoins. L'autre défaut, c'est que l'objection peut se retorquer sans replique contre ceux qui la proposent; car si les arrangemens éternels du plan de Dieu doivent dans le tems avoir leur effet, où peut être le crime de l'inoculation? Si je dois en mourir, j'en

mourrai ; si je dois en réchaper, j'en réchaperai ; l'événement fera *tenir le conseil de Dieu* ; je n'anticiperai, ni le tems de ma mort, ni celui de ma délivrance ; je ne changerai en rien ce qui a été arrêté par rapport à l'un ou à l'autre touchant la maniére de les amener ; on m'inoculera ; si c'est heureusement, je bénirai Dieu de cette destination favorable ; si c'est malheureusement, j'y acquiescerai avec respect ; & quittant cette loge terrestre pour aller dans le céleste séjour, Maintenant, dirai-je, mon heure est venuë, Dieu sçait mieux que moi ce qui m'est le plus avantageux.

La seule chose qu'on puisse repliquer, avec quelque apparence de raison, à toutes les réflexions que je viens de faire, c'est, qu'après tout, Dieu seul est le maître de notre vie, le maître d'en disposer ; & je ne saurois exprimer, ni avec plus de clarté, ni avec plus de force, la conséquence qu'on prétend tirer de ce principe, qu'en rapportant ici tout au long ce qu'a eu la bonté de me faire parvenir là-dessus la main polie d'un inconnu, qui sachant que je travaillois sur cette matiére, vient de m'adresser ce qui suit.

Je conviens, dit-il, des avantages de la petite

petite verole inoculée sur la petite verole naturelle, quoique la prévention en faveur de l'inoculation, & l'amour du systême, ayent peut-être fait exagerer ces avantages, ainsi que les inconvéniens & le danger de la petite verole prise naturellement.

Toutefois, en prenant au rabais & les dangers de celle-ci, & les avantages de l'inoculation, les faits parlent hautement en faveur de la nouvelle pratique.

Peu frapé de diverses difficultés qu'on y oppose, une seule m'arrête; la voici.

On ne disconviendra pas, qu'en me faisant inoculer la petite verole, je n'ai point une certitude physique de n'en pas mourir: Cette probabilité de mort dans l'inoculation, accordée, je demande, si je suis assez maître de ma vie, pour oser hazarder cette vie de mon plein gré, lorsque la Providence ne m'y appelle pas; la hazarder, dis-je, ne fût-ce que dans la proportion d'un contre deux mille?

Certainement je dois employer pour la conservation de ma vie tous les moyens qui me sont connus; aussi j'évite avec soin les lieux infectés & les personnes attaquées de la petite verole; je vis de régime; j'use, autant que cela

cela se peut, d'une préparation habituelle, & je prens les mêmes précautions à l'égard de mes enfans, sur-tout dans le tems que la petite verole régne. Ces moyens de conservation, que la raison m'indique, ma conscience ne peut les desapprouver, parce qu'ils ne m'exposent absolument à aucun danger, ni à aucun mal. Mais en est-il de même dans l'inoculation? je me donne, ou du moins j'excite en moi un mal réel; je m'expose, de mon propre choix & sans vocation, à un danger de mort.

M'est-il licite, à moi, créature dépendante, & comptable, d'exposer le moins du monde cette vie, qui est un bien, un don, mais qui n'en est pas moins un dépôt?

Pour répondre à cette difficulté si sagement exposée, je n'aurai guére qu'à réünir quelques-unes des considérations que j'ai déja faites, qu'à les déveloper un peu davantage, & qu'à les renforcer, en y ajoûtant un petit nombre de réflexions plus directement appropriées à ce dont l'anonyme fait le fort de son objection.

1. D'abord, j'adopte son principe; la vie est un bien, un don, mais elle n'en est pas moins un dépôt, dont je suis comptable, & qu'il

qu'il ne m'eſt pas permis de hazarder de mon plein gré, ou d'expoſer le moins du monde, ne fût-ce que dans la proportion d'un contre deux mille, lorſque la Providence ne m'y appelle pas.

2. Je ſuis aſſuré, que de ſon côté l'anonyme ſouſcrira ſans difficulté à la propoſition contraire, qui ſe déduit du principe dont nous convenons, ſavoir, que ſi la Providence nous appelloit à hazarder, à expoſer ce précieux dépôt dans telle proportion que ce fût, nous ne devrions pas balancer un moment d'obéir.

3. Par conſéquent, toute la queſtion ſe réduit à ſavoir, à quelles marques nous pouvons juger avec certitude que la Providence nous appelle ou qu'elle ne nous appelle pas à hazarder notre vie. Si la perſonne qui a daigné me propoſer la difficulté appliquée à l'inoculation, avoit bien voulu s'étendre un peu ſur cet article, je ne doute pas que les lumiéres qu'elle y auroit répanduës, ne m'euſſent été d'un grand ſecours, pour m'aider à lever ſes ſcrupules d'une manière ſatisfaiſante.

4. Abandonné à moi-même, & cherchant moins à décider qu'à m'inſtruire, j'avouë mon ignorance; je confeſſe de nouveau, que je ne con-

connois point d'oracle infaillible à consulter, aucun signe absolument certain des volontés de la Providence, sur la conduite que nous devons tenir pour conserver notre vie, soit en prévenant les maux qui y sont funestes, soit en y remédiant; mais seulement, des raisons probables, & tirées, soit du caractère de ces maux & de la qualité des remédes que l'art y oppose, soit de la nature des événemens & de la combinaison de leurs circonstances; de sorte qu'après avoir humblement prié Dieu de nous diriger dans notre choix, il ne nous reste plus qu'à prendre le parti qui nous paroit probablement le meilleur: alors, ce parti est tellement censé être la voie dans laquelle la Providence nous conduit, quoiqu'indirectement, qu'en le prenant, & en y entrant, on peut dire, la Providence m'appelle à cela. Je présume, que l'anonyme lui-même goûteroit ces idées; car, après avoir dit, que nous ne devons pas hazarder notre vie, lorsque la Providence ne nous y appelle pas, il ajoûte, Certainement je dois employer pour la conservation de ma vie tous les moyens qui me sont connus & que la raison m'indique. Ainsi ces moyens connus sont la voix de la Providence;

dence; la raiſon les indique comme en ſon nom; jamais on ne peut dire d'un homme qui les met en pratique, qu'il fait de plein gré, & de ſon propre choix, ce à quoi la Providence ne l'appelle pas.

5. Mais que ſera-ce, ſi, dans l'emploi de ces moyens connus pour la conſervation de la vie, il y a quelque mal à ſouffrir & quelque danger à courir? L'anonyme ſemble dire, qu'en ce cas, la conſcience les deſaprouve, & que par conſéquent on n'y a point de vocation. J'oſerois pourtant douter, que cette déciſion ſoit la ſienne, parce qu'elle ne me paroit pas ſeulement vraiſemblable. Des moyens qui, ſi on les employoit pour ſauver la vie, expoſeroient ſelon toutes les apparences à la perdre, ne ſeroient certainement pas indiqués par la raiſon, la conſcience ne pourroit que les deſaprouver; on agiroit ſans vocation, & ſans y être appellé par la Providence, en s'en ſervant. Mais ſi, dans l'emploi de ces moyens, on courroit probablement beaucoup moins de riſque pour la vie, qu'en ne les employant pas, il me paroit que le mal qu'on y ſouffriroit, & que le danger auquel on s'expoſeroit, ne devroit pas empêcher d'y recourir; que la conſcience ne pour-

pourroit pas raiſonnablement y mettre obſtacle, & qu'il ſeroit vrai de dire, qu'en cas pareils, la Providence appelle à expoſer ſa vie pour la conſerver. On a vû des gens guéris, contre toute attente, par des remédes auxquels on n'auroit jamais attribué une pareille efficace; les uns de la pierre, par exemple, les autres de l'hydropiſie; mais comme ces cas ſont très rares, & qu'au contraire la ponction pour le dernier de ces maux, & la taille pour le premier, ſont des opérations dont le ſuccès ſauve très ſouvent la vie à ceux qui en ſont atteints, quoique très ſouvent d'autres y ſuccombent, perſonne ne juge, que ce ſoit offenſer Dieu, uſurper ſes droits, empiéter ſur ſon empire, que de s'expoſer aux riſques de ces terribles opérations; on les conſeille aux malades; on leur repréſente, que c'eſt là le ſeul moyen connu que la raiſon indique pour leur conſervation; & quoiqu'ils s'y expoſent à beaucoup de mal, & à un grand danger; quoiqu'ils n'ayent, ni une certitude abſoluë d'être guéris par l'opération, ni une démonſtration de périr en s'y refuſant, leur conſcience ne deſaprouve pas qu'ils s'y prêtent, comme à la reſſource la plus apparente, en eſpérant

rant que Dieu y répandra sa bénédiction, si leur rétablissement est convenable.

6. Il est vrai qu'on ne peut pas raisonner de cette manière, quand il est question, non de guérir, mais de prévenir quelque mal; généralement parlant, les gens sages ne s'avisent guéres de prendre des remédes pour prévenir des maux auxquels ils ne sont pas sujets, & dont ils ignorent si jamais ils seront atteints; il n'y a que les cas de contagion où la chose soit raisonnable; & plus la contagion est dangereuse, plus la raison y conduit. Si la peste survenant, je voyois mourir chaque jour deux mille personnes, à moins qu'on ne prit le parti de l'inoculer, ou de faire telle autre opération, auquel cas il n'en périroit plus qu'une sur deux mille; il me semble qu'on seroit très fondé à regarder l'inoculation de la peste, comme un moyen indiqué par la raison & suggéré par la Providence, pour sauver cette vie dont on lui est comptable; je croirois du moins, qu'il n'y auroit pas une ombre de raison & de justice, à condamner ceux qui y auroient recours: or, non-seulement la petite vérole est une maladie contagieuse, elle est de plus une maladie dont nous apportons dans notre

notre ſein le levain funeſte en naiſſant; une maladie, dont preſque tous les hommes ſont tôt ou tard atteints; une maladie qui enléve à la terre plus de la quatorziéme partie de ſes habitans, & qui laiſſe à quantité de ceux qu'elle n'enléve pas, des incommodités capitales: dès que l'on a vû le jour, on y eſt expoſé; quelquefois même avant que de naître on en eſt atteint; plus on avance en âge, plus elle eſt à craindre; ſi on en eſt ſurpris dans un temps que le corps eſt mal conſtitué, il y a tout à préſumer, que l'on n'en réchapera pas. Au contraire, l'inoculation prévient ces craintes; faite à propos, il y a juſqu'à plus de deux mille à parier contre un, qu'elle ſauve la vie à ceux qui oſent en courir le très leger riſque; par conſéquent il eſt tout naturel, que la raiſon indique ce moyen de conſervation; il eſt tout naturel, que la conſcience l'approuve; quoiqu'il ne ſoit pas abſolument ſans danger; il eſt tout naturel de le regarder comme un préſervatif, dont Dieu a permis la découverte pour ſauver les jours d'une partie du genre humain. Et ſi l'on ſe fait ces idées de l'inoculation, j'oſe dire, que la confiance même qu'on doit à Dieu, autoriſe à y recourir.

7. Eviter

7. Eviter avec soin les lieux infectés & les personnes attaquées de la petite verole, vivre de régime, user, autant que cela se peut, d'une préparation habituelle, & prendre les mêmes précautions à l'égard de ses enfans, surtout dans les tems que la petite verole régne, ce seroit faire tout ce qu'on peut faire, s'il n'y avoit point d'autre moyen connu pour se préserver de la petite verole; mais puisqu'en l'inoculant, il n'y a que très peu de danger d'en mourir, & une très grande probabilité d'en réchaper, on ne peut pas dire, que c'est sans vocation que l'on recourt à ce moyen; on a vocation, généralement, à choisir le meilleur, pour soi, pour ses enfans, & pour la societé dont on est membre. Il est de fait, que l'inoculation est avantageuse à la société & aux familles, par le grand nombre de citoyens & d'enfans qu'elle conserve; si donc la conscience n'oblige pas d'y recourir, au moins ne sauroit-on avancer, qu'elle le désapprouve, comme une pratique dérogatoire aux droits souverains du Dieu dont nous sommes les créatures comptables & dépendantes.

8. Qu'il me soit permis d'ajouter encore un mot sur l'idée qu'on se fait des maladies, dont

les individus qui composent le genre humain sont si souvent affligés. Elles viennent de Dieu; c'est Dieu qui les envoye; la chose est indubitable; mais ces termes n'ont-ils besoin d'aucune explication? Quelquefois, & par une dispensation extraordinaire, Dieu visite les peuples & les particuliers, en leur envoyant immédiatement des maladies, pour les humilier & pour les châtier; c'est sur quoi la Révélation ne laisse aucun doute; mais, dans le train ordinaire, les maladies ne sont absolument que la suite ou l'effet de l'action des causes secondes, mises en mouvement, soit par d'autres causes secondes, soit par notre négligence à user d'une diéte convenable, soit par nos excès dans l'usage des choses d'où notre santé dépend. Contre l'intervention immédiate de la Providence, tous les moyens humains, toutes les ressources de l'art sont parfaitement inutiles; il n'y a point de préservatif contre les justes coups de la main divine, que de ne se les pas attirer par une conduite vicieuse: mais, contre des maladies qui sont la suite naturelle de l'action des causes secondes & de leur enchainement admirable, il y a autant de ressources & de préservatifs, qu'il y a de moyens

moyens pour empêcher ou pour arrêter cette action; & plus ces moyens y sont efficaces, plus on doit les regarder comme salutaires. Si donc je trouve, que, tout bien pesé & balancé, rien n'est plus sûr pour garantir mes jours, avec ceux de mes enfans & de mes concitoyens, contre le dangereux poison de la petite verole, que d'en prévenir la contagion, sans attendre qu'elle nous surprenne; si les faits parlent hautement en faveur de l'inoculation employée dans cette vuë; s'il y a jusques à deux mille à parier contre un, qu'elle produira son effet, je ne saurois croire, qu'en me faisant inoculer, moi, & les miens, je manque en rien, ni à ce qu'un sage amour pour moi & pour mes semblables exige, ni au parfait acquiescement que je dois aux volontés de ce grand Dieu, dont toutes les causes secondes tiennent leur efficace & leur enchainement.

9. Il n'y a donc réellement que l'intention, une intention folle & perverse, qui puisse rendre l'inoculation criminelle; s'y déterminer, comme à un préservatif qui pourroit bouleverser l'ordre des arrangemens de la Providence, ou avoir quelques succès indépendamment de la bénédiction divine, ce seroit un extrava-

gant oubli de ce que Dieu eſt, & de ce que nous ſommes; une inſolente affectation d'indépendance, qui ne peut entrer que dans l'ame d'un homme auſſi inſenſé que méchant. Mais ſi l'on ne recourt à l'inoculation, que comme à un préſervatif, qui, par d'heureuſes & itératives expériences, paroit viſiblement ordonné de Dieu pour la conſervation de nos jours contre les atteintes d'une maladie ſi ſouvent mortelle; ſi l'on ſe prépare à cette opération, en béniſſant Dieu de ce qu'il en a permis la découverte; ſi on la ſubit avec un cœur plein de confiance en lui, réſigné à ſa volonté, diſpoſé à lui rapporter toute la gloire du ſuccès, ou à ſe plier ſans murmure à ſes ordres, au cas qu'il en ordonne autrement; ſi, dis-je, on ſe porte, dans ces ſentimens, à une opération, que tant de motifs perſuadent, & que les plus fortes probabilités concourent à faire enviſager comme une reſſource preſque aſſurée dans le cas où on l'employe, je ne ſaurois craindre que Dieu en ſoit offenſé, qu'il regarde cette démarche comme une uſurpation des droits qui n'appartiennent qu'à lui ſur notre vie. Tout m'annonce, au contraire, qu'il n'y verra que le prudent uſage d'un moyen préparé par ſa

bonté

bonté & par sa sagesse, pour conserver, à sa gloire, les jours d'une multitude de mortels, qu'une maladie cruelle faucheroit immanquablement sans cette heureuse précaution.

Voilà donc ma tâche remplie. Après avoir montré, combien il importe au genre humain de savoir si l'inoculation de la petite verole lui est avantageuse & permise; indiqué l'origine de cette opération, décrit la maniére dont elle se fait; exposé les avantages qu'il est naturel de s'en promettre; & justifié, par des faits, sa grande utilité, pour garantir d'une petite verole meurtriére plus de la quatorziéme partie des habitans de la terre; après tout cela, j'ai tâché de répondre, avec toute la clarté & toute la candeur possible, aux objections que l'on tire de ce que nous devons à nous-mêmes, à nos semblables & au suprême arbitre de nos destinées, pour faire envisager l'inoculation comme une pratique, dont la conscience ne peut qu'être blessée & la Religion offensée; toute avantageuse qu'elle est d'ailleurs, il me semble, que par les détails où je suis entré, pour lever ces doutes, je dois du moins avoir convaincu toute personne attentive & de sang froid, que, dans la réalité, l'inoculation n'est

qu'un remède préservatif de ce que la petite verole a de dangereux & de mortel; que ceux qui ne sont pas susceptibles de prendre la petite verole par la voie ordinaire, ne la prennent pas non plus en se faisant inoculer, & sont délivrés, pour toute leur vie, de la crainte de cette terrible contagion; & que de même, enfin, ceux qui prennent la petite verole par l'inoculation, ont tout autant de certitude de ne l'avoir jamais de nouveau, que s'ils l'avoient prise naturellement.

C'est présentement aux lecteurs à tirer de ces discussions les conséquences qui en résultent.

Peut-être bien des gens en concluront-ils, que la pieté, la charité, l'amour de nous-mêmes, se réünissent, pour obliger indispensablement à l'inoculation tout homme qui est dans le cas d'en avoir besoin, & à qui une mauvaise constitution, soit habituelle, soit accidentelle, ne deffend pas d'y avoir recours.

Sans aller jusques-là, je conclus deux choses: 1°. Qu'on ne peut, en conscience, blâmer qui que ce soit, pour s'être porté volontairement à courir les légers risques de l'inoculation, ni pour avoir persuadé à d'autres de s'y prêter, ni pour l'avoir fait subir à ses propres enfans

encore

encore en bas âge, comme un moyen légitime & efficace pour la conservation de leurs jours.

Je conclus 2°. Que toute personne d'autorité, dans l'Etat & dans l'Eglise, est tenuë, par le zèle qu'elle doit au bien public, d'encourager, de tout son pouvoir, l'inoculation, en la recommandant aux uns, en la facilitant aux autres, & en prenant, par rapport à tous, toutes les mesures possibles pour arracher à la mort, par ce moyen, cette multitude innombrable de victimes, que la petite verole immole, avec plus ou moins de fureur, toutes les années.

Que si, contre mon intention, je m'étois trompé dans cet Ecrit, de manière à faire illusion à d'autres, je souhaite, de tout mon cœur, que Dieu suscite incessamment des défenseurs zélés à la vérité; qui, en me refutant d'une maniére victorieuse & publique, préviennent l'effet des dangereuses impressions que j'aurois eu le malheur de faire; sinon, je prie ardemment le Seigneur de daigner répandre sa bénédiction sur ce foible essai, en attendant que quelque voix plus persuasive se fasse entendre, & achéve de détruire le préjugé que j'ai osé attaquer.

ARTICLE HUITIEME.

PENSÉES DÉTACHÉES DE Mr. POPE.

UN sot est plus affairé que l'abeille la plus diligente. De tels instrumens sont pourtant nécessaires aux Politiques. Il en est peut-être des Etats comme des horloges, qui demandent plusieurs poids de plomb pour aider & pour rendre régulier le mouvement des parties les plus déliées & les plus nécessaires.

* * *

La modestie ne peut jamais produire que de bons effets, & par rapport à nous-mêmes, & vis-à-vis du public. Un homme qui prétend à peu, vit tranquille; un glorieux au contraire est continuellement dans la gêne pour paroître ce qu'il n'est pas. Si nous avons du génie & des talens, notre modestie est ce qui le prouve le mieux aux autres; si nous sommes dépourvûs de lumiéres & d'esprit, notre modestie est encore le meilleur moyen de cacher ce qui nous man-

manque de ce côté là. Car, de même que la pudeur peut quelquefois faire prendre une fille publique pour une honnête femme, ainsi la modestie peut faire prendre un sot pour un homme d'esprit.

* * *

Excuser dans nous-mêmes les sottises que nous ne pouvons souffrir dans autrui, c'est aimer mieux être sot soi-même que de voir les autres tels.

* * *

Un homme ne devroit jamais rougir d'avouer qu'il a tort; car en faisant cet aveu, c'est comme s'il disoit qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'étoit hier.

* * *

Le meilleur moyen de prouver les lumières & la netteté de son esprit, c'est de convenir de ses défauts; de même qu'un ruisseau qui découvre la bourbe qu'il a au fond, nous en montre mieux la transparence & la pureté de ses eaux.

* * *

Nos passions sont comme des accès de fiévre ardente. Quoiqu'elles nous rendent plus

forts

forts dans le moment même de l'accès, cependant elles nous rendent plus foibles après.

* * *

Ce que *Ciceron* dit de la guerre peut s'appliquer à la dispute. La guerre devroit être toujours tellement ménagée, qu'on se souvint qu'elle n'a pour but que la paix. Mais, généralement parlant, les vrais disputeurs sont comme les vrais chasseurs, dont tout le plaisir est dans la poursuite.

* * *

Ceux qui sont continuellement occupés à observer les actions des autres, ressemblent à ceux qui sont toujours hors de leur maison, & qui vont dans celles d'autrui, où ils arrangent tout, tandis que la leur tombe en ruine.

* * *

Les vieillards qui vantent continuellement le passé, voudroient presque nous persuader qu'il n'y avoit point de sots de leur temps; mais malheureusement ils sont restés pour prouver le contraire.

* * *

Il faut de nécessité ou se moquer du monde, ou se fâcher contre lui. Si nous nous en moquons, on dit que nous sommes orgueilleux;
si

si nous nous fâchons, on nous accuse de misantropie.

* * *

Le monde se scandalise si l'on rit de quelque événement qu'il regarde comme très-sérieux. Supposons que j'aye demain la tête tranchée, & que tout le monde en parle, ne puis-je pas en rire, & penser que voilà bien du bruit pour une tête ?

* * *

Le plus grand avantage qu'il y ait à passer pour un bel-esprit, est que ce titre nous donne une pleine liberté de faire impunément des sottises.

* * *

Toutes les fois que je trouve beaucoup de reconnoissance dans un homme dénué des biens de la fortune, je tiens pour certain, que s'il étoit riche, il seroit aussi généreux qu'il est reconnoissant.

* * *

Les fleurs de Rhétorique, dans les sermons & dans les discours graves, sont comme les fleurs bleuës & rouges dans un champ de bled. Elles sont agréables à ceux qui n'y viennent que

que pour s'amuser, mais nuisibles à celui qui veut tirer du profit de sa moisson.

* * *

Celui qui dit un mensonge ne sent pas le travail qu'il entreprend ; car il faut qu'il en invente mille autres pour soutenir le premier.

* * *

Donner des conseils n'est souvent que s'attribuer le privilége de dire soi-même des sottises, sous prétexte d'empêcher les autres d'en faire.

* * *

Un homme qui se mêle toujours des affaires des autres, ressemble à celui qui observe trop curieusement le travail des abeilles : il en est souvent piqué pour sa curiosité.

* * *

Un homme extrémement occupé peut parler de la Philosophie ; celui qui n'a point d'affaires peut la pratiquer.

* * *

Il y a plusieurs Solitaires qui ont quitté le Monde, seulement comme *Eve* quitta *Adam*, pour aller converser en particulier avec le Diable.

* * *

Toute la différence qu'il y a entre ce qu'on ap-

appelle bonne compagnie & compagnie ordinaire, est que les mêmes choses se disent dans une petite chambre ou dans un grand salon, à une petite table ou à une grande, devant deux chandelles ou devant vingt bougies.

* * *

Deux femmes deviennent rarement intimes, si ce n'est aux dépens d'une troisième. Elles s'unissent entr'elles comme les Rois de l'ancien temps se liguoient entr'eux. Ils sacrifioient quelque pauvre animal pour prélude de leur alliance : de même deux femmes, après avoir mis en pièces quelqu'une de leur sexe, s'unissent d'une vive amitié.

* * *

Faire emplette de livres, qu'on est incapable d'entendre & de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un auteur célèbre, c'est comme si un homme achetoit des habits qui ne lui iroient pas, par la raison que ces habits ont été faits par un fameux tailleur.

* * *

Il est aussi offensant de parler avec esprit quand on est avec des sots, qu'il seroit impoli de parler à l'oreille. Le sot est également blessé de

de ces deux choses, parce qu'il ignore également ce qu'on dit.

* * *

Les vieilles gens sont comme les vieilles chroniques, pour la plûpart. Elles renferment des récits ennuyeux, mais vrais, du temps passé, & ne valent la peine d'être consultées que pour cela.

* * *

L'esprit de la conversation n'est autre chose que la promptitude, la vivacité des pensées & la facilité de l'expression, ou, pour parler le langage des sages-femmes, une conception prompte, & une délivrance aisée.

* * *

Nous devrions ménager nos pensées dans nos poëmes, comme les bergers en usent avec les fleurs, lorsqu'ils composent une guirlande. Ils choisissent d'abord les plus belles; ensuite ils les mettent à la place qui leur convient; de sorte qu'elles donnent du lustre à chaque autre. C'est ainsi que les plumes dans les couronnes Indiennes sont tellement arrangées, que chacune réfléchit sur sa voisine une partie de sa couleur & de sa beauté.

Com-

* *
*

Comme de beaux enfans font plus de tort à un pére laid que des enfans laids eux-mêmes, parce qu'alors ils lui reſſemblent, de même de belles penſées, employées par un méchant écrivain, lui font plus de deshonneur que ſes propres penſées mauvaiſes. Quand nous rencontrons un pauvre ſuperbement vêtu, nous voyons évidemment que ſes habits ne lui appartiennent pas.

* *
*

Faites lire vos ouvrages à vos ennemis, ſi vous voulez les corriger: car votre ami eſt tellement un autre vous-même, que ſon jugement ſe rapportera au vôtre.

* *
*

Les femmes regardent les amans du même œil que des cartes. Elles s'en ſervent pour jouër pendant quelque temps, & lorſqu'elles ont gagné, elles les jettent, en demandent de neuves, & ſouvent perdent avec ces neuves tout ce qu'elles avoient gagné avec les vieilles.

* *
*

Une femme galante traite les hommes comme un habile joueur d'échecs en uſe avec ſes pions. Elle ne s'attache pas aſſez à un ſeul,

pour

pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

* * *

Les femmes sont comme des énigmes, &, en général, elles ont cela de commun avec les énigmes, qu'elles cessent de plaire après qu'on les a devinées.

* * *

Un homme qui voit une belle femme n'a pas plus de raison de souhaiter d'être son mari, qu'un homme qui auroit admiré les pommes d'or du jardin des Hespérides en auroit eu de désirer d'être le dragon qui les gardoit.

* * *

Le mot d'honneur dans la bouche d'une femme est comme le mot de probité dans celle d'un mal-honnête homme. Ces mots sont toujours les plus employés par ceux en qui la chose est le plus suspecte.

* * *

Ce qui est généralement regardé comme vertu dans les femmes, est bien différent de ce que l'on regarde comme tel dans les hommes. Ce qu'on appelle une femme vertueuse feroit un homme bien médiocre.

Une

* * *

Une famille n'est le plus souvent qu'une république de gens qui cherchent à se nuire. Les liens du sang ou de l'alliance ne sont autre chose que des intérêts opposés qui se combattent. Le fils souhaite la mort de son pére; le plus jeune des fréres celle de son aîné; l'aîné regarde avec envie les dots de ses sœurs, & les donne à regret. Quand quelqu'un d'eux se marie, c'est une nouvelle source de divisions & d'animosités. Il n'y a rien de plus naturel & de plus raisonnable que de s'attendre à de pareilles suites; & cependant je ne sçai pourquoi nous sommes tous portés à croire qu'il n'y a de vrai bonheur, de vraie tranquillité, que dans le sein des familles.

* * *

Il est impossible qu'un homme de mauvais naturel aime le bien public. Car comment pourroît-il aimer un million d'hommes, lui qui n'a jamais aimé personne?

* * *

Il ne faut, pour rendre d'une seule religion tous les gens sensés & désintéressés, que les faire converser ensemble tous les jours.

* * *

Le moyen le plus court & le plus sûr d'acquérir la réputation d'un homme sage & prudent, c'est, lorsque quelqu'un vous dit son sentiment, d'y souscrire.

* * *

Les gens qui méritent le moins qu'on leur rende service, sont ceux qui en demandent le plus, & qui importunent davantage.

* * *

Les conversations les plus agréables sont composées de civilités & de faussetés.

* * *

Quelques gens se font une réputation d'esprit, à cause d'une certaine gayeté étourdie, qui ne mérite pas plus le nom d'esprit que l'yvresse.

* * *

Quiconque a flatté son ami avec succès, doit se regarder comme un mal-honnête homme, & son ami comme un sot.

* * *

On peut voir le peu de cas que Dieu fait des richesses, par les gens à qui il les donne.

* * *

Le cri général est contre l'ingratitude; mais ces

ces clameurs ſont déplacées. Le cri général devroit être contre la vanité. Il n'y a que des mal-honnêtes gens qui ſoient capables d'une ingratitude marquée & volontaire. Mais il n'y a preſque perſonne qui ne penſe qu'il a fait plus que celui à qui il a rendu ſervice ne méritoit, tandis que ce dernier, de ſon côté, croit qu'il a reçu beaucoup moins qu'il ne méritoit.

* * *

La plûpart des déciſions des Caſuiſtes, qui ne tendent qu'à multiplier les péchés, peuvent être appellées des additions & des corrections aux dix Commandemens.

* * *

Les femmes, en général, aiment mieux les tragédies que les comédies. En voici peut-être la raiſon : c'eſt que dans les tragédies leur ſexe, pour l'ordinaire, eſt adoré, déifié ; au lieu que dans les comédies il eſt tourné en ridicule.

* * *

La réputation d'avare s'acquiert plus par des économies dans de petites choſes, qu'en s'épargnant des dépenſes conſidérables. Une légére ſomme par an, exempteroit bien des gens de la honte de paſſer pour avares.

* * *

L'eſprit de quelques perſonnes eſt comme une lanterne ſourde, qui ne ſert qu'à celui qui la porte, & qui n'éclaire que ſon chemin.

* * *

Il arrive quelquefois que les plus honnêtes gens ſont ceux dont la réputation eſt le plus en butte aux traits de la calomnie : comme nous voyons communément que les meilleurs fruits ſont ceux qui ont été becquetés par les oiſeaux & rongés par les vers.

* * *

Ce peuple immenſe qui accourt à la Capitale, eſt comme l'affluence des eſprits animaux au cœur; c'eſt une marque que le corps eſt en danger, que la conſtitution eſt menacée.

* * *

Nous ſommes ſouvent étonnés de voir des gens, qui ont fait les actions les plus baſſes, pleins d'orgueil & de vanité. Nous ne faiſons pas attention que le remords d'avoir fait des baſſeſſes, & la honte d'en entendre parler, entrent dans la compoſition de ce que nous appellons orgueil.

* * *

Les hommes les plus déciſifs ſont les plus cré-

crédules, puiſqu'ils ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes, & qu'ils ne conſultent que leurs flatteurs les plus faux, & leur ennemi le plus mortel, qui eſt leur amour propre.

* * *

C'eſt une vérité certaine, qu'on n'eſt jamais plus tranquille ni moins trompé qu'en vivant avec des gens d'un bon eſprit. Il en coûte beaucoup plus de peine pour être admis & pour ſe conſerver dans une mauvaiſe compagnie, que dans une bonne. Comme la mauvaiſe a plus de vanité que d'eſprit & de raiſon, il faut bien des ſoins pour lui plaire; & ce n'eſt pas une petite affaire que d'entretenir un ſot en bonne humeur avec lui-même & avec les autres.

* * *

Il en eſt des petites ames comme des petites bouteilles qui ont le goulot étroit. Moins elles renferment de liqueur, plus elles font de bruit en la répandant.

* * *

On voit un grand nombre de perſonnes capables de faire une action ſage; on en voit un plus grand nombre capable de faire une action pleine d'eſprit & d'adreſſe; mais bien peu ſont capables de faire une action généreuſe.

* *
*

Un Athée n'est qu'un fou ridicule qui se moque de la Divinité. Un hypocrite se fait un jeu plus grave & plus affreux de Dieu & de la Religion. Il trouve plus aisé de se baisser pour se mettre à genoux, que de se lever pour faire une bonne action; semblable à un impudent débiteur qui va chaque jour trouver son créancier & lui parler familiérement, sans lui payer jamais ce qu'il lui doit.

* *
*

Un homme qui se trouve sur le bord de l'eau pour la passer, est entouré d'une multitude de bateliers: chacun s'empresse autour de lui; chacun lui offre ses services; enfin, il semble que toute affaire cesse en sa faveur, & qu'on n'est occupé que de lui. Ce même homme, dès qu'il est arrivé à l'autre bord, ne cause plus de bruit; personne ne prend garde à lui, & on le laisse aller tout seul. C'est l'image d'un Ministre, lorsqu'il entre en place & lorsqu'il en sort.

*****
***
*

ARTICLE NEUVIEME.

LETTRE

Sur la multitude des Livres.

MONSIEUR,

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie où l'on agitoit une question qui me parut être du ressort d'un Journal de Littérature tel que le vôtre: Il ne vous importe pas beaucoup sans doute de savoir ce qui avoit donné lieu à la conversation; un jeune homme, qui paroissoit fort vif, se récrioit beaucoup sur la multitude des livres dont le public est depuis long-temps accablé; ne cessera-t-on pas, disoit-il avec feu, de redire & de réimprimer des choses qui sont dites & imprimées depuis long-temps? Peut-on se flater de pouvoir former encore quelque nouvelle combinaison d'idées, & même de mots? Comment peut-il se trouver des hommes assez humbles, ou assez sots pour faire des Livres sans avoir rien de nouveau à dire au public, pour employer

 les

les jours & les nuits dans la vuë de faire changer de formats & de caractéres aux ouvrages déja connus, & pour apprendre à toute la terre qu'étant incapables de rien imaginer, ils n'ont pas eu la sagesse de se taire?

Les uns se tourmentent pour soustraire de prétendus Héros ou Savans au juste oubli qui les envelope, & y retombent incontinent avec eux, comme un homme trop foible, qui voulant tirer quelqu'un hors d'une fosse, ne fait que le montrer un moment au grand jour, pour le laisser retomber & s'y précipiter avec lui. Qu'un froid & imbécille compilateur ait écrit il y a trois ou quatre siécles une vingtaine de mauvais volumes, en voilà assez pour qu'il fasse aujourd'hui l'important sujet de quarante dissertations, qui déposées dans le coin de quelque vaste Bibliothéque, y resteront *intactes* pendant cinq ou six cents ans, au bout desquels un curieux viendra en lunettes les secouër, & en procurera une édition ornée de notes, qui formera une dizaine d'*in-folio*.

D'autres, persuadés que le public voit aujourd'hui toute compilation de mauvais œil, se mettent à *travailler de génie*; ils ne lisent, ni ne consultent, parce qu'un *esprit créateur* n'a

n'a pas besoin de secours; ils prennent un vol hardi & sublime, sans se laisser arrêter par les scrupules d'une raison timide. Alors on voit s'élancer de toutes parts de leurs ouvrages les plus brillantes fusées; on y trouve des vûës lumineuses sur les sciences, des idées d'une nouveauté qui frappe, des préceptes taillés en épigrammes, & les observations les plus jolies du monde.

Après qu'on a lû soigneusement ces productions ingénieuses, on a le plaisir de se trouver l'esprit aussi peu chargé de connoissances réelles, qu'un homme ne l'est de nourriture au sortir d'un repas pendant lequel il n'auroit fait que mâcher à vuide. Cependant le nombre de ces Livres utiles se multiplie sans cesse; c'est un torrent impétueux qui rompt toutes les barriéres qu'on lui oppose; c'est en vain que la main vengeresse de l'épicier s'en approprie, & en immole une partie, les Bibliothéques regorgent, & gémissent sous le fardeau dont on les charge.

La connoissance des Livres devenue plus nécessaire que jamais, est actuellement immense; celui qui veut s'appliquer à une science doit commencer par choisir ses guides; mais il s'en

offre un si grand nombre, qu'il prend au hazard, ou meurt avant que de se déterminer.

La plûpart des Nations de l'Europe pourroient se faire des retranchemens aussi vastes que celui de la Chine, du superflu de leur littérature; les Allemans de Dissertations, & de Traités de Droit public, les Anglois de Brochures politiques, & les François de Romans.

Mais si on ne veut pas les employer à cet usage, si l'on continue de laisser un libre cours à la manie de l'impression, n'est-il pas à craindre que la République des Lettres, long-temps opprimée, ne succombe enfin sous le poids de ses maux? & que feront nos pauvres neveux, qui se trouveront entourés, en naissant, de cinq ou six cent mille Commentateurs, d'autant de sommaires de Jurisprudence & de Théologie, de deux ou trois mille Poëmes, & de quelques millions de Voyages?

Où en sera-t-on dans le vingtiéme ou le vingt-uniéme siécle, quand tous les Professeurs qui sont encore à venir d'ici jusques là, auront fait imprimer leurs Cours, quand tous les érudits auront donné leurs annotations sur Homére, quand tous ceux qui se seront crus Poëtes auront publié le recueil de leurs œuvres,

&

& que tout petit-maitre oisif nous aura communiqué ses mémoires?

Ne seroit-ce donc pas un objet bien digne de l'attention de ceux qui gouvernent, que de faire régner à cet égard un peu plus de police dans le monde savant? & si l'on ne pouvoit arrêter tout-à-fait ce débordement qui menace le goût, & le savoir même, d'une entière submersion, ne devroit-on pas du moins tâcher de mettre quelque borne à ses ravages?

Il seroit aisé, par exemple, de faire payer une amende à l'Auteur de tout Livre qui n'auroit pas eu un certain débit, ou de n'imprimer que sur une matière moins durable que le papier, qui se consumât au bout de quelques années, malgré le rempart de la plus épaisse reliure. Il en résulteroit un grand bien, c'est que comme il faudroit faire de nouvelles éditions fort souvent, on ne se donneroit cette peine que pour les bons ouvrages, tandis que les autres retomberoient imperceptiblement, & sans scandale, dans l'oubli qu'ils méritent; au moyen de quoi nous n'aurions pas l'affliction de voir de méchans Livres lutter impunément contre les vers & la poussière, braver les outrages du tems derrière un ais ou un parchemin, &

& au secours de leur énormité & de leur masse, s'immortaliser comme les illustres scélérats, par ce qui fait le comble de leur crime.

Pendant que cet homme exhaloit ainsi sa bile, j'appercevois à la contenance de la plûpart de ceux qui étoient présens, qu'ils se laissoient presque persuader de la nécessité d'une réforme: j'avois de la peine à me rendre; mais dans l'embarras de répondre, j'attendois avec impatience que quelqu'un prit ce soin, bien convaincu qu'on pouvoit le faire avec avantage.

Enfin quelqu'un, que je n'avois point remarqué d'abord, s'addressant à celui qui venoit de parler: Je ne suis point surpris, dit-il, qu'on soit revolté au premier coup d'œil de ce qu'après l'énorme multitude de Livres qu'on a deja publiés, il en paroisse encore tous les jours un si grand nombre; mais je suis bien éloigné de penser que ce soit un abus qui mérite en aucune maniere d'être reprimé.

D'abord il est bien évident que mettre des bornes à l'impression ce seroit ruiner un nombre considérable de membres de la Société, & par conséquent nuire à la Société même; ce seroit ôter le pain à une foule d'Imprimeurs, de Relieurs, de Marchands de papier, de Fondeurs

deurs

deurs de caractéres, & d'honnêtes Libraires; qui tirent tous leur subsistance du travail de ces mêmes Auteurs à qui elle manque assez souvent.

Ce seroit priver de bien des plaisirs un ordre très nombreux de personnes, dont le goût frivole & oisif ne peut être irrité que par l'appas d'une nouveauté le plus souvent imaginaire, mais dont le nom flatte toujours: Ce seroit les mettre dans la nécessité de s'ennuyer, ou de faire pis pour prévenir l'ennui, & les réduire peu à peu à la stupidité & à l'ignorance.

On ne sauroit trop prendre de soins & de précautions pour repousser sans cesse cette ignorance, & cette barbarie, dont l'humanité a reçû de si longs & de si cruels outrages, dont à peine elle a rompu les fers depuis un siécle; dont elle porte toujours le germe au dedans de soi, impatient de se déveloper, dès que les sciences n'y mettront plus d'obstacle. Tout ce qui répand au loin, & fait passer dans tous les états le goût de la lecture & des sciences, est autant de conquêtes qu'elles font sur leurs ennemis, autant de racines qu'elles poussent, & qui les affermissent contre une chute prochaine,

chaine, autant de rejettons qui pourront les reproduire après leur chute.

Quel mal cause à la Société cette multitude de Livres dont vous vous plaignez? n'est-il pas aussi permis de multiplier cette denrée que les autres, pourvû qu'on ait la liberté de prendre ce qu'on veut, & de dire du mal du reste? Le savant achéte & lit ceux qui peuvent l'éclairer, ainsi il se contente d'un petit nombre; le riche en meuble de vastes appartemens, & cet ornement leur sied aussi-bien qu'un autre.

L'embarras du choix n'est pas si grand que vous le faites; un ouvrage excellent est bientôt connu; & pour faire de bonnes études il suffit de lire sur chaque science un ou deux ouvrages de cette espéce: ceux qui ont plus de loisir & de curiosité trouvent quelquefois à se satisfaire avec les autres Livres qui entrent dans de plus grands détails sur le même sujet.

La diversité des goûts est extrême, il faut que celle des Livres le soit aussi, même pour le degré de perfection. Un Livre très médiocre peut amuser & instruire des Lecteurs qui ne sont pas encore en état de sentir le beau & le bon, & qui ne le sentiront peut-être jamais. Pourquoi un certain ordre d'hommes, de

de gens de goût, par exemple, auroient-ils seuls le droit de lire? S'il n'y avoit point d'*Ovide*, de quoi s'amuseroit-on entre 15 & 20 ans? Sans les *Mille & une nuit* les enfans seroient réduits à leurs jeux & à leurs poupées: il faut même des Livres pour amuser les laquais dans les antichambres; chacun trouve dans la foule celui qu'il lui faut; & en un sens on peut assurer qu'il y en a très peu de mauvais.

J'ai vu lire avec délices les plus misérables écrits; j'ai vu des milliers de spectateurs applaudir avec les démonstrations de la plus grande joie aux plus insipides bouffonneries: les Auteurs de ces piéces n'auroient-ils pas eu tort de faire mieux? ou ce qui leur eût été sans doute plus facile, de ne point écrire du tout? De quoi tant d'honnêtes gens auroient-ils ri? En général, puisqu'il y a très peu de bons lecteurs, on a très peu besoin d'excellens Livres, & c'est apparemment la cause pourquoi ils sont, Dieu merci, si rares.

Je vous disois que si on empêchoit les Auteurs d'écrire, on nous ameneroit peu à peu à la barbarie: Ce n'est pas seulement parce qu'on diminueroit la lecture, il y en a encore une raison très forte, c'est qu'on dégouteroit

la

la plus grande partie des gens de lettres. Ce seroit leur fermer la principale & presque l'unique voie qu'ils ont de se faire un nom, & en leur ôtant l'espérance de la gloire, on les rendroit bientôt incapables de la mériter.

Augurez-vous assez bien des hommes pour croire qu'ils continuassent à cultiver les sciences par un amour désintéressé du bien & de la vérité? Cet amour est bien froid, & produit rarement de grandes choses. Si deux ou trois belles ames y étoient sensibles, qu'est-ce que deux ou trois savans pour entretenir dans l'Europe entiére le goût & le savoir, pour combattre l'erreur toujours renaissante, pour faire fleurir les sciences qui languissent & retombent dès qu'elles cessent de s'élever à la perfection?

Croyez, Monsieur, qu'il est nécessaire pour le bonheur de la société que ces sciences y fleurissent, (quoi qu'en prétendent des esprits étroits qui ne veulent voir les choses que par une face) que pour qu'elles fleurissent il faut que beaucoup de personnes les cultivent; que pour qu'il y ait beaucoup de gens de lettres, il faut que chacun ait la liberté & même l'espérance de pouvoir tirer quelque gloire de ses

travaux

travaux en les faisant connoître au public.

Vous aurez beau me répondre qu'il y a beaucoup de savans distingués qui n'ont jamais rien publié; le nombre en sera toujours très petit en comparaison de ceux qui ont voulu être Auteurs; des circonstances particuliéres peuvent faire prendre le parti du silénce, mais tenez pour certain que tout homme qui croit avoir bien étudié une matiére, qui croit pouvoir surpasser ceux qui s'y sont appliqués avant lui, pensera d'abord à se faire connoître par la voie de l'impression. Je ne croirai jamais qu'il y ait des talens assez humbles pour chercher de bon gré à demeurer obscurs, qu'après que j'aurai vû une femme belle & sûre de plaire, se dérober constamment aux regards du monde, de peur des applaudissemens.

Je ne prétens pas que la nation qui produit le plus de livres, soit toujours par cela même la nation la plus éclairée & la plus ingénieuse; mais c'est une observation certaine, qu'il y a peu de talens & peu de lumiéres chez toute nation qui produit peu d'ouvrages d'esprit.

L'Apologiste de la multitude des livres s'arrêta là un moment, de crainte de fatiguer son auditoire par une discussion qui pouvoit n'être

pas du goût général; mais tout le monde ayant souhaité qu'il achevat d'expliquer ses idées sur ce sujet, il continua ainsi, en s'addressant toujours à son antagoniste.

Vous témoignez de grandes inquiétudes sur ce que notre postérité fera de tant de Livres faits ou à faire. Une réfléxion assez simple doit vous tranquiliser entiérement là-dessus.

Si tous ces Livres passent sains & saufs jusqu'à elle, s'il ne survient point de Sarrazins qui se servent des bibliothèques pour chauffer les fourneaux, ou de Moines qui en brûlent une partie par dévotion, tandis qu'ils laissent dépérir l'autre par ignorance, on fera des abrégés & des compilations de ce qu'il y aura de plus important, on réimprimera le meilleur, & on abandonnera le reste à la poussiére & aux vers.

Si notre postérité est plus heureuse en compilateurs que nous ne l'avons été jusqu'ici, elle profitera de tout, sans être surchargée de rien. Un bon esprit tirera la substance de cent volumes in-folio, qu'il fera passer toute entiére dans un petit in-douze, au moyen duquel on pourra sans conséquence oublier les cent volumes, comme un marc grossier dont on a exprimé toute la vertu, & qu'on abandonne aux plus vils animaux.

Si

Si ce sont des ouvrages historiques, à mesure qu'ils vieilliront, les faits qu'ils renferment devenant moins intéressans, ils deviendront eux-mêmes moins nécessaires. On en fera entrer les détails importans dans la construction de l'histoire générale, & il suffira ensuite qu'ils soient déposés en cinq ou six endroits pour lui servir de garants, & fournir quelques éclaircissemens au besoin.

On s'est beaucoup recrié contre les compilateurs; on les a relégué dans la classe des manœuvres, & des portefaix de la République des Lettres, & il faut convenir que la plûpart de ceux qui ont paru dans les seiziéme & dix-septiéme siécles méritoient assez ce petit reproche qu'on leur a fait dans le nôtre.

Tant que les compilateurs ne seront que des gens robustes, patiens & assidus, qui auront de la mémoire & de bons yeux, qui retiendront bien ce qu'on a pensé, & ne penseront point, qui dévoreront beaucoup & ne digéreront pas, nous n'aurons que des erreurs exactement copiées, des feuillets de livres recousus, & des pensées douteuses ou triviales en papier neuf.

Mais si, comme il semble que nous sommes en droit de l'attendre des progrès que la raison

a faits dans ce siécle, s'il se trouve, dis-je, un certain nombre d'esprits justes & philosophiques qui veuillent se donner la peine de rassembler en un corps ce que nous avons déja dans chaque science de connoissances réelles & solides, il est aisé de voir que le superflu de la littérature n'incommodera plus que ceux qui voudront bien s'en laisser incommoder. Nous avons déja quelques livres de cette espéce à qui je n'ose donner le nom de compilation, tout commode qu'il est, tant il est devenu odieux.

L'histoire générale d'un Royaume, quand elle est bien faite, rend inutile une foule de mémoires, de rélations, d'anecdotes, & d'histoires particuliéres; je dis, inutiles au plus grand nombre des lecteurs; car quoique sur mille personnes qui étudient l'histoire, il y en ait à peine une seule qui veuille l'écrire, ou seulement la savoir dans ses plus grands détails, il est juste de conserver, en faveur de ce petit nombre, du moins quelques exemplaires de ces livres particuliers, & c'est aussi à quoi les réduit tout naturellement la diminution du débit qui s'en fait.

Avant que *Rapin Thoyras* eût écrit, on ne pouvoit avoir une histoire complette d'Angleterre,

terre, qu'en ſoixante ou quatre vingt volumes de différens Auteurs, qui diſoient toujours trop ou trop peu, & auxquels on ne pouvoit ſe fier qu'en confrontant leurs récits avec ceux de quatre-vingt autres. Y a-t-il aujourd'hui beaucoup de lecteurs qui peuvent dire, que *Rapin* ne leur ſuffit pas?

L'effet des bonnes compilations eſt donc bien différent de celui que vous leur attribuez, & ce n'eſt point un paradoxe trop hardi, que de ſoutenir qu'elles diminuent le nombre des livres, bien loin de l'augmenter.

C'eſt auſſi là la ſeule maniére de retrancher ces branches ſuperflues, que les ſciences, comme un grand arbre pouſſent de tous côtés, & qui conſument inutilement une ſéve prête à ſe changer en fruits délicats, ſi on la conduit dans des branches fécondes.

Ce genre d'ouvrages offre le plus vaſte champ aux travaux des ſavans. Nous avons ſur chaque ſujet un grand nombre d'idées & de connoiſſances, mais diſperſées ça & là, & obſcurcies ſouvent par l'alliage du faux & du mauvais. Il ſeroit beaucoup plus utile de s'appliquer à ſéparer cet or, & à lui donner une forme qui en rendit l'uſage commode & uni-

 verſel,

verſel, que d'en chercher à grands fraix quelque nouvelle mine, ou que de prétendre en compoſer à force de patience & de creuſets; car je conviens avec vous que le vraiment neuf dans la plûpart des ſciences n'eſt aujourd'hui que trop *la pierre philoſophale.*

Ainſi je penſe, quoi que vous en diſiez, que nous n'avons pas aſſez de compilations, & que vû l'état actuel de la littérature, c'eſt ce qu'on peut lui ſouhaiter de plus avantageux.

Chaque ſcience a ſes différens âges, qui exigent une culture différente. Dans ſes premiers commencemens il eſt néceſſaire qu'on la traite par parties, & que pluſieurs eſprits de différentes trempes ſe partageant l'ouvrage entre eux, la conſidérent ſous divers aſpects, & épuiſent toute leur attention ſur la portion qui leur eſt échuë. Par ce moyen rien n'échape, rien n'eſt négligé.

Ce premier pas étant fait, il faut que le travail de chacun reſte expoſé aux yeux du public pendant quelque tems. Car ce juge ſuprême décide d'abord avant que d'examiner, mais il ſe retracte enſuite & prononce une ſeconde ſentence dont il n'y a plus d'appel.

Cette derniére ſentence ayant fixé le véritable

ble prix du travail de chaque Auteur, il eſt temps enfin de raſſembler ces parties diſperſées, de les combiner, de placer chacune dans ſon lieu; il eſt tems en un mot qu'un architecte habile employe ces matériaux, & éléve l'édifice entier; ſi pourtant des hommes peuvent ſe flatter d'en conſtruire jamais de ſemblables.

Je ne dis pas que cela ſe doive faire pour toutes les ſciences; mais nous vivons dans un ſiécle où l'on a déja tant écrit, & de ſi bonnes choſes, que ſi je ne m'abuſe, le temps eſt venu de faire d'excellens recueils. C'eſt-là, Monſieur, je vous le répéte, le ſeul moyen de prévenir les inconvéniens qui peuvent réſulter de la multitude des livres déja publiés; mais il me paroît que vous voudriez encore qu'on empêchat qu'ils ne ſe multipliaſſent à l'avenir, en ne laiſſant paroître que les bons ouvrages.

S'il étoit poſſible en gênant le cours de l'impreſſion, de ne faire tomber la reforme que ſur les mauvais Livres, peut-être auriez-vous raiſon d'y vouloir employer l'autorité des Magiſtrats; mais ce projet ne ſera jamais qu'une belle chimére.

On a raiſon d'empêcher l'impreſſion de tout Livre qui attaque d'une maniére directe les

principes sur lesquels le bonheur de la société est fondé; mais hors de-là l'autorité est si pernicieuse à la République pensante, que son ombre seule suffit pour la jetter dans la langueur & l'abattement.

Il y a malheureusement trop peu de gens qui se fassent une idée juste de ce qu'on doit entendre par cette République des Lettres: la plûpart ne prononcent ce mot que comme une espéce de métaphore plaisante qui est d'usage pour désigner les savans en général.

Ils ignorent que les gens de lettres ont dans leurs goûts, dans leurs occupations, dans le but auquel ils tendent, une multitude de rapports très marqués, qui les unissant entr'eux en font une société particuliére répanduë dans les diverses sociétés civiles.

Ils ignorent qu'il y a un commerce continuel entre ses divers membres, un grand nombre d'états & de conditions différentes, une sorte de subordination, une police, des loix, des peines & des récompenses.

Mais ils se trompent sur-tout, (& ces erreurs ont souvent été fatales aux lettres) quand ils s'imaginent que cette police & cette subordination ont quelque rapport avec celles qui s'ob-

s'obſervent dans la ſociété civile, & que l'on peut faire quelque combinaiſon des unes avec les autres.

Les eſprits ſeuls ſont les membres de la République des lettres; leur commerce ſont les connoiſſances & les lumiéres; leur but eſt la découverte de la vérité; leurs armes ſont le raiſonnement, leur motif la gloire & la réputation; leur juge eſt le public éclairé, leur récompenſe les applaudiſſemens, & la cenſure ou l'oubli, leur punition.

Tout cela n'a rien de commun avec la ſociété civile, qui, contente de régler les actions extérieures des hommes, ne va point juſqu'au principe même qui les produit. La contrainte qui lui eſt néceſſaire, pour parvenir à ce but, n'eſt plus qu'une inſupportable Tyrannie, quand on veut la mettre à la place de l'évidence & du goût, ſeuls arbitres que l'empire des lettres puiſſe reconnoître.

Puis donc que ces deux mondes, ſi je puis ainſi parler, ſont d'une nature ſi différente, & ſe gouvernent par des loix & des principes ſi oppoſés, c'eſt une erreur bien groſſiére, que de vouloir allier des choſes ſi incompatibles, en appliquant aux affaires qui ſe traitent dans l'une

les régles que l'on ne reconnoit que dans l'autre.

Employer l'autorité civile dans la République des Lettres, ou ſeulement l'ombre de cette autorité, prétendre diriger ou accélérer le cours du génie par des voies que la nature du génie ne peut admettre, c'eſt une choſe auſſi abſurde en ſoi-même que dangereuſe par ſes effets.

Elle eſt abſurde, car c'eſt tout comme ſi l'on vouloit prévenir les vols & les aſſaſſinats, en lançant des épigrammes, ou en faiſant des ſatires contre les brigands. C'eſt imiter les Eſpagnols, qui jugeoient ſuivant les régles du Droit canon, les peuples qu'ils venoient de découvrir en Amérique.

Elle eſt dangereuſe; car l'autorité peut bien réduire un homme de lettres à ſe taire ou à mentir, mais jamais elle ne l'obligera à penſer.

Le Prince qui a dit: JE NE VEUX POINT QUE LE GENIE SOIT CONTRAINT DANS MON PAYS, a prouvé par ce beau mot, qu'il étoit digne de gouverner des êtres raiſonnables, & de donner des leçons à la plûpart des Rois. Mais je ne connois rien au contraire de plus ridicule que cet arrêt d'un Parlement qui vouloit

loit empêcher Ariſtote d'avoir eu raiſon.

Je ne m'oppoſe donc point à ce qu'on établiſſe une reforme dans le monde ſavant, & je ſerai charmé, comme vous, que la police arrête, s'il ſe peut, le débordement des mauvais Livres dont vous vous plaignez ſi amérement. Car en excluant toutes les voies d'autorité qui ne ſauroient s'allier avec les principes du gouvernement littéraire, j'ai déja inſinué qu'il avoit d'autres reſſorts qu'on pouvoit employer avec ſuccès.

Si le Public eſt le juge des Auteurs, on peut engager ce juge à redoubler d'attention & de ſévérité dans l'exercice de ſes fonctions; il faut qu'il y ait des perſonnes chargées de dénoncer devant ſon tribunal tous les crimes qui ſe commettent contre la raiſon & le bon goût, d'inſtruire le procès des coupables, & de rendre leur peine plus éclatante & plus exemplaire.

Ces dénonciateurs ſont les critiques, gens auſſi utiles au maintien du bon ordre dans la République des Lettres, que les Magiſtrats de police & les exécuteurs de la juſtice dans l'état civil, & qui ont encore avec eux cette conformité, que les ſervices qu'ils rendent au public ne leur ſont payés que par des haines particuliéres.

Le

Le public ſans eux verroit ſouvent moins clair qu'il ne voit; leurs fautes mêmes lui ſont utiles pour bien juger, en donnant lieu à l'éxamen. Sans eux ſes déciſions n'auroient pas aſſez de ſolemnité, & l'amour propre des Auteurs ne manqueroit pas d'en prétendre cauſe d'ignorance: ſans eux enfin ſon goût s'altéreroit infailliblement; car on s'accoutume au mauvais à force d'en voir, & il deviendroit peu à peu complice des fautes dont il doit être le vengeur.

Telles ſont les obligations qu'on a aux Critiques; eux ſeuls peuvent appliquer à la fureur d'écrire, le reméde qui convient à cette ſorte de maladie. En puniſſant les ſots ils les corrigent, s'ils peuvent être corrigés; ils recompenſent le génie en l'animant; la même main repouſſe ou raffermit ceux qui courent cette épineuſe carriére.

Si quelques gens de lettres ont beſoin de protection, ce doit être ſur-tout les critiques. Rien de plus dangereux que ce métier pour ceux qui l'exercent: la moindre bleſſure qu'un auteur en a reçu lui paroit un attentat horrible; il remplit tout l'univers de ſes cris; l'excès de ſa douleur la juſtifie auprès de bien des

gens

gens qui ne voyent qu'elle. J'avouë qu'il est triste d'être censuré en face du public; mais si le critique a tort, le public mieux instruit ne tarde pas à vous en faire justice; & s'il a raison, vous ne pouvez en accuser que vous-même.

Qu'on laisse donc écrire & imprimer tous ceux à qui il en prend envie; mais qu'on donne une égale liberté à la critique de juger de toutes les productions bonnes ou mauvaises, & de rendre publics ses jugemens. Les guerres littéraires auxquelles cette liberté donnera lieu, ne doivent point être regardées comme un grand inconvénient; les suites en tournent souvent au profit de la vérité, & elles entretiennent & raniment le goût de l'examen, en quoi consiste la santé & la prospérité de la République des Lettres.

Voilà, Monsieur, si je m'en souviens bien, le précis de ce qui se dit de part & d'autre dans cette espéce de dispute dont je fus le témoin: c'est à présent à vos lecteurs, & à vous, à prendre parti.

Je suis, MONSIEUR,

M. P.

ARTICLE DIXIEME.

ODES DE MR. DE HALLER.

Tous les Ouvrages de Mr. de Haller ſont tellement marqués au bon coin, que nous eſpérons ne pas déplaire au public en lui préſentant cès IV. Odes, qui n'avoient pas encore été traduites.

I. ODE,

*Sur la guériſon apparente de Marianne.**

PEnétré de la plus vive douleur, j'ai vû la mort s'avancer vers Marianne. Chacun de ſes regards annonçoit plus de ſouffrance; chaque fois qu'elle reſpiroit, je ſentois redoubler ſon angoiſſe. Un torrent de larmes qui découloient de mes triſtes joues arroſoient le ſein de ma chére épouſe. Inquiet, allarmé, je la ſerrois fortement entre mes bras, pour

* Mr. DE HALLER compoſa cette Ode dans un moment d'eſpérance qu'il conçut du rétabliſſement de ſon Epouſe.

pour l'arracher au trépas dont elle étoit toujours plus menacée. Mon desespoir encore combattu par un léger rayon d'espérance, me fit tourner enfin mes regards vers le Ciel qui me punissoit.

» Faut-il donc que je la perde, m'écriai-je, » elle que j'ai tant & uniquement aimée! Si el» le m'étoit enlevée, quel bien me resteroit-il? » Le Ciel veut-il punir des sentimens qu'il pres» crit & qu'il fait naître lui-même?

» Des larmes sincères n'ont-elles aucune ver» tu? Mes soupirs ne pénétrent-ils pas jusqu'à » toi? grand Dieu! Ta sagesse condamne mon » désir; Tu veux me détacher du monde, dans » lequel un seul objet me paroissoit digne de » mon affection.

» Seigneur! ta volonté sainte s'exécute in» failliblement. Au sein de la douleur j'adore » tes sages décrets. Mais tu daignes aussi » prêter l'oreille à nos supplications; fai-moi » donc éprouver cette faveur, que ceux qui » t'invoquent avec un cœur pur ont si souvent » obtenuë.

L'Eternel exauce nos requêtes, quand elles sont ardentes & humbles. Je dis, & soudain un espoir inattendu fit briller la lumiére dans

mon

mon ame sombre. Les flots bruyans de mon angoisse se calmérent. Un Consolateur puissant fit entendre cette voix au fond de mon coeur consumé de détresse.

» Celui qui fait ce que l'Etre suprême lui » prescrit, qui n'ayant d'autre volonté que cel» le de son Dieu, souffre, sans murmurer, les » maux qu'il lui dispense, & baise la main qu'il » voit levée pour le punir; au lieu des larmes » qu'il croyoit de répandre, n'aura que des su» jets de triomphe & d'actions de graces.

Il vint, cet homme que Dieu avoit choisi pour être un Instrument de sa bonté; son oeil pénétrant découvrit d'abord la véritable cause du mal: Le feu qui brûloit dans ses veines fut aussi-tôt éteint; le venin caché & violent qui corrompoit les sources de la vie fut dissipé; elle reprit des forces, elle jouït de quelque repos. Une douce fraicheur ranima ses membres affoiblis. Ses yeux presque éteints se r'ouvrirent & revirent encore la lumiére. Elle reconnut le monde; elle reconnut son époux.

Pére tendre! quand les hommes t'invoquent tu uses de support envers eux. Ne permets pas que ton amour nous porte à multiplier le nombre de nos crimes; que la vie de ma ché-

re

te épouse, qui est un présent de ta bonté, produise en moi les fruits d'une juste reconnoissance, d'une entiére fidélité; que je ne m'en réjouïsse jamais sans élever mon cœur vers toi.

II. ODE.

Sur la Mort de Marianne.

CHére & digne épouse! s'il m'est encore permis de t'appeller de ce nom; Je sai que tu ès entiérement à l'abri de toute affliction, de tout sujet de tristesse. Cependant, si l'astre qui nous éclaire répand ici-bas ses rayons, tu peux aussi du séjour de la félicité jetter un regard favorable sur le cœur d'un époux fidéle.

Le monde veut que je t'oublie; c'est un affront qu'on fait à mon cœur, & qui retombe sur toi! Un cœur qui t'a possedé pourroit-il s'ouvrir à quelque autre joie? On nous offense l'un & l'autre, en voulant interrompre ma douleur. Vous ne blâmeriez point mes larmes, gens du monde, si vous saviez ce que c'est que des flammes bien pures!

 Mais

Mais peu connoiſſent le véritable amour; les agrémens le font naître; la vertu l'entretient & le conſacre; ce n'eſt point une paſſion fougueuſe; ce n'eſt point un eſclave de la volupté; ton amour pour moi conſiſtoit à diſſiper mes chagrins, à m'aider par des ſoins ſecrets à les ſupporter; mon amour pour toi conſiſtoit à priſer mon bonheur, à chercher à payer de retour tous tes tendres ſentimens.

Heureuſes années que nous avons paſſées enſemble, & qui vous êtes hélas ſi rapidement écoulées! Si je pouvois ſeulement rappeller les tems d'adverſité que nous avons eu pendant nôtre union! Comme des colombes qui fuyent le mauvais tems, nous cherchions du repos dans de doux amuſemens; nous goûtions du plaiſir au ſein même de la douleur; c'étoit alors que nous avions les plus fortes preuves de notre tendreſſe mutuelle.

O Berne! ô ma Patrie! ô paroles ſi propres à exciter une tendre douleur, un plaiſir mêlé de crainte! Image flâteuſe d'un ſéjour que je chéris, & dont l'idée renouvelle en mon cœur les traces des plus doux tranſports! Reſtez avec moi; rappellez-moi cet inſtant où elle me tendit une main tremblante! Mais c'eſt en

vain

vain que je vous cherche : vous avez disparu ; je reste seul ; un tombeau la dérobe à mes regards !

Un tombeau ! au printems de tes jours ! Le sang le plus pur, le plus vif, couloit encore dans tes veines. Oui, on l'a enlevée à mes regards ! Voici le temple où elle repose ! Voici le monument où j'ai gravé mes douleurs ! Quelle horrible solitude ! Quelle affreuse tranquilité régne dans ces lieux ! O c'est ici, dans ce sépulchre même, que je veux terminer mes peines !

Oui, éloigné de tout ce que l'on peut aimer, de tous ceux que le sang & l'amitié rendent dignes de notre attachement ; ici, où il ne me restoit que toi, ici sera désormais ma patrie ! Ici, où aucun ami ne me regrettera, où je n'ai plus rien à moi que ta tombe ; ici, sera mon monument à côté du tien, vers lequel mon destin m'entraîne.

III. ODE.

Sur la mort de sa seconde Femme.

J'Ai gardé trop long-temps le silence! Trop long-temps, ma chére Elise, je n'ai arrosé ta tombe que de larmes muettes! Ecoute enfin mes tristes accens! Je ne veux point les faire entendre à d'autres qu'à toi. Ma complainte sera secréte & fidéle, comme l'étoit nôtre amour. Mais quoi? le monde blâmeroit-il ma juste douleur? N'ai-je donc fait qu'une perte légère? D'autres que moi doivent-ils pleurer ce funeste trépas? Oh! faites-moi seulement connoître un malheur tel que le mien, & vous pourrez me contester le droit de répandre des larmes!

Livré à un repos qui me pése, à une tranquillité insuportable, je passe les jours entiers dans un chagrin lugubre. Dénué de tout espoir, je ne puis recevoir de consolation; ma volonté même s'y refuse. Mon cœur se déteste lui-même, dès qu'il n'est plus agité. Ennemi de tout ce qui sert à dissiper la tristesse,

ne

ne goûtant que la solitude dans laquelle il se renferme, il n'est content que lorsque sa douleur est extrême, que lorsqu'elle peut avoir un libre essor, & s'exhaler sans contrainte en pleurs & en sanglots.

Mes soupirs, ma chère Elise, parviennent peut-être jusqu'à toi. Mon affliction, qui me trahissoit, fut la première qui te découvrit le danger de ton état. Tu vis ma douleur & tu contraignis tes larmes, car mes maux te touchoient plus que les tiens. Pendant que tu respirois encore, pendant que je pouvois encore te serrer dans mes bras, la crainte du malheur dont j'étois menacé, faisoit déja fondre mon cœur de détresse! Et maintenant qu'il a fallu te perdre pour jamais, maintenant que mes maux sont désespérés, quelle n'en doit pas être l'amertume & l'horreur?

Tu le connois ce cœur; tu sais comme il aime! Satisfait de toi seule, dédaignant tout autre plaisir, ne se partageant jamais, n'associant jamais un cœur étranger à celui auquel il se donne. Tu sais avec quelle force j'ai serré moi-même les nœuds qui m'unissoient à toi; comment, sans toi, tout me manquoit; que, seule, tu pouvois adoucir ces momens

où tu t'affligeois de mes peines & où tes douleurs faisoient aussi les miennes.

Je trouvois auprès de toi des conseils salutaires. Unique témoin des avantages dont la Providence me faisoit jouïr, fidéle à en ressentir la joie la plus vive, tu faisois naître chez moi une douce satisfaction : Je la prisois infiniment plus que toute autre félicité, que toute autre gloire! Et lorsque le chagrin avoit abbatu mon ame, empressée à me consoler, à prendre part à mes peines d'une manière touchante, tu me soulageois, en me plaignant avec tendresse! Je condamnois ma douleur, dès que je m'apercevois qu'elle causoit ton affliction!

Le bonheur doux & tranquille, dont j'ai joui, n'a été qu'un plaisir de quelques instans. Il a passé aussi rapidement que la fraicheur d'une nuit d'été. Il n'a laissé aucune trace après lui. Il s'est dissipé comme le songe d'un indigent, qui, pendant un court sommeil, se croit élevé au rang des Monarques. Maison délaissée! appartement où je logeois autrefois avec tant de plaisir, & dans lequel mon inquiétude me chasse à présent de place en place, montrez moi son image, rappellez moi con-

continuellement qu'elle marchoit, qu'elle s'asseyoit, qu'elle reposoit ici.

C'est ici que ton fils, ta vive image, reçut, hélas! tes derniers embrassemens. Enfant de l'amertume & de la douleur, (1) que j'ai payé cher sa courte vie! C'est ici, que d'une voix éteinte & entrecoupée, *Je meurs*, dis-tu, *que deviendra mon cher époux?* C'est ici qu'une angoisse subite te fit perdre la parole & la respiration; il ne me resta plus de ta tendre affection, que cet air heureux qui l'annonçoit encore, que ton dernier regard que tu tournas encore vers moi.

Quel cœur que le sien! précieux! inestimable! la fidélité & la bonté formoient son caractère. Interrogez ma patrie, interrogez ces lieux éloignés où elle a été transportée; son premier regard lui soumettoit tous les cœurs. Il promettoit beaucoup, & l'on trouvoit infiniment plus encore. Jamais cette envie rusée, qui se trouve flattée par les défauts d'autrui; jamais aucune étincelle d'ardeur pour de frivoles plaisirs; jamais cette fierté trompeuse qui contrefait la vertu pour en usurper la gloire; jamais aucun germe d'avarice, ne furent aperçus dans cette ame pure. Une

(1) Il ne vécut que six mois.

Une passion vague, qui ne s'attache pas à un objet digne d'être aimé, ne procure qu'une volupté fade, qui ne flatte que les sens (2). Pour moi, de tous les êtres du monde, je n'aimois que toi seule; je ne cherchois ni le rang, ni la fortune, ni le plaisir; je ne voulois que ta personne; je t'aurois choisie sur tous les objets de la terre; & si, à présent encore, l'univers entier étoit à ma disposition, je ne balancerois pas à te donner la préférence.

Mais tu ès maintenant allée habiter un séjour, où je dois paroître bien petit à tes yeux, où l'on n'aime rien qui soit au-dessous de Dieu, & d'où, peut-être, par une simple pitié pour moi, tu laisses encore tomber un regard sur la terre; un séjour, où la béatitude parfaite a englouti ce bonheur momentané, cette félicité puerile accordée aux foibles mortels; un séjour, où l'esprit parvenu à sa maturité, souverainement élevé au-dessus de la sphère des désirs, voit ce qu'il croyoit, & jouït de ce qui faisoit l'objet de ses espérances.

IV.

---

(2) Ainsi s'allument aisément les foibles feux d'un amour ordinaire, que de légers soupirs éteignent bientôt après la mort.

IV. ODE.

Sur le Mariage de S. E. Mgr. Steiguer, *Avoyer de la République de* Berne. 1735.

Rompons le silence, ma lyre, & dans ce jour si digne des Muses, renouvelle tes accords; que mes chants soient animés; que tes sons mélodieux puissent faire les délices de la postérité. Ce n'est point un dessein médiocre que j'ai conçu; des accens qui partent du cœur, des accens qui pénétrent le cœur, sont les seuls que je médite; enflammé d'une noble ardeur, je veux remplir d'un enthousiasme sublime les ames même les moins sensibles.

J'entreprens de chanter, Illustre Steiguer, ce que dit aujourd'hui de vous tout un peuple; ce que nos neveux diront encore après nous, si j'en dois croire mon cœur. O si je pouvois, sur les aîles de Pindare, porter à l'immortalité la gloire de vôtre nom, comme celle de tous les vrais héros, que vôtre Patrie seroit satisfaite de vous voir occuper une place parmi les Valéres, & les Pauls Emiles!

Je le dirai, & je ne craindrai point de ren-

dre

dre suspecte ma sincérité: cette sagesse si utile à vos concitoyens; ce talent admirable de vous énoncer avec une élégante précision; les graces d'une vertu douce & tendre, qui vous gagnent les cœurs de vos ennemis même; cette connoissance profonde des intérêts de l'Etat; toutes les qualités de vôtre esprit & de vôtre cœur demanderoient un plus grand théatre pour briller dans tout leur éclat, & pour attirer sur vous les yeux de tout l'univers.

Le Ciel se montre favorable aux ames grandes, extraordinaires; il les comble de ses dons. Toutes les marques auxquelles on peut les reconnoître se trouvent en vous. Sa main puissante s'est manifestée à vôtre égard; vous faisant passer successivement par tous les grades; elle vous a conduit depuis l'emploi le moins distingué jusques sur le trône. Voilà le véritable honneur, le seul qui soit digne d'envie; il est la juste récompense des actions qu'on ne doit qu'à soi-même.

Cependant, tout cet éclat extérieur qui environne ceux qui sont à la tête de l'Etat, n'est qu'une vaine pompe qui cache une misére réelle. Le cœur reste vuide, & ne sauroit jouïr d'aucun repos, tant que l'amitié fidéle ne lui

fait

fait pas goûter ses douceurs. Un Prince, qui se sacrifie pour le bien de son peuple, est le seul qui ne retire aucun fruit de ses soins vigilans & de ses peines. Mortel infortuné! si une tendre affection n'est pas le refuge de son ame, & n'en tempère pas les inquiétudes par ses plaisirs.

Pour vous, qui consacrez au salut de l'Etat une vie de travaux pénibles, dans peu vous serez un exemple éclatant d'un bonheur justement mérité. Si le fardeau des soins que demande la Patrie, repose principalement sur vous; si l'activité, si les veilles continuelles ont fait jusqu'à présent vôtre unique appanage; le destin ordonne maintenant que le Pére de nôtre félicité partage enfin nos plaisirs.

Un sang illustre qui ne compte plus ses ayeux; un esprit en qui l'enjouement & la bonté, la vivacité & la décence sont réünies; un cœur qui ne veut s'occuper que de vous, & dont l'amour tendre vous ouvre une source pure de délassement & de repos; une épouse enfin, qui s'est trouvée digne de vous; c'est celle que le Ciel vous a choisie, sur laquelle il a aimé à répandre les agrémens en vôtre faveur.

Heureux ceux qui se rendent dignes de leur prof-

prospérité ! Ils ne craignent aucun revers ; le Ciel fait reverdir leur vieillesse, & accorde leur bonheur aux désirs de leurs concitoyens. O si vous pouviez lire dans les cœurs, & voir les vœux ardents que l'on fait pour vôtre conservation, pour vôtre félicité ! si vous pouviez voir la joie muette qu'excite cette journée dans l'ame de tant d'orphelins ! Ce sont eux, Illustre STEIGUER, qui, depuis plusieurs années, font reposer sur vous une bénédiction qui va se renouveller sur vôtre postérité.

O que cet œil vigilant soit encore long-tems ouvert sur nous ! & qu'il puisse ne prévenir que bien tard son affoiblissement, ne finir que bien tard le tumulte des affaires ! Puissiez-vous voir encore fleurir parmi nos enfans la liberté & l'aimable paix ! Tant de services, tant de vertus méritent une seconde jeunesse, sont dignes de la reconnoissance de plusieurs âges. Vôtre Etat, vôtre Peuple, qui vous vénèrent, sentent tout ce qu'ils perdroient en vous perdant ; & jaloux de vous posséder, refusent de vous laisser joüir des biens de l'éternité.

ARTICLE ONZIEME.

Idée d'une piéce de Mr. Rabener, intitulée : *Essai d'un Dictionnaire Allemand.* *

Ceux qui se mêlent d'écrire, ne peuvent disconvenir qu'il est de la dernière importance de définir strictement la valeur de chaque expression. Je ne vois que ce moyen pour remédier au louche qui se trouve dans plusieurs écrits.

Le dessein d'un *Dictionnaire* est donc intéressant pour la République des Lettres, & les Amateurs des Sciences ne peuvent me refuser la jonction de leur travail.

Quelle que soit l'utilité de mon projet, j'avouë que sa grandeur m'étonne. Mes épaules se refusent au fardeau, & je conjure tout le monde sçavant de coopérer à la perfection de l'entreprise. Je n'ignore pas que l'aveu de mon insuffisance pourra dégoûter ceux qui jugent de la capacité d'un écrivain par le nombre des volumes qui sortent de sa plume : mais

* Tirée de la Traduction de Mr. de Boispréaux.

mais j'aime mieux être modeste que babillard, & je les renverrai à l'article *Sçavant*, où ils verront si ce titre se mesure à la toise.

Je devrois donner un plan raisonné de mon *Dictionnaire*; mais je crois qu'il suffira de transcrire ici quelques articles, & l'on jugera par ces échantillons, si je m'en tiens aux définitions grammaticales. Je suis sûr qu'on critiquera mon titre; & pour éviter le bruit, je laisse au public la liberté d'y joindre l'épithéte de *Réel*, & même d'*Encyclopédique*, à condition que, malgré l'étenduë de mes définitions, on laissera subsister le titre de *Dictionnaire*.

Eh! Ne suis-je pas fondé en exemples? Je citerois plus de cent cas, où *Bayle* ne met un nom à la tête d'un article de son ouvrage, que pour servir de prétexte à l'étalage de ses sçavantes remarques. Tout le monde cependant appelle son ouvrage le *Dictionnaire de Bayle*; & c'est le grand arsenal de nos Rapsodistes hebdomadaires.

DEVOIR.

Devoir de Charge, *Devoir Sacré*, *Devoir de Conscience*, sont tous réputés du nombre des *Curialia*, & font partie de la Légalité.

Recevoir aux Devoirs d'un Office. C'est comme qui diroit conférer une charge. C'est donner permission à quelqu'un de faire ce qu'un autre n'entreprendroit pas impunément. Ces dispenses s'achétent, & c'est ce qui fait qu'on joint au *Devoir* l'épithéte de *Cher.* Ainsi *Remplir son Devoir*, veut dire autant que travailler à s'indemniser du prix de sa Charge. Tous les Juges conviennent que le *Devoir de leur Office* leur défend de recevoir des présens, Mais leurs femmes ne sont pas liées au même *Devoir.*

ESPRIT.

Je n'ai pas dessein de composer une Dissertation Philosophique. On ne sera donc pas surpris si je m'écarte des définitions de l'école. J'écris pour les gens du monde, & selon leur idée, *l'homme riche* & *l'homme d'esprit* sont termes synonymes. Un *pauvre* est toujours *sans esprit.* Qu'il ait du génie; qu'il soit sçavant; qu'il soit utile à la Société: il n'a point d'argent; il perd son mérite; & n'est bon à rien. Mon hôte ne voit pas pour un liard d'*esprit* dans les Œuvres de Rousseau. N'en soyez pas surpris. Il est Banquier. Il ne sçait que l'arithmé-

rithmétique & les parties doubles, & ne trouveroit pas crédit à la Banque sur la plus belle des Odes de ce Poëte.

Lise est spirituelle, elle joue au Médiateur; elle prend son Caffé de bonne grace; elle fait des nœuds; & sçait critiquer la coëffure de sa voisine. Si dans un Cercle on parle de quelque chose de plus sérieux, Lise est réduite au silence, & sans le jeu de son évantail vous la prendriez pour une statuë. Elle est riche: elle a de *l'esprit.*

Titus a *l'esprit naturel.* Son Pere lui a laissé de grands biens, & l'a dispensé d'en acquérir par lui-même. A quoi lui serviroient des talens; il a *de l'esprit* de reste.

Ceci bien entendu, il sera facile de connoître toute l'énergie du terme. Je ne suis pas absolument bête. Je posséde quelque bien: une expérience de trente années m'a mis en état d'évaluer les proportions de l'*esprit*, & j'en donnerai le tarif suivant le cours de la place.

1000 Ecus c'est avoir quelque chose de plus que la brute.

6000 Ecus rendent l'*Esprit* passable.

12000 Ecus commencent à le polir.

30000 Ecus méritent le titre d'Homme d'*Esprit.*

50000 écus valent quelque ſupériorité.

100000 écus font le *Grand Eſprit*; & proportion gardée vous arriverez au *Sublime Génie*.

Je connois le fils d'un riche Négociant, qu'on pourroit ſans ſcrupule atteler avec ſon cheval; mais il a 40000 écus de rente, & mon Correſpondant m'aſſure qu'il eſt le *Premier Eſprit* de Meklembourg.

ETERNEL.

Cette épithéte s'ajuſte à l'idée de chacun, & ſa ſignification varie ſelon les circonſtances.

L'uſage permet encore de promettre une *fidélité éternelle*, lorſqu'il s'agit de Mariage; mais les convenances limitent cette *Eternité*, & j'ai connu l'année derniére une jolie femme qui la fixa à vingt-quatre heures.

Aimer éternellement eſt une expreſſion poëtique à l'uſage des Amans. Sa durée dépend du degré de ſenſibilité qui la dicte; mais on ne peut ſur cet article accuſer les Femmes de parjure. Un Amant remplaçant l'autre ſans intervalle, l'*Eternité* ſubſiſte, & le changement ne tombe que ſur l'objet.

L'Amitié eſt ſouvent ſoumiſe aux mêmes viciſſitudes. Je me ſouviens qu'étant dans un re-

repas, les conviés échauffés par la joie & la bonne chére se firent des protestations d'une amitié *Eternelle*, & j'eus le bonheur, sans sortir de table, de survivre à cinq ou six de ces *Eternités*. Je rapporte ce fait comme un phénoméne: car ordinairement ces sortes de fermens subsistent autant que les fumées qui les produisent. *Cessante causa, tollitur effectus.*

Conclure une Paix Eternelle ne signifie, entre voisins, qu'arrêter une trêve jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour la rompre.

S'Eterniser, dénote pour un Sçavant un mouvement de la main droite & des doigts, qui laisse des marques noires sur du blanc, sans que l'ame ou la raison s'en mêlent, & qu'on se presse ordinairement d'envoyer à l'Imprimeur, sans les revoir. Ce dernier ouvre le Temple de l'Immortalité, en appliquant sur du papier des moules de fonte barbouillés d'encre.

Viser à l'Eternité (Voyez IMMORTALITE'). C'est une espece de maladie moins incommode pour celui qu'elle attaque que pour le public. La jeunesse y est fort sujette; l'âge diminue ses accès; mais s'ils s'opiniâtrent dans la vieillesse, ils deviennent insupportables.

Les remédes violens augmentent les paroxyſmes; on riſque de déranger le cerveau du malade, & de le jetter dans la manie. Un Médecin prudent fait ſemblant de ne pas s'appercevoir des ſymptômes: il affecte de les mépriſer, & c'eſt la recette la plus ſûre pour opérer la guériſon.

L'école ſe partage ſur les cauſes de cette maladie; les uns prétendent qu'elle tient beaucoup de l'épilepſie. Ils obſervent qu'on ſuſpend les accidens de l'un & de l'autre en renverſant le pouce droit ſur le dos de la main. D'autres ſoutiennent qu'elle vient d'une bile enflammée. *Galien* dit qu'elle procéde du vuide de l'eſtomac; & le célébre *Hoffman*, dans ſon *Traité des Maladies des Sçavans*, la nomme *la Fiévre des Auteurs*.

REVERENCE.

Ce mot doit être mis dans la claſſe de ceux qui n'expriment rien, ou qui ſignifient peu de choſe. C'eſt un mouvement indifférent d'une partie du corps, une inclination des épaules, accompagnée d'un mouvement du pied. Ce geſte n'eſt que d'uſage, & ſe fait machinalement; ſans que la raiſon ou la volonté y prennent part.

La *Contre-révérence* eſt une aſſurance polie, par laquelle l'objet de l'inclination ripoſte de ſon côté, pour montrer que ſon échine eſt auſſi ſouple, quoiqu'il ne penſe pas plus que le premier.

Ce cérémonial a cependant ſon utilité. La forme de la courbette établit la différence des fortunes. Par exemple: ſi celui qui ſaluë, n'a point d'argent, quoique ſa capacité & ſon mérite ſoient généralement reconnus, il doit s'incliner profondément, parce que la pauvreté l'abbaiſſe à proportion que la richeſſe reléve celui qui vient à ſa rencontre. Ce dernier qui n'eſt créé que pour conſommer les fruits de la terre, & pour vivre de l'induſtrie des autres, ne doit répondre que par un mouvement des lévres, & laiſſer à ſon laquais le ſoin de ſaluer du chapeau: c'eſt ce qui caractériſe aujourd'hui l'opulence.

Je vis l'autre jour un Capitaine blanchi ſous le harnois, qui avoit uſé ſon âge au ſervice de ſa patrie; qui portoit ſur ſa perſonne les glorieux certificats de ſa valeur; qui, non-ſeulement avoit ſacrifié ſon ſang & ſes membres pour la gloire de ſon Prince, mais qui retranchoit encore de ſon néceſſaire, pour l'aider à ſou-

soutenir les charges de l'Etat, & pour élever des enfans dignes de le remplacer : je vis, dis-je, ce citoyen respectable s'abbaisser à la rencontre d'un Caissier, parce qu'il étoit le plus riche de la ville, & celui-ci ne le saluer que par un mouvement de la tête. Je connus à l'instant ce qui faisoit cette différence, sans en demander l'explication ; & je n'ai pas besoin de l'interpréter devant des lecteurs plus éclairés que moi. C'en est assez pour donner une idée du cérémonial, autant qu'il regarde la position méchanique du corps.

RÉVÉREND.

Personne n'ignore la signification propre de ce mot. Je n'entens parler que du sens figuré. J'ai trop de vénération pour tout ce que cette épithéte annonce, à l'entendre naturellement, pour l'expliquer ici ; & je me garderai bien de fixer les notions respectables qu'il présente à l'esprit.

Dans le sens figuré, *Révérend* est synonime avec *Noir*. L'expérience détermine l'explication, & rien n'est si commun que de rencontrer des hommes qui ne sont *Révérends* que parce que leur robe est de cette couleur.

J'applique le ſens naturel à ceux qui ſe rendent reſpectables par leurs mœurs & par leur conduite. Ces derniers approuveront mon explication. Mais je ſuis sûr que ceux qui perdroient leur titre en perdant leur robe, vont ſe déchainer contre moi.

Ce terme pris dans le ſens figuré enrichit infiniment notre langue. En joignant l'épithéte de *Révérend* au nom d'*Uſurier*, vous trouverez d'abord ces dévots charitables qui prêtent à huit pour cent, pourvû qu'ils ſoient nantis d'un gage qui double la valeur du prêt, & que l'emprunteur conſente à la vente du gage, s'il n'eſt pas retiré avant la fin du mois.

En alliant *Révérend* avec *Petit-Maître*, vous reconnoîtrez cette eſpèce, dont l'habit eſt plus court, & qu'on prendroit pour des Marquis traveſtis. Vous voyez dans leurs perſonnes tout le ridicule des graces affectées à l'état. Ils geſticulent; ils chantonnent; ils piroüettent, & prouvent qu'on peut être fat en petites manchettes & ſans galons.

On peut encore hazarder l'expreſſion de *Révérend Yvrogne*. On évitera par-là la périphraſe néceſſaire pour diſtinguer le Miniſtre de ſes payſans au ſortir d'une nôce de village. A propos

pos de ceux-ci, je connois bon nombre d'endroits, où solliciter un poste de *Révérend*, veut dire autant qu'épouser la femme de chambre du Seigneur.

SÇAVANT.

Ce mot a cela de commun avec celui de vertueux. Tous les hommes prétendent au dernier, & tous les gens de lettres au premier. Cependant les uns & les autres sont très clairsemés dans ce monde.

Quant aux *Sçavans*, s'il s'en trouve peu qui méritent l'épithéte: ce n'est pas leur faute; on doit s'en prendre à certains entêtés qui font les difficiles. Ils veulent établir des distinctions entre celui qui fait profession des Lettres, & celui qui mérite véritablement le titre de Sçavant. Eh! ne suffit-il pas de n'avoir d'autre métier pour subsister, d'avoir fini ses classes dans une Université de nom, & d'avoir reçu ses licences en forme? Ces cerveaux brûlés osent même contester le titre de *Sçavant* à l'Auteur d'un *in-folio*. Quoi donc? Ce n'est pas assez d'avoir observé les régles, rempli les statuts, & de s'être fait imprimer? Ne peut-on jouïr des pri-

viléges attachés au titre, sans passer par la critique de ces phantasques ?

Ils osent ne reconnoître pour *Sçavant* que celui qui se consacre entiérement à l'étude ; qui sacrifie tout pour s'instruire, qui n'est occupé que de la lecture des bons livres tant anciens que modernes, qui cherche à pénétrer la vérité par la profondeur de ses réflexions, qui ne jure par aucun maître, qui veut sçavoir & connoître par lui-même, qui n'admet l'évidence que quand il est convaincu par ses recherches ; qui ne regarde les Sciences simplement curieuses, ou de critique, que comme un amusement de l'esprit, & qui ne s'occupe que de celles qui sont utiles à la Société. Peut-on avec justice exiger toutes ces choses de celui qui n'embrasse la profession que pour subsister sans rien faire ?

Si ces conditions devenoient nécessaires, l'Auteur qui nous promet l'histoire & la liste des ouvrages de tous les Sçavans, seroit contraint de réduire les *in-folio*, dont il nous menace, à une simple brochure, & peut-être à une demi-feuille. Ne voudroit-on pas exiger encore de l'humilité, de la douceur & de la vertu avec la science ? La République littéraire aujour-

jourd'hui si peuplée seroit bientôt une vaste solitude.

La réforme surchargeroit la société de fainéans, réduits à mourir de faim. Que Dieu nous préserve d'un si grand malheur! Mais comme il est de la prudence de prévoir les événemens possibles, en cas que ces novateurs parviennent à pervertir l'Empire des Lettres; il est juste d'intéresser ma patrie à l'entretien de tant de malheureux, & naturel de commencer par ceux de ma famille, qui pourroient me retomber sur les bras. J'entrerai donc dans le détail de la capacité de chacun, afin de donner moyen de réfléchir sur ce qu'on pourroit faire en leur faveur.

Je commencerai par mon oncle, *Titus Manlius Vermicularis*, Professeur dans l'Université de .... Il y a cinquante-trois ans que ce vénérable Docteur travaille avec un zéle infatigable à découvrir les fautes des modernes, qui ont écrit en Latin. Une érudition de cette espéce ne fait aucun tort à la société. J'ai lû ses ouvrages, & je n'y ai rien trouvé de contraire à la Religion, aux mœurs, ni à l'Etat. Il ne doute point de ses droits, & sa formule ordinaire porte à chaque page: *Prout nos* Doc-

TI *loquimur*, dans le langage de NOUS AUTRES SÇAVANS. Car je dois observer qu'il n'écrit qu'en Latin. Il garde l'Allemand pour parler à sa servante; & je ne sçai de quel oeil regarder quiconque entreprendroit de lui disputer la qualité de Sçavant. Cependant je crains qu'un Programme qui vient de tomber entre ses mains, ne lui porte coup. Un étourdi s'est avisé de lui reprocher quelques fautes contre la pureté de l'ancien langage de Rome. L'accusation l'a fait tomber en syncope. Le tempérament, il est vrai, a repris le dessus; mais il lui reste une crampe dans la main droite qui l'empêche d'écrire; & j'appréhende des suites encore plus funestes, s'il reprend la lecture.

Mon cousin *Valentin Vanno* mérite bien de passer le second. Il n'est pas moins sçavant *in utroque Jure.* L'Université vient de l'honorer de l'étiquette de Docteur. Je n'assurerois pas à la verité qu'il entendît un seul point de Jurisprudence; mais peu de personnes sont en état de pousser d'aussi bonne grace un argument communiqué. Il est fils du célébre Docteur *Pancrace Vanno*, qui mourut d'une suffocation de Digeste & de Code. Heureusement il avoit eu la

la précaution de faire recevoir mon cousin en survivance, quoiqu'il fût encore en jaquette. Le menton prolixe de ce dernier a déterminé l'Université à confirmer la grace.

Valentin a un fils qui commence à quinze ans à lire assez couramment dans le Latin; & le sang dont il sort, lui donne un droit incontestable au bonnet.

George Knut, fils de ma sœur, est un vrai *Sçavant*. Il connoit mieux la monnoie de l'ancienne Rome, que les espéces courantes. Lorsqu'il tombe entre ses mains une médaille rouillée du Latium ou de la Gréce, son visage s'épanouit comme celui de Harpax, quand il change un florin de contrebande contre un écu de bon aloi. Il y a quelque tems qu'un Antiquaire, qui se prétendoit plus habile que lui, osa contester la réhabilitation d'une légende effacée. Ils se déchirérent mutuellement avec une décence, dont le public fut édifié. Il étoit question d'une piéce sur laquelle on voyoit Venus armée. Mon neveu vouloit écrire: *Venus Victrix*. Son antagoniste soutenoit qu'il falloit mettre *Venus Armata*. La contestation étoit échauffée au point que leurs femmes se refusoient déja le salut. On assembla l'Aréopage des

des Antiquaires, & le Committé se décida pour *Venus Victrix*. Jugez de la joie qu'un pareil triomphe fit à mon névett. Il ne s'occupa que du soin de son trophée. Il se ruina pour rassembler, sous deux *in-folio*, toutes les piéces de cette controverse, & mit ingénieusement au frontispice du premier Volume:

Quid me Galeata lacessis?
Vincere si possim nuda: quid arma tenens?

Tout son domestique prit part à sa victoire, & sa cuisiniére ne pouvoit se lasser d'étaler ses lauriers. Je crains cependant les suites d'une étude aussi abstraite que celle des antiquités. J'appréhende quelque dérangement dans son cerveau. Je lui trouve déja quelque chose d'hagard dans les yeux, & je n'ose plus lui parler de trop près.

Quoique *Jean Ulric Maiz* soit réellement mon cousin, il rougit de la parenté, & prétend qu'une toque enluminée l'a enté sur un sauvageon bourgeois. J'ai beau l'assurer que son pére étoit un honnête tailleur; il n'en veut rien rabattre, & me regarde comme son ennemi. Le cuistre de son Collége lui porta l'autre jour son extrait baptistaire, pour lui prouver qu'il étoit

étoit légitime. Il soutint que le régistre de la paroisse n'avoit pas les caractéres d'antiquité que le Pére *Mabillon* éxige pour faire foi, & que le Diplome étoit de la main d'un faussaire. L'étude de la politique a fait naître sa vanité. Il est devenu très-habile. Il inclineroit pour la France, s'il ne craignoit rien de l'aggrandissement de cette Couronne. L'équilibre en-deça des Alpes l'inquiéte peu. Il appréhende seulement qu'il ne soit dérangé en Italie. Il permet aux Bretons mécontens de rester à Edimbourg; s'ils passent au-delà, il sacrifie la Silésie, pour conserver la Maison d'Hanovre. Il n'est pas content de la Russie. Toutes les fois qu'il y pense, je le vois marmotter entre ses dents, & j'ai peur qu'il ne taille bien de l'ouvrage à cette Couronne. Je me rassure cependant sur le sort de l'Europe au moins pendant sa vie. Les projets de ce grand Politique ne passent pas son cabinet. Il fait à la vérité mémoires sur mémoires; mais la Providence ne permet pas qu'il trouve un Libraire qui veuille les imprimer, & je le vois réduit à les coter par lettres alphabétiques, afin que ses enfans puissent profiter de l'immense trésor qu'il sera forcé de leur laisser. Il compose actuellement une *Déduction* des droits

droits du Roi de Bilidulgerid sur la Siberie, & compte dédier cet ouvrage à quelque Chef des Esquimaux de la Baye de Hudson. Si notre cousin n'obtient pas cette année une place aux petites-maisons, je l'embarquerai avec quelque Anglois, pour faciliter la découverte du passage du Nord-Ouest, en espionnant la politique des baleines, qui passent de la Baye de Baffin dans la Mer du Sud.

Après avoir donné une idée du *Sçavant Réel* & du *Sçavant de Profession*, je dois parler du mot considéré comme épithéte.

Orgueil Sçavant. Cette expression a tant d'étenduë que tous les volumes d'une Encyclopédie moderne ne suffiroient pas pour expliquer le détail; & si l'on vouloit figurer les différens caractéres des pédans, on composeroit une Bibliothéque de gravures.

Fumée Sçavante, voyez les *Préfaces* de nos modernes.

Femme Sçavante (*contrarium in objecto*) c'est un Probléme.

SERMENT.

Ce mot n'étoit guére en usage chez nos péres. Ces bonnes gens mal-éduqués & presque stupides,

pides, le regardoient comme un acte important. L'utilité qu'on en retire, l'a rendu plus commun, & l'usage nous a familiarisés avec son idée. Quiconque pense un peu mieux que le peuple, l'envisage comme un pur cérémonial. Il est question de se présenter de bonne grace devant le Juge, de lever la main, de se tenir debout, la tête nuë, & de prononcer devant Dieu un petit compliment à la Justice. Or un compliment est au rang des choses qui n'ont aucune valeur. Voyez l'article COMPLIMENT. Un homme d'esprit ne regarde donc le *Serment* que comme un moyen de donner de la vrai-semblence au mensonge. *Van Hoëken*, dans son *Jurisconsulte toujours prêt*, le nomme *Herba Bethonica*, la Bétoine des procès. Il nous assure que *déférer le Serment à sa Partie* est équivalent à *lui donner gain de cause*, & que la formule vaut le prononcé.

Jurer n'est plus qu'un ornement du discours. *Je me donne au Diable*, est une expression favorite du militaire; & j'ai vû en Poméranie un jeune officier qui les appelloit par millions, parce qu'il étoit d'une ancienne noblesse. Je connois un esprit-fort qui ne peut dire quatre mots sans les assaisonner d'un *Diable m'emporte*! de façon qu'il

qu'il ſemble croire un Diable, pendant qu'il aſſure qu'il ne croit pas un autre Monde.

Violer ſon Serment eſt une vieille expreſſion, dont on ne connoît plus la ſignification.

Manquer à la *Foi Conjugale* n'eſt plus qu'une galanterie du bel air. Rien n'eſt ſi commun dans les grandes villes; on commence à s'en mêler dans les petites. L'eſprit ſe forme par tout, & nous ſerons bientôt auſſi ſçavans que nos voiſins.

* *

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. *Diſſertation ſur la nature du Peuple.* p. 1
ART. II. *Diſcours ſur cette Queſtion*, Quelle eſt la qualité la plus propre à faire le bonheur du Mariage? 17
ART. III. *Diſcours de Mr.* D'Alembert, *ſur l'Eloquence.* 29
ART. IV. *Lettre d'Evandre à Milord**** 49
ART. V. *Projet pour reformer les dix Commandemens.* 57
ART. VI. *Deſcription Géographique du Royaume de Poëſie.* 63
ART. VII. *Diſcours Apologétique ſur l'Inoculation, conſidérée du côté moral.* 71
ART. VIII. *Penſées détachées de Mr.* Pope. 136
ART. IX. *Lettre ſur la multitude des Livres.* 151
ART. X. *IV. Odes de Mr.* De Haller, *qui n'ont pas été traduites.* 174
ART. XI. *Idée d'un Dictionnaire Allemand par Mr.* Rabener. 189

PREMIERE SUITE
DU
CATALOGUE GENERAL,
Des Livres Nouveaux & conſidérables qui ſe trouvent à GENEVE,
Chez Claude Philibert.
May 1755.

Monnoye de Geneve.

ABregé Chronol. de l'Hiſt. des Empereurs, 8. 2 vol. *Paris* 1753. Liv. 9. —
Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres 12. 28 vol. *Amſterd.* fig. 70. —
les Agrémens de la Campagne, ou Remarques particulieres ſur la conſtruction des Maiſons de Campagne, 12. 3 vol. *Paris* 752. avec fig. 5. —
Ah, Quel Conte! 12. 8 vol. *Paris* 754. 10. —
Amadis des Gaules, 12. 4 vol. 754. fig. 6. —
les Amans Philoſophes, 12. 755. 1. —
l'Ambaſſadeur de *Wicquefort*, avec Additions &c. 4. 3 vol. *Holl.* 746. 18. —
l'Ambaſſadrice & ſes Droits, par Mr. *Moſer*, 12. Berlin 754. 1. 5
Amours des Gaules par le Comte de *Buſſi-Rabutin*, & autres Piéces 12. 5 vol. 754. rel. 9. —
Analyſe de *Bayle*, 12. 4 vol. 755. 6. —
Anecdotes de la Cour de Philippe Auguſte, par Mlle de Luſſan, 12. 6 vol. *Paris* 738. 10. —
Annales de l'Empire depuis Charlemagne, juſques à l'Emp. Charles VI. par Mr. de *Voltaire*, 12. 2 vol. *Geneve* 754. 3. —
Anti-Lucrece Fr. Lat. 12. 4 vol. *Paris* 754. 5. —

A

Arithmétique de Liverloz. *Voyez* Parfait Arithméticien.
——— de Gallimard. *Voyez* Gallimard.
——— Univerſ. ou le Calcul dévelopé par l'Arithmétique, ſans le ſecours de l'Algébre ni des Equations, par Mr. *Joſſeaume* 8. Par. 754. Liv. 2. —
l'Art de la Verrerie &c. par *Kunckel* 4. Par. 754. fig. 12. —
——— autre par Mr. Haudicquer de Blancourt 12. 2 vol. *Paris* 718. 2. 10
——— de la Guerre pratique, par Saint Genes, 12. 2 vol. *Paris* 4. —
Atlas Geographique & Militaire de la France, fol. *Paris* 751. rel. 24. —
——— de Mrs Robert & Vaugondy, *Paris*. L.120. de France par Souſcription, grand papier.
——— dit L. 96. petit papier, & 6. L. pour le port.

la BAguette myſtérieuſe, ou le ſerpent caché ſous les fleurs, 12. 2 vol. 755. 2. 10
Belidor Science des Ingenieurs, 4. *Holl.* 754. figures 15. —
Bibliotheque des Arts & des Sciences 8. en 3 part. Janv. à Sept. *la Haye* 754 3. —
——— German. [Nouv.] 8. 14 vol. en 2 part. *Amſt.* à 1754. 28. —
Bigarrure (Nouv.) 8. 16 vol. la Haye 753-54. 24. —
le Bonheur, ou Nouveau Syſtême de Juriſprudence Naturelle 8. 754. 1. 10

CAlcul integral [Traité du] pour ſervir de ſuite à l'Analyſe des Infiniment Petits de Mr. le Marquis de *l'Hoſpital* par Mr. de *Bougainville* le jeune 4. 754. *Paris* fig. 9. —
Cartes [douze] pour l'Hiſtoire Ancienne de Mr. *Rollin*, par d'Anville, fol. 740.
——— de Mr. *De Liſle.*
——— de Mr. *D'Anville.*
Caſſandre, Roman, abregé par Mr. de S** 12. 3 vol. 753. 5. —
Celſe *le Medecin.* Ses Ouvrages traduits en François par Mr. *Ninnin* 12. 2 vol. Par. 754. 3. —
Certitude des Connoiſſances humaines, 8. *Londres* 741. 1. 5

les Ce-

les Cesars de l'Empereur Julien, trad. par Mr. le Baron de *Spanheim* 4. Holl. 728. *avec fig.* L. 20. —

Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu &c. 8. 2 vol. 754. *Lausanne* figures. 2 —

——————— de l'amour; Songe 8. 754. — 10

CHOIX LITTERAIRE. Ouvrage qui comprendra les meilleures Piéces de goût, Philosophie, Morale, Histoire, &c. *Par une Societé de Gens de Lettres.* Tom. I. 1755. & les suivans de trois en trois mois. Chaque volume coûte par Souscription 30. Sols de France, jusques au premier Juin 1755. On payera pour 4. vol. 6. Liv. en souscrivant. Ce terme expiré on payera 2. Liv. le volume d'environ 224. pages, grand in - 8. bien imprimé à *Geneve*.

Choix d'Histoires de *Bandel* &c. 12. 4 vol. 753. *Londres* rel. 6. —

Chretiens Anciens & Modernes, ou abregé des points les plus intéressans de l'Histoire Ecclésiastique, 8. *Londres* 754. 1. —

Chymie de *Le Fevre*. Voyez Cours &c. p. 18.

Ciceron, Oraisons choisies Lat. Fr. 12. 2 vol. *Lion* 723-28. 2. —

Cochin (Henry) ses Plaidoyers & autres Oeuvres 4. 5 vol. *Par.* 1751-754. 40. —

Concubitus sine Lucina & Lucina sine Concubitu, 8. 750. 1. 10

Concordance des SS. Peres Grecs & Latins &c. 4. 2 vol. *Paris* 733. 15. —

Considérations sur les Finances d'Espagne, 12. *Par.* 754. 1. —

Contes & autres Oeuvres de *Vergier* 8. 3 vol. *Amsterd.* 743. 3. 10

Croiset (le Pére) *Jesuite*, toutes ses Oeuvres complettes, edition de *Lyon* 1738-45.

sçav. Vies des Saints fol. 2 vol.	L. 15.	60
Année Chrétienne 18 vol. in-12.	33.	
Divers Ouvrages 10 vol. in-12.	12.	

D'Alembert. Recherches sur différens points importans du Systême du Monde, avec la suite sur les Equinoxes &c. 4. 2 vol. *Paris* 1754. fig. 15. —

D'Anville. *Voyez* Cartes Geogr.

D'Anville Analyſe Geogr. de l'Italie 4. *Paris*
——— Deſcription de l'Inde 4. 75...
Decret de la Congregation de l'Index, 12. *Avignon* 750. — 12
Delices du Sentiment, par le Chev. *de Mouhy* 12. 6 Part. *Paris* 753 10. —
Deſcription Geogr. Hiſtor. Chronol. Polit. & Phyſique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, avec l'Atlas, par le P. *Du Halde* 4. 5 vol. *Holl.* 737. 80. —
Deſmographie, ou Deſcription des Ligamens du Corps humain, trad. du Latin de *Weitbrecht* 8. *Paris* 752. avec 11. Pl. L. 2. 10
Diction. Anatom. Fr. Lat. 12. *Paris* 754. 1. 10
——— Geograph. portatif avec une Carte, Nouv. Edit. 8. *Baſle* 755. 3. —
——— des Beaux Arts, par Mr. *La Combe*, 8. *Paris* 753. 3. —
——— portatif & hiſtor. des Théatres, 8. 754. rel. 3. 10
Diſcours Politiques de Mr. *Hume* 8. *Amſterdam* 754. 1. 15
Diſſertations ſur les parties Irritables & ſenſibles des Animaux, trad. du Latin de Mr. de *Haller* 8. 754. 1. —
——— ſur les Tragedies Eſp. par Mr. d'*Hermilly* 12. 2 vol. *Paris* 754. 3. —
——— ſur l'incompatibilité de l'Attraction & de ſes differentes Loix, avec les Phenomenes; & ſur les Tuyaux Capillaires, par le P. *Gerdil* 12. 754. *Paris* avec fig. 1. 10
——— ſur l'Architecture, 8. *Paris* 754. 1. 5
——— Hiſt. & Critique pour ſervir à l'Hiſt. des premiers tems de la Monarchie Franç. 12. en 2 Part. 754. 1. 15
——— ſur la difference des deux Religions Grecque & Romaine par l'Abbé *Coyer*, &c. 12. 755. 1. 10
Droit Politique [*Principes du*] pour ſervir de ſuite aux Princip. du Droit Naturel, 4. 754. 3. —
Dupin, Biblioth. des Auteurs Eccleſiaſt. 4. *Amſterd.* 19 vol. cart. [rel. en 10.] 1690-700. 60. —

E Chapemens à repos, (*Traité des*) comparés avec les Echapemens à recul &c. par *Jodin* 12. 754. *fig. Paris.* 1. 5

Ecole

École du Gentilhomme, 12. 754. L. 1. —
Ecrits pour & contre les Immunitez, 8. 7 vol. *Holl.* 751. 9. —
Education du Marquis de ** ou Memoires de la Comtesse de *Zurlac*, par Madame De P*** 12. 2 vol. 753. 2. —
Elegies Sacrées de Mr. *Masson*, 8. *Paris* 75... — 15
Elemens des Mathem. par *Liger* 8. *Par.* 754. — 12
——— de l'Art Milit. par Mr. d'*Hericourt*. *Nouv. Edit. augm.* &c. 12. 3. vol. 752. 4. 10.
——— du Commerce 12. 2 vol. 754. 2de Edit. 3. —
——— de *Blegny* pour les premiéres Instructions de la Jeunesse, avec des gravures 8. *Paris* 751. rel. 6. —
Entretiens sur les Romans: Ouvrage Moral & Critique, par l'Abbé J*** 12. 755. 1. 10
——— d'un Pére à son Fils 12. *la Haye* 745. 1. 10
l'Esprit des Beaux Arts par Mr. *Esteve* 12. 2 vol. 753. 2. 15
——— de *Fontenelle* 12. Holl. 744. 1. 5
——— des Loix 12. 4 vol. & 4to *Par.* 750. 6. —
Essai sur les Troubles de Perse & de Georgie, par Mr. de P** 8. *Paris* 754. 1. 10
—— sur les Philosophes, ou les Egaremens de la Raison sans la Foi, 12. 743. 2. —
—— sur la différence du nombre des Hommes dans les temps anciens & modernes, trad. de l'Anglois de Mr. *R. Wallace*, par Mr. de Joucourt, 8. 754. 1. 10
—— sur les Effets de l'Air sur le Corps humain, par *Arbuthnot* 12. *Paris* 742. 1. 10
—— sur l'Education Médecinale des Enfans, & sur leurs Maladies, par Mr. *Brouzet* 12. 2 vol. 754. 3. —
—— de Montagne avec les notes de Mr. *Coste* 12. 10 vol. *Paris* 754. 15. —
—— sur les Alimens, pour servir de Comment. aux Livres Diéteriques d'*Hippocrate*, par Mr. *Lorry* 12. 754. 1. 10
—— sur la Philos. Morale par *Maupertuis* 12. 749. — 15
—— de Littérature & de Morale par l'Abbé *Trublet*, 12. 3 vol. *Paris* 754. 4. 10
—— sur l'histoire Universelle attribué à Mr. de *Voltaire*, 12. 3 vol. 754. 3. 5
Etat Politique de l'Europe 8. 13 vol. *Holl.* 1742—46. 26. —

Etat

Etat des Arts en Angleterre, 12. *Paris* 755. L.
—— du Commerce en Angleterre, 12. 2 vol. 755. 4 —
l'Etourdie, ou histoire de *B. Tatless*, traduit de l'Anglois, 8. 4 vol. *Holl.* 754. L. 2. 10
Examen d'un Libelle qui a pour titre, *Tradition des faits* &c. 12. 754. 1. 10
Expériences Physiques de *Hales* 8. *Par.* 741. fig. 2. 5
—— Physico-Méchaniques de *Hauksbée*, traduit de l'Anglois, par Bremond, 12. 2 vol. *Paris* fig. 754. 6. —
Exposition de la Theorie & de la Pratique de la Musique, suivant les nouvelles Découvertes, par Mr. de *Bethizy* 8. 754. avec 60 Pl. 8. —

Fables de *La Motte* 12. 2 vol. fig. *Amst.* 737. 5. —
Faramond abregé par Mr. de S* 12. 4 vol. *Par.* 754. 7. —
le Financier, 12. 5 vol. 755. 7. —

G*Allimard*: Géometrie Element. d'Euclide &c. *nouv. Edit.* 8. 749. L. 1. 15
—— Méthode Theorique & Pratique d'Arithmétique, d'Algébre & de Géometrie, in-16. 753. — 10
—— Science du Calcul Numerique, ou l'Arithmétique raisonnée & traitée profondément avec l'Algébre 8. 2 vol. 751. 4. —
—— Sections Coniques, & autres Courbes anciennes, traitées profondément, 8. 752. 3. 10
—— Théorie des Sons 8. 754. — 12
Géographie Parisienne, en forme de Dictionnaire, par Mr. *Teisserenc* 12. 754. 2. —
Grammaire générale & raisonnée par Mr. *Du Clos* 12. 755. 1. 15
Gueriniere (*Mr. de la*) Manuel de Cavalerie 8. *Holl.* 742. 3. —

Histoire Critique du Texte & des Versions du Vieux & du Nouv. Testament, par *Rich. Simon*, 4. 5 vol. *Holl.* rel. 36. —
—— de Louis de *Bourbon*, second du nom, Prince de

de *Condé*, par Mr. *Coste*, 3e Edit. 4. 2 vol. *la Haye* 748. Liv. 8. —

Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens &c. pour servir de suite à l'Hist. Ancienne de Mr. *Rollin*. 12. 2 vol. 754. 3. —

——— du Chevalier *Des Grieux* & de *Manon Lescaut* 12. 2 vol. *Par.* 753. avec fig. 3. 10

——— & Police du Royaume de Gala 12. 754. 1. 5

——— d'Ema avec des Considerations Philosophiques 12. 2 part. 752. 3. —

——— de l'Empereur Charles VI. par Mr. *De la Lande* 12. 6 vol. *Holl.* 742. 12. —

——— de Ciceron & de ses Ecrits 12. 5 vol. *Par.* 749. 10. —

——— de la Jurisprudence Romaine par Mr. *Terrasson* fol. *Paris* 750. 15. —

——— Politique du Siécle 12. 2 vol. 755. 2. —

——— Poëtique par Mr. *Hardion* 12. 2 vol. *Paris* 751. 3. —

——— des Empereurs Romains, par *Crevier* 4. 5 vol. avec les Cartes *Par.* 1749-53. 36. —

——— ——— ——— ——— la même 12. 10 vol. *Paris* 1749-53. 15. —

——— de Bertholde, ses Avantures, & Bons mots, 8. *la Haye* 751. 1. 5

——— Civile du Royaume de Naples, par *Giannone* 4. 4 vol. *la Haye* 742. 28. —

——— du Commerce des Colonies Angloises 12. *Paris* 1. 10

——— Universelle d'une Societé de Gens de Lettres, trad. de l'Anglois, 4. 14 vol. *Amst.* fig.

——————— des Voyages, avec nombre de Planches, 4. 12 vol. *Paris.*

l'ILlustre Paysan, ou histoire de Moginié de Moudon, Prince dans le Grand Mogol, 8. 755. — 18

Infortuné Provençal 8. 755. — 15

l'Inoculation justifiée, ou Dissertation pratique & apologétique sur cette méthode, par Mr. *Tissot* 12. *Laus.* 754. — 15

le Juge prévenu, par Mad. De V... 12. 5 part. 754. 5. —

Juris-

Jurisprudence Romaine. *Voyez* Hist.

KLein [*Theod.*] Ordre Naturel des Oursins de Mer & Fossiles, &c. Lat. Fr. 8. 754. 28 Pl. Liv. 4. —
——— Doutes ou Observations sur les Animaux &c. 8. 754 fig. 1. 10
——— Systême Naturel du Regne Animal &c. 8. 2 vol. 754. 28 Pl. 7. 10

LAnglet [*l'Abbé*] Traité Hist. & Dogm. sur les Apparitions &c. avec le Recueil de Dissert. sur le même sujet 12. 4 vol. (ou 6 part.) *Paris* 751-52. 10. —
Lettre sur les Sourds & Muets, avec des Additions 12. 752. 2. —
——— sur le Testament Polit. du Card. de Richelieu 12. 750. — 10
Lettres Provinciales avec les notes de *Wendrock*, 12. 4 vol. [sous *Amst.*] 753. 7. —
——— ——— ——— idem *sans notes* 1. 10
——— Flamandes, ou Hist. des variations & contradictions de la prétenduë Religion naturelle 12. 2 vol. 754. 2. 10
——— & Négociations du Marquis de *Feuquieres* en Allemagne en 1633. & 34. 12. 3 vol. *Amst.* 753. L. 5. —
——— sur l'Esprit de Patriotisme, sur l'idée d'un Roi Patriote &c. 8. [sous *Lond.*] 750 *belle Edit. gr. pap.* 3. —
——— Cabbalistiques 12. 7 vol. [sous *la Haye*] 754. 9. —
——— Juives 12. 7 vol. [sous *la Haye*] 754. 9. —
——— Chinoises 8. 5 vol. *Holl.* 754. 7. 10
——— à un Américain contre l'hist. Naturelle de Mr. *de Buffon* 12. 5 vol. 754. 7. 10
——— de Mad. de Sevigné 12. 8 vol. Paris 754. 10. —
Locke du Gouvernement Civil 12. *Amst.* 754. 1. 10
les Loix Ecclésiastiques, tirées des seuls Livres Saints, 2de Edit. 12. 754. 1. 10
Longueruana, ou Recueil de Pensées &c. de l'Abbé *de Longueruë* 12. 2 vol. 754. 3. —

MAniére de négocier avec les Souverains, par Mr. de *Callieres*, augmenté par *Lenglet*, 12. 2 vol. *Paris* 750. 3. —

Ma-

Manuel de Cavalerie. *Voyez* Gueriniere.
le Medecin d'Armée, par Mr. de *Meyserey* 12. 3 vol. *Par.* 754. 4. 10
Memoires de la Comtesse de Zurlac. *Voyez* Education &c.
——— sur les Hommes Illustres de Lorraine, par Mr. *De Chevrier* 12. 2 vol. *Bruxelles* 754. 3. —
——— du Card. de *Retz* & *Joly*, avec ceux de la Duchesse de *Nemours* &c. 8. 7 vol. *Holl.* 738. 9. 10
——— des deux Roses d'Angleterre 12. 1. —
——— Hist. & Chronol. sur l'Abbaye de Port-Royal In-12. Tom. I. *Utrecht* 755. 2. 5
——— posthumes Astronomiques & Mathematiques par Mr. *De Cheseaux*, 4. *Lauf.* 754. fig. 3. —
——— du Comte de Banefton, 12. 2 vol. 755. 2. 10
Mercure Suisse, 8. 1634. &c. 2. —
——— Jesuite, 8. Tom. I. 1631. 3. —
Methode Grecque de Port-Royal 8. *Par.* 754. 5. —
Micromegas 12. *Londres* — 12
Morale des Princes, trad. de l'Italien du Comte *Comazzi* 12. 4. part. 754. 4. —
Moyen de rendre les Religieuses utiles 8. 756. 1. 5

NEgociations de Feuquiéres. *Voyez* Lettres &c.
——— du Comte d'*Avaux* en Hollande en 1679. à 1684. 8. 6 vol. *Paris* 754. 6. —
Nouvelle Bastienne, Opera Comique 8. 755. 1. —

OBservations sur les Antiquitez de la Ville d'Herculanum, par Mrs. *Cochin* fils, & *Bellicard*, avec 40 Pl. 12. 754. 2. 10
——— sur les Arts, & sur quelques morceaux de Peinture & de Sculpture, exposés au Louvre en 1748. 12. 1. —
Oeuvres de Cochin. *Voyez* Plaidoyers.
——— de *Fontenelle* 12. 6 vol. fig. *Amst.* 754. Edit. complette. 10. —
Oryctologie, ou Traité des Pierres, des Minéraux, Fossiles, &c. 4. 1 vol. nombre de fig. *Paris* 24. —

Pardies (le P.) Oeuvres diverses 12. 3 vol. *Holl.* avec fig. 725. Liv. 4. 10

Parfait Arithméticien de Liverloz, 12. *Paris* 754. rel. 3. —

Passe-tems des Mousquetaires 12. 755. 1. 10

Pensées sur l'Interprétation de la Nature par Mr. *Diderot* 12. *Paris* 754. 1. 10

——— idem 12. *Amst.* 754. — 12

——— de *Massillon* 12. *Par.* 751. 1. 10

——— du Président *Cœuilhe*. 12. 755. 1. —

le Philosophe Chrétien, par Mr. *Formey* 12. 3 vol. 1752. à 1755. 4. 10

Plaidoyers de le Maitre, 4. *Paris* 658. rel. 6. —

——— de Cochin, 4. 5 vol. *Paris* 754. 40. —

Plaute Lat. Fr. par Mr. *De Limiers* 12. 10 vol. *Holl.* 726 fig. 749. 25. —

Plumier, Art de Tourner, fol. fig. *Paris* 749. 20. —

Pratique de Géometrie de le Clerc, 12. fig. *Paris* 752. 3. —

——— de la Guerre, 12. 2 vol. *Paris* 4. —

Pseaumes traduits en Vers par les meilleurs Poëtes François, avec les principaux Cantiques, 12. 2 part. *Paris* 751. 1. 10

le Quart-d'heure d'une jolie femme, par Mr. *De Chevrier* 12. 754. 1. —

Racine Fils, Oeuvres diverses 12. 6 vol. *Amsterd.* 754. 7. 10

Recueil de Mémoires, ou Collection Françoise de Pieces choisies concernant la Médecine, l'Anatomie, & la Chirurgie, la Physique expérimentale, la Botanique & l'Histoire naturelle; extraites des plus Savantes Académies de l'Europe. Traduit & mis en ordre par une Societé de Gens de Lettres, dont les IV. premiers volumes sont finis, chacun de 850 pages 4to & 30 Pl. environ à 15. liv. le vol.

——— des Rits & Cérémonies du Pélérinage de la Mecque suivant la secte de l'Imam ou Docteur Chafei &c. 8. 755. 1. 10

——— de Voyages au Nord, 12. 10 vol. *Holl.* fig. 20. —

Re-

Réflexions Politiques sur les Finances & le Commerce 8. 2 vol. *la Haye* 740. Liv. 3. 10

Religion Chrétienne prouvée par les Faits, par l'Abbé *Houtteville* 12. 4 vol. *Amst.* 744. 6. —

Remarques & Observations sur les maladies Veneriennes &c. par *Pointet* 12. *Par.* 725. — 15

——— sur le Commerce de France & d'Angleterre 12. 754. 1. 10

Rétablissement des Manufactures & du Commerce d'Espagne par D. *Bernard de Ulloa* 12. 753. 1. 15

Rollin, Abrégé du Traité des études, ou maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres, 12. *Avignon* 754. 1. 10

Rousseau (*Jean Bapt.*) Ses Oeuvres 12. 4 vol. (sous *Lond.*) 753. *petit pap.* 6. —

——— idem 12. 4 vol. *Holl.* 734. *très belle Edition.* 7. 10

SAtyres de *Rabener*, trad. de l'Allemand par *Boissreaux* 12. 4 part. 754. 5. —

Sentimens sur la Peinture & Sculpture 8. 754. 1. 19

les Songes du Printems, par Mr. *Turben* 12. 755. — 10

Sophocle Tragédies trad. par *Dacier*, 12. *Amst.* 693. 1. 5

Soupers de la Cour, ou l'Art de travailler toutes sortes d'Alimens 12. 4 vol. *Paris* 755. 6. —

Spectacle du Feu Elémentaire, ou Cours d'Electricité Expérimentale, par Mr. *Rabiqueau* 8. 753. avec 10 Pl. 7. 10

le Spectateur Anglois, 12. 9 vol. *Paris* 754. 10. 10

Sylla, Tragédie 8. *Berlin* 753. — 10

TAbleau de l'Amour Conjugal, *nouv. edit.* augment. 12. 2 vol. 5. —

——— de la Conduite du Chrétien, par *Roques* 8. *Basle.* — 18

Theologie de l'Ecriture Sainte, ou la Science du Salut, 8. 2 vol. *la Haye* 752. 4. —

Traité des Refus publics & secrets de la Communion 12. 2 vol. 754. 4. —

——— des Echapemens par *Jodin*, 12. 754. 1. 5

——— du Calcul par Mr. *de Bougainville*, 4. 754. 6. —

Traité

Traité du Commerce de Zurich, par *Foulquier*, 4. 2 vol. *Zurich* 754. L. 6. —
—— des Armes par Girard, avec nombre de planches, 4. *la Haye* 740. 12. —
Triomphe de l'Amour, 12. 2 vol. 755. 2. 10
Triumvirat de Crebillon, Tragédie, 8. *Amst.* 755. — 15
Le Véritable Ami, ou la vie de *David Simple* 12. 2 vol. 749. 2. 5
—— Esprit des Loix de la Nature, ou Code de la Nature, 8. 754. 1. 5

On continuera de donner des Suites du *Catalogue Géneral*, à mesure qu'on recevra de nouveaux Livres, & l'on procurera ceux que l'on souhaitera, tant Anciens que Modernes, autant qu'il sera possible. La plûpart de ces Livres sont en petit nombre, ainsi les premiers qui les demanderont auront la préférence.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME SECOND.

A GENEVE,
Chez CLAUDE PHILIBERT.

MDCCLV.

AVEC PERMISSION.

AVERTISSEMENT.

Nous avons reçu plusieurs remarques sur le premier Volume du Choix Litteraire*; les unes bonnes, les autres mauvaises. Nous profiterons des premiéres; nous remercions ceux qui nous ont communiqué les secondes, ne doutant point de la bonté de leur intention. Nous croyons devoir répondre à quelques-unes, soit afin de faire mieux concevoir notre plan à ceux qui paroissent ne l'avoir pas bien saisi; soit afin d'empêcher qu'on ne continue à nous rebattre les oreilles de reproches qui nous paroissent très mal fondés. Un des membres de notre société a reçu une lettre qui renferme les principales remarques qui nous sont parvenuës; nous nous contenterons de la donner ici, avec la réponse qui lui a été faite. Voici un précis de la lettre.*

Monsieur,

J'ai lu avec plaisir le premier Volume du Choix Litteraire. *Quoique toutes les piéces qu'il renferme ne soient pas également bonnes, cependant il n'en est au-*

cune qui ne m'ait paru avoir son mérite particulier. Voici quelques remarques; c'est l'amitié qui les dicte, que ce soit elle qui les reçoive.

1°. *Nous avions lû il y a déja quelque tems quelques-unes des piéces renfermées dans ce premier volume; elles n'ont point eu pour nous les graces de la nouveauté.* *

2°. *La piéce sur le quatriéme commandement a scandalisé mal-à-propos quelques personnes; cependant, je pense que vous ne ferez pas mal de supprimer la suite de l'Ouvrage.*

3°. *Vous nous aviez promis quelques morceaux choisis, tirés de l'Encyclopédie; n'ayant pas pu me procurer cet ouvrage, j'aurois été charmé d'en trouver un échantillon dans le vôtre.*

4°. *Le Discours sur* l'Inoculation *est excellent, mais il est un peu long; n'auriez-vous pas pu resserrer le stile, qui ne m'a pas paru aussi bon que les pensées?*

5°. *Enfin, Monsieur, je vous l'avouerai; ce titre,* Choix Litteraire, *me paroissoit promettre plus que vous n'avez donné.*

* C'est un François qui écrit.

donné. On s'attend à une ſuite de piéces plus excellentes les unes que les autres. Continuez cependant à nous traiter ſur ce pié-là; lors que je ſuis content, je ne vai pas chercher ſi je n'aurois pas pu l'être davantage.

Je ſuis &c.

Reponse.

Monſieur,

Je répons à vos remarques ſur le premier volume du Choix Litteraire, *avec la ſincérité dont vous me donnez l'exemple dans votre lettre.*

Vous dites I°. que quelques-unes des piéces de ce premier Volume n'ont pas eu pour vous les graces de la nouveauté. Vous n'êtes pas le ſeul François qui nous ait fait ce reproche, qui me paroit ſans fondement.

1°. *Nous n'avons pas annoncé dans notre* Proſpectus *que nous donnerions un recueil de piéces nouvelles.*

2°. *Ne faiſant paroitre qu'un ſeul volume tous les 3. mois, il eſt impoſſible que nous donnions des piéces qui ne ſoient pas déja connuës de ceux à qui elles par-*

viennent plus promtement que nous ne pouvons les avoir nous-mêmes.

3°. Faites réflexion, je vous prie, que ces piéces qui ne sont pas nouvelles pour vous, ont toutes les graces de la nouveauté pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'en auroient peut-être jamais entendu parler, si nous ne les leur avions pas fait connoître. Notre Choix Litteraire *n'est pas autant fait pour la France, d'où nous tirerons une grande partie de nos matériaux, que pour Geneve, la Suisse, l'Allemagne, &c. où presque tout est nouveau, quoiqu'il ne le soit plus à Paris, & dans les autres Villes de France, où l'on se procure d'abord toutes les nouveautés littéraires.*

*4°. Vous aviez déja lû la dissertation sur la nature du Peuple, & les discours de Mrs. d'*Alembert *&* Gresset; *je pense que ce sont ces deux piéces qui ont occasionné votre reproche; mais je vous demande, Monsieur, si ce ne sont pas là de ces brochures intéressantes, qu'on est bien aise de conserver & de pouvoir relire un jour? Si cela est, comme je n'en doute pas, nous avons rempli notre but; lisez notre* Prospectus. *II°.*

II°. La piéce ſur le IV^{me}. Commandement a ſcandaliſé quelques perſonnes. J'en ſuis ſurpris & fâché; mais nous profiterons de votre avis, étant bien éloignés de vouloir occaſionner le moindre ſcandale.

*III°. L'abondance des piéces que nous avions pour le premier Volume, nous a empêché d'y inſérer un morceau tiré de l'*Encyclopédie; *Vous en trouverez dans celui-ci, & dans les Volumes ſuivans; j'oſe vous promettre, que vous les lirez avec bien du plaiſir.*

*IV°. Il eſt vrai que le Diſcours ſur l'*Inoculation *eſt un peu long, quoique nous ayons conſidérablement abrégé les faits; mais l'importance de la matiére juſtifie l'étenduë que lui a donné l'Auteur; il auroit pu ſerrer davantage ſon ſtile, mais il a peut-être voulu éviter l'écueil dont parle Horace:*

Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio.

Il parloit contre un préjugé, & un préjugé fortement enraciné dans l'ame des lecteurs, pour leſquels il a principalement écrit; il falloit qu'il ſe fit entendre aux petits & aux grands, aux doc-

tes

tes & aux ignorans; le préjugé contre l'inoculation étant de tous les ordres.

V°. Enfin, dites-vous, ce titre, Choix Litteraire, *annonçoit plus que nous n'avons donné. J'en suis fâché, Monsieur, mais nous n'avons promis que de faire un choix parmi les piéces qui parviendront à notre connoissance; soyez assuré, que s'il nous en étoit tombé entre les mains de meilleures que celles que nous avons insérées dans notre premier Volume, nous n'aurions pas manqué d'en faire part au Public. Nous chercherons à donner le meilleur; mais ce meilleur sera toûjours rélatif.*

Vous voyez, Monsieur, par ma réponse, le cas que je fais de vos remarques, & de vos avis; car, pour ce qui est des personnes qui ne se plaignent que pour se plaindre, qui ne critiquent que pour le plaisir de critiquer, (lesquelles sont en assez grand nombre,) nous nous garderons bien de répondre à leurs plaintes & à leurs critiques; nous les prions de s'épargner dans la suite l'ennui de lire notre Recueil, & à nous celui de les entendre. J'ai l'honneur, &c.

CHOIX

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISSERTATION

Sur le vieux mot de Patrie. *

ON reproche à notre langue de s'appauvrir en s'épurant, semblable à un diamant qui perdroit trop à la taille. Le reproche est peut-être fondé. Qu'est-ce que le mot *Patrie* avoir de bas ou de dur, pour le retrancher de la langue? On ne l'entend plus, ou presque plus, ni

* Cette Dissertation est du même Auteur que celle que nous avons insérée dans notre premier Volume, sur *la nature du Peuple.*

dans les campagnes, ni dans les villes, ni dans la province, ni dans la capitale, encore moins à la cour. Les vieillards l'ont oublié, les enfans ne l'ont jamais appris. Je le cherche dans cette foule d'écrivains, qui nous instruisent de ce que nous sçavons déja, & je ne le trouve que dans un très petit nombre de philosophes, qui se sont cuirassés contre les ridicules. Un galant homme ne l'écrira pas; ce seroit bien pis s'il le prononçoit. J'interroge ce citoyen qui marche toujours armé : Quel est votre emploi? *Je sers le Roi*, me dit-il: pourquoi pas la *Patrie*? Le Roi lui-même est fait pour la servir. Je parle gaulois, très gaulois. Si ce mot, autrefois si usité, échappe encore, ce n'est qu'en peignant les mœurs anciennes, ou pour désigner le lieu où l'on est né : les occasions en sont rares, elles seroient très fréquentes pour des citoyens qui sentiroient bien la valeur du terme.

La révolution des choses n'est pas plus grande que celle des mots. Quelle fortune n'avoit pas fait celui-ci chez les Grecs & les Romains? Deux nations qui se piquérent autant de politesse dans le langage que dans les mœurs. C'étoit un des premiers mots que les enfans

bé-

bégayoient, c'étoit l'ame des converſations & le cri de guerre; il embelliſſoit la poëſie, il échauffoit les orateurs, il préſidoit au ſénat, il retentiſſoit au théâtre, & dans les aſſemblées du peuple; il étoit gravé ſur les monumens publics. Rome l'avoit reçû d'Athénes, & lui conſerva toute ſa gloire: Rome nous l'a tranſmis, Πάτρα, *patria*, *patrie*. Nos ayeux en firent grand uſage: ces Francs de la premiére race, tout barbares qu'ils étoient, le prononçoient ſouvent dans leurs aſſemblées au champ de Mars; eh! quel autre mot y ſeroit venu plus naturellement, tandis que de concert avec le ſouverain on faiſoit des loix, on décidoit de la paix & de la guerre, on partageoit les dépouilles de l'ennemi, on régloit les contributions, on balançoit tous les intérêts publics? Les ſiécles ſuivans l'employérent avec une ardeur égale. Charlemagne, Charles V. Louis XII. Henri IV. ces péres de la patrie, en écrivoient le mot dans tous les cœurs, & le plaçoient dans toutes les bouches. Je le retrouve encore ſous Louis XIII. dans les cahiers des derniers états généraux; il s'eſt perdu ſous le miniſtére du cardinal de Richelieu. Il eſt étonnant que le fondateur de l'Académie Fran-

 çoiſe,

çoiſe, qui devoit aimer les mots énergiques, les beaux mots, ait laiſſé périr celui-ci. Colbert étoit bien fait pour le rétablir, mais il ſe méprit. Il crut que *Royaume* & *Patrie* ſignifioient la même choſe.

On dit donc aujourd'hui *le Royaume*, *l'Etat*, *la France*, & jamais *la Patrie*. Je demande d'abord lequel de ces quatre termes flate plus l'oreille & le cœur. *La France* ne préſente à l'eſprit qu'une portion de la terre diviſée en tant de provinces, arroſée de tant de fleuves. *L'Etat* ne dit autre choſe qu'une ſociété d'hommes qui vivent ſous un gouvernement quelconque, heureux ou malheureux. *Royaume* ſignifie (je ne dirai pas ce que diſoient ces républicains outrés, qui firent anciennement tant de bruit dans le monde par leurs victoires & leurs vertus) un tyran & des eſclaves; diſons mieux qu'eux, un Roi & des Sujets. Mais la *patrie*, qui vient du mot *pater*, exprime un pére & des enfans. C'eſt ce mot que Ciceron, cet orateur ſi habile dans le choix des mots, trouvoit ſi humain, ſi tendre, ſi harmonieux, qu'il le préféroit à tout autre, lorſqu'il parloit des intérêts publics. Cependant notre langue le perd; j'en cherche

la

la cause, je crois la deviner. Nous avons oublié l'idée qui fut attachée à ce grand mot. Tout mot représente une idée : si l'idée s'affoiblit, si elle s'efface, le mot ne vient plus se placer sur la langue. Il s'agit donc ici de ressusciter l'idée pour rétablir le mot.

Qu'est-ce que la patrie ? Je le demande aux dictionnaires de la langue, & ils me répondent, que *c'est le pays où l'on a pris naissance.* Froide définition ! Un pays qui n'auroit que ce rapport unique avec ses habitans, mériteroit-il le nom de Patrie ? Les Gracques, les Scipions, sous la tyrannie de Caligula, auroient-ils regardé Rome comme leur patrie ? Nos dictionnaires vont plus loin, ils citent des phrases où ce terme est employé ; en voici quelques-unes ; » L'amour de la patrie est une passion rare» ment fine & ingénieuse. L'amour de la pa» trie est une fureur qui ne laisse rien aux mou» vemens de la nature. La patrie est une vi» sion. Les anciens étoient fortement infatués de » l'amour de leur patrie. »

Je ne suis plus surpris qu'un mot qu'on nous donne comme l'expression d'une passion stupide ou furieuse, comme une vision, un phantôme ridicule, ait pris congé d'une nation aussi

sensée que la nôtre, & que nous l'ayons relégué dans les rêveries des anciens. Il n'est pas difficile de répondre à ces contresens. *L'amour de la patrie est une passion rarement fine & ingénieuse.* Il est bien question de finesse & de bel esprit quand on parle de patrie! Brutus en donnant une patrie aux Romains n'employa que la sagesse & le courage. *L'amour de la patrie est une fureur qui ne laisse rien aux mouvemens de la nature:* ce même Brutus, il est vrai, fit couper la tête à ses fils: mais cette action ne paroit dénaturée qu'aux ames foibles: sans la mort des deux traîtres la patrie expiroit au berceau. *La patrie est une vision.* Pour qui? pour ces ames frivoles qu'une chanson amuse, qu'une mode extasie. *Les anciens étoient infatués de l'amour de leur patrie.* J'aimerois autant qu'on me dit que les enfans sont infatués de l'amour de leur mére. Les anciens ne faisoient point de dictionnaires, mais leurs ouvrages en ont fourni la matiére. Consultons-les, & nous apprendrons le vrai sens du mot *patrie*. Sens magnifique sans doute, car on y lit qu'il n'y a rien de si aimable, de si sacré que la patrie; qu'on se doit tout entier à elle; qu'il n'est pas plus permis de s'en venger que

de

de son pére; qu'il ne faut avoir d'amis que les siens; que de tous les augures le meilleur est de combattre pour elle; qu'il est beau, qu'il est doux de mourir pour la conserver; que le Ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui l'ont servie. Ainsi parloient les magistrats, les guerriers & le peuple. Quelle idée se formoient-ils donc de la patrie?

La patrie, disoient-ils, est un vaste champ où chacun peut moissonner selon ses besoins & son travail. C'est une terre que tous les habitans sont intéressés à conserver, que personne ne veut quitter, parce qu'on n'abandonne pas son bonheur, & où les étrangers cherchent un azile. C'est une nourrice qui donne son lait avec autant de plaisir qu'on le reçoit. C'est une mére qui chérit tous ses enfans, qui ne les distingue qu'autant qu'ils se distinguent eux-mêmes, qui veut bien qu'il y ait de l'opulence & de la médiocrité, mais point de pauvres; des grands & des petits, mais personne d'opprimé; qui même dans ce partage inégal, conserve une sorte d'égalité, en ouvrant à tous le chemin des premiéres places; qui ne souffre aucun mal dans sa famille, que ceux qu'elle ne peut empêcher, la maladie & la mort;

qui croiroit n'avoir rien fait en donnant l'être à ses enfans, si elle n'y ajoûtoit le bien-être. C'est une puissance aussi ancienne que la société, fondée sur la nature & l'ordre; une puissance supérieure à toutes les puissances qu'elle établit dans son sein, *Archontes*, *Suffètes*, *Ephores*, *Consuls* ou *Rois*; une puissance qui soumet à ses loix ceux qui commandent en son nom, comme ceux qui obéissent. C'est une divinité qui n'accepte des offrandes que pour les répandre, qui demande plus d'amour que de respect, plus d'attachement que de crainte, qui sourit en faisant du bien, & qui soupire en lançant la foudre.

Telle est la patrie. Un mot si beau, je le demande aux deux régles vivantes de la langue, *à l'Académie* & *à la Cour*: je le demande encore à nos jeunes Auteurs qui aiment tant les mots, un mot si magnifique doit-il être oublié? doit-il être proscrit? Si nous vivions sous le despotisme oriental, où l'on ne connoit d'autres loix que la volonté du souverain, d'autres maximes que l'adoration de ses caprices, d'autres principes du gouvernement que la terreur; où aucune fortune, aucune tête n'est en sureté; comme nous n'aurions

rions point de patrie, nous serions excusables d'en ignorer le nom. Les Romains qui en avoient une, vouloient y associer tous les peuples, en renversant tous les trônes de l'orient & de l'occident. Lorsque les Grecs vainquirent les Perses à Salamine, on entendoit d'un côté la voix d'un maître impétueux, qui chassoit des esclaves au combat, & de l'autre le mot de *patrie* qui animoit des hommes libres. La Gréce commença à l'oublier sous le joug de Philippe. Rome, qui l'avoit prononcé si souvent & si long-tems, l'oublia tout-à-fait sous Tibére; & comment s'en feroit-elle souvenue? On voyoit le brigandage uni avec l'autorité, le manége & l'intrigue disposer de tout, toutes les richesses dans les mains d'un petit nombre, un luxe excessif insulter à l'extrême pauvreté, le laboureur ne regarder son champ que comme un prétexte à la véxation, chaque citoyen réduit à oublier le bien général, pour ne s'occuper que du sien. Tous les principes du gouvernement étoient corrompus, toutes les loix plioient au gré du souverain. Plus de force dans le sénat, plus de sureté pour les particuliers: des sénateurs qui auroient voulu défendre la liberté publique, auroient risqué

la

la leur. Ce n'étoit plus qu'une tyrannie sourde, exercée à l'ombre des loix, & malheur à qui s'en appercevoit : représenter ses craintes c'étoit les redoubler. Tibére endormi par les plaisirs dans son isle de Caprée laissoit faire ; & Séjan, ministre bien digne d'un tel maître, fit tout ce qu'il falloit pour anéantir la patrie. Dans une position si triste, les Romains pouvoient-ils conserver un mot qui n'avoit plus d'application ? Mais nous qui nous vantons d'être heureux, nous qui nous préférons à des nations voisines, chez qui le mot *Patrie* est en si grand honneur, rétablissons ce mot, qui est la véritable expression du bonheur, & qui justifiera cette préférence.

Ce rétablissement n'est pas un petit ouvrage. Ménage créa le mot *Vénusté*, qui expira sur ses lévres. L'empereur Claude ne put pas venir à bout d'introduire une seule lettre dans l'alphabet. Les mots se persuadent, on ne les commande pas. Dans le zéle qui m'anime j'ai fait des épreuves sur des sujets de tous les ordres : citoyens, ai-je dit, prononçons le mot *Patrie*. L'homme du peuple a pleuré, le magistrat a froncé le sourcil en gardant un morne silence, le militaire a juré, le courtisan

m'a

m'a persiflé, le financier m'a demandé si c'étoit le nom d'une nouvelle ferme. Pour les gens de religion, qui, comme Anaxagore, montrent le Ciel du bout du doigt quand on leur demande où est la patrie, il n'est pas étonnant qu'ils n'en fêtent point sur cette terre.

Voilà de grandes difficultés; mais elles ne sont pas invincibles; elles étoient plus grandes lorsque Trajan monta sur le trône. Six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, avoient anéanti le mot *Patrie*; les régnes de Titus & de Nerva furent trop courts pour le remettre en vogue. Trajan qui aimoit avec passion tous les mots qui expriment le contentement du cœur, tels que ceux de joie, de plaisir, de bonheur, de reconnoissance, & sur-tout celui de *Patrie*, projetta de le rétablir. Voyons comment il s'y prit.

Il débuta par dire à Saburanus, préfet du prétoire, en lui donnant la marque de cette dignité, (c'étoit une épée,) *Prens ce fer pour l'employer à me défendre si je gouverne bien la Patrie, ou contre moi si je me conduis mal.* Il étoit sûr de son fait. Il refusa les sommes que les nouveaux empereurs recevoient des villes; il diminua considérablement les impôts; il vendit

dit une partie des maisons impériales au profit de l'Etat ; il fit des largesses à tous les pauvres citoyens ; il empêcha les riches de s'enrichir à l'excès ; & ceux qu'il mit en charge, les questeurs, les préteurs, les proconsuls, ne virent qu'un seul moyen de s'y maintenir, s'occuper du bonheur des peuples. Il ramena l'abondance, l'ordre & la justice dans les provinces & dans Rome, où son palais étoit aussi ouvert au public que les temples, sur tout à ceux qui venoient représenter les intérêts de la *Patrie*. Ce mot si long-tems oublié rentra bientôt dans le commerce.

Mais quand on vit le maître du monde se soumettre aux loix, rendre au sénat sa splendeur & son autorité, ne rien faire que de concert avec lui, ne regarder la dignité impériale que comme une simple magistrature comptable envers la Patrie, enfin le bien présent prendre une consistance pour l'avenir, alors on ne se contint plus sur le mot *Patrie*. Les femmes se félicitoient d'avoir donné des enfans à la Patrie, les jeunes gens ne parloient que de l'illustrer, les vieillards reprenoient des forces pour la servir : tous s'écrioient, heureuse Patrie ! glorieux empereur ! tous par acclamation

tion donnérent au meilleur des princes un titre qui renfermoit tous les titres, *Pére de la Patrie.*

Il n'en eſt pas du mot *Patrie*, comme des autres termes que des grammairiens font paſſer dans le diſcours. Pour donner vogue à celui-ci, il faut des grammairiens d'état : un chancelier de l'Hôpital, un Sulli, un cardinal d'Amboiſe; tous ceux en un mot qui exercent l'autorité ſous un bon maître, y feroient plus que tous les arbitres de la langue.

Il y avoit chez les Grecs & les Romains des uſages qui rappelloient ſans ceſſe l'idée de la patrie avec le mot : des couronnes, des triomphes, des ſtatues, des tombeaux, des oraiſons funébres; c'étoit autant de reſſorts pour le patriotiſme. Il y avoit encore des ſpectacles vraiement publics, où tous les ordres raſſemblés ſe délaſſoient, ſe réjouiſſoient en commun; des tribunes où la patrie par la bouche des orateurs conſultoit avec ſes enfans ſur les moyens de les rendre heureux & glorieux.

De tout cela nous n'avons retenu que les oraiſons funébres; encore faut-il être né avec un très grand nom, ou avoir occupé une très grande place, pour avoir des vertus après ſa

mort.

mort. Tous nos autres discours ne roulent que sur des points de science ou d'histoire, qui restent souvent aussi douteux après que le discoureur a parlé. Cette éloquence ne seroit-elle pas mieux employée à remercier, à louer publiquement, au nom de la patrie, quiconque se seroit distingué dans les arts, dans le commerce, dans la guerre, dans la magistrature, dans la politique? L'orateur de la patrie en célébrant les grands talens, les grandes vertus formeroit des citoyens. Qu'on ne me vante point un grand nom, il est très petit si celui qui le porte est inutile à l'état.

Ce qui nous manque, c'est de penser en commun. Si dans une nation on voyoit comme deux nations, la premiére remplie de richesses & d'orgueil, la seconde de miséres & de murmures, l'une se croyant heureuse vis-à-vis du malheur de l'autre; si on y voyoit deux partis s'attaquer, se poursuivre sans cesse avec le flambeau de la religion, on n'y entendroit pas le mot *Patrie*. Nous ne le rappellerons qu'en ramenant sans cesse les citoyens du bien particulier au bien général, de leurs maisons à la patrie; on ne sçauroit même s'y prendre trop tôt. On a grand soin dans les écoles publi-

bliques de parler aux enfans de Dieu & du Roi : mais on ne leur dit pas que Dieu est le créateur de la patrie & que le Roi en est le pére. Pourquoi ne pas inculquer à ce jeune homme qui prend l'épée *pour faire son chemin*, qu'il fera quelque chose de mieux, *le bien public*, & à cet autre qu'on éléve pour juger les citoyens, que la patrie le jugera ? Si dans ces maisons où l'on forme des ministres pour la religion, on leur disoit qu'ils sont à la patrie avant que d'être aux autels, pense-t-on que les autels en seroient moins bien servis ? Il faudroit même instruire, fortifier ce séxe qui ne se croit fait que pour plaire : les femmes Spartiates vouloient plaire aussi, mais elles comptoient fraper plus surement au but en mêlant le zéle de la patrie avec les graces : *va, mon fils*, disoit l'une, *arme-toi, & ne revien qu'avec ton bouclier ou sur ton bouclier*, c'est-à-dire, vainqueur ou mort. *Console-toi*, disoit une autre au sien, *de la jambe que tu as perdue, tu ne feras pas un pas qui ne te fasse souvenir que tu as défendu la Patrie* ; & après la bataille de Leuctres toutes les méres de ceux qui avoient péri en combattant se félicitoient mutuellement, tandis que les autres pleuroient

sur

ſur leurs fils qui revenoient vaincus ; elles ſe vantoient de faire des hommes, pourquoi? parce que dans le berceau même elles leur montroient la patrie comme leur premiére mére. Si on veut avoir des citoyens, aucun mot ne doit être plus ſouvent répété aux enfans que celui de patrie.

Mais ce ne ſeroit pas aſſez de le rétablir, il faut en connoître l'uſage. Brutus l'employa pour chaſſer les tyrans, Valerius Publicola pour rendre le ſénat plus populaire, Menenius Agrippa pour ramener le peuple du mont ſacré dans le ſein de la république, Véturie, (car les femmes à Rome comme à Sparte étoient citoyennes) Véturie pour déſarmer Coriolan ſon fils; Manlius, Camille, Scipion, Pompée pour vaincre les ennemis du nom Romain; les deux Catons pour conſerver les loix & les anciennes mœurs; Ciceron pour effrayer Antoine & foudroyer Catilina.

Les Grecs avant les Romains l'avoient employé pour leur bonheur & pour leur gloire. Solon, Miltiade, Themiſtocle, Ariſtide le faiſoient retentir dans toutes les grandes occaſions. Quand Démoſthène parloit de la patrie, Athènes étoit toute oreilles. C'étoit le grand

mot

mot de tous les grands hommes dans l'une & l'autre république.

On eût dit que ce mot renfermoit une vertu secréte, non-seulement pour rendre vaillans les plus timides selon l'expression de Lucien, mais encore pour enfanter des héros dans tous les genres pour opérer toutes sortes de prodiges. Disons mieux ; il y avoit dans ces ames Grecques & Romaines des vertus qui les rendoient sensibles à la valeur du mot. Je ne parle pas de ces petites vertus, qui nous attirent des louanges à peu de frais dans nos sociétés particulières ; j'entens ces qualités citoyennes, cette vigueur de l'ame qui nous fait faire & souffrir de grandes choses pour le bien public. Fabius est raillé, méprisé, insulté par son collégue & par son armée, n'importe, il ne change rien dans son plan, il temporise encore, & il vient à bout de réprimer Annibal. Thémistocle dans un conseil de guerre voit la canne d'Eurybiade levée sur lui ; il ne se venge que par ces trois mots, *frape, mais écoute*. Aristide, après avoir disposé long-temps des forces & des finances d'Athénes, ne laisse pas de quoi se faire enterrer. Régulus pour conserver un avantage à Rome dissuade l'échange

des prisonniers, prisonnier lui-même, & il retourne à Carthage où les supplices l'attendent. Les deux Gracques, après avoir tout sacrifié au bonheur du peuple, lui donnent leur tête pour dernier présent. Trois Décius signalent leur consulat en se dévouant à une mort certaine. Tant que nous regarderons ces généreux citoyens comme d'illustres fous, & leurs actions comme des vertus de théâtre, la patrie sera mal placée dans nos bouches.

Jamais peut-être on n'entendit ce beau mot avec plus de respect, plus d'amour, plus de fruit, qu'au tems de Fabricius. Chacun sçait ce qu'il dit à Pyrrhus: *Gardez votre or & vos honneurs; nous autres Romains nous sommes tous riches, parce que la Patrie l'est pour nous: nous sommes tous grands, parce que la Patrie, pour nous élever aux grandes places, ne nous demande que du mérite.* Mais chacun ne sçait pas que mille autres l'auroient dit. Ce ton patriotique étoit le ton général dans une ville où tous les ordres étoient vertueux; voilà pourquoi la ville parut à Cyneas, l'ambassadeur de Pyrrhus, comme un temple, & le sénat une assemblée de rois.

Les choses changérent bien avec les mœurs

vers la fin de la république. On ne connut plus le mot *Patrie* que pour l'anéantir, ou pour le profaner. Catilina & ses furieux complices destinoient à la mort quiconque le prononçoit encore en Romain: Crassus & César ne s'en servoient que pour voiler leur ambition, & pour séduire; & lorsque dans la suite ce même César, en passant le Rubicon, dit à ses soldats qu'il alloit venger les injures de la patrie, il abusoit évidemment du mot.

Ce n'étoit pas en soupant comme Crassus, en bâtissant comme Lucullus, en se prostituant à la débauche comme Clodius, en pillant les provinces comme Verrès, en formant des projets de tyrannie comme César, en flattant César comme Antoine, qu'on apprenoit à aimer la patrie.

Un Mylord aussi connu par les lettres que par les négociations, a écrit quelque part que dans son pays l'hospitalité s'est changée en luxe, le plaisir en débauche, les seigneurs en courtisans, les bourgeois en petits-maîtres. S'il en est ainsi, j'annonce à ce pays, que bientôt on n'y entendra plus la voix de la patrie. Des citoyens corrompus sont toujours prêts à la déchirer.

La patrie reſſemble à une étoffe : (je demande pardon au monde poli de la comparaiſon, qui auroit peut-être paſſé dans les beaux jours d'Athénes) la patrie, dis-je, reſſemble à une grande piéce d'étoffe aſſez grande pour couvrir tout un peuple. Les petites tailles compoſent la foule modeſte : mais viennent des géants avec de grands noms, de grands titres, de grandes prétentions ſe jetter ſur l'étoffe, & ils en emportent des morceaux beaucoup plus grands que leurs beſoins, tandis que la multitude reſte nue expoſée à toutes les injures de l'air. Eſt-ce-là ce que promettoit la patrie?

Je n'irai pas dire aux grands, aux puiſſans de la nation, que nous ſommes tous fréres : cette groſſiéreté évangelique n'eſt placée que dans la chaire ; mais je leur dirai que s'ils peuvent rire tandis que les autres pleurent, que ſi les forts ne portent pas les foibles, le mot *Patrie* devient nul. Ames frivoles, ames baſſes, caractéres durs, naturels avides, injuſtes, violens ; vous ſur-tout qui abuſez de l'autorité, ne vous aviſez pas de le prononcer ; cette expreſſion n'eſt pas faite pour vous.

Il eſt deux ordres qui paroiſſent en connoître l'uſage, les dépoſitaires des loix, & les

gens

gens de lettres. Mais dans les premiers cette connoiſſance reſtera ſans effet, ſi le juge n'eſt pas auſſi ſage, & dans bien des cas, plus humain que la loi qui n'a pas tout prévû: j'avertis encore les ſeconds, qu'ils doivent s'occuper bien plus à donner des mœurs à leur patrie, comme firent Socrate, Platon, Pythagore, Epictète & Senèque, qu'à des ſpéculations de bel eſprit. On ſent en liſant *l'Eſprit des Loix*, que l'auteur eſt animé de ce feu patriotique qui échauffa Rome & Athénes.

Faudra-t-il toujours recourir aux Grecs & aux Romains pour trouver des modéles? Ayons l'ame auſſi belle, auſſi noble, auſſi grande, auſſi fiére, le cœur auſſi plein des droits du genre humain, & le mot *Patrie* fera ſur nous la même impreſſion qu'il faiſoit ſur eux.

La Terre que nous habitons égale l'Italie & ſurpaſſe la Gréce: des campagnes fertiles, un peuple laborieux, un ciel favorable, des fleuves & des mers, un commerce étendu, tous les arts utiles & agréables. Que de biens au-delà de nos beſoins! Que cherchons-nous pour dire que nous avons une patrie? Les Suiſſes au milieu de leurs rochers ſe vantent d'en avoir une. Si on a la choſe, pourquoi ne pas avoir le mot?

ARTICLE SECOND.

DISCOURS.*

Si l'on peut dire des Académies ce que l'Esprit Saint a dit des Sages, que leur grand nombre tourne au profit de la Société : *Multitudo Sapientium sanitas est orbis terrarum.* SAP. VI. 26.

LEs arts, destinés dans leur origine à soulager les besoins de l'homme, servent souvent à entretenir son luxe ; & les sciences, qui doivent éclairer son esprit, contribuent quelquefois à pervertir son cœur. Dans tous les temps l'homme a changé en poison les remédes les plus salutaires.

Les Académies, établies pour réunir les citoyens les plus judicieux, pour perfectionner la rai-

* Ce Discours du R. P. Dom *Pont*, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, de l'Académie Royale des Sciences de Toulouse, & Professeur de Grec & d'Hebreu dans la même Académie, a remporté le Prix d'Eloquence dans l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, en l'année 1754.

raiſon & les connoiſſances, pour reſſerrer les liens de la ſociété, produiroient-elles auſſi, par leur grand nombre, de funeſtes effets ?

Je ſai que des écrivains célébres lui attribuent la décadence des études. Mais ils n'ont pas conſidéré ſans doute les grands avantages qui en réſultent. Eſſayons de les comparer avec les inconvéniens qui les ſuivent quelquefois. Par ce parallele exact & rigoureux, nous apprendrons ſi l'on peut dire des Académies ce que le Saint Eſprit a dit des Sages, que leur grand nombre tourne au profit de la ſociété : *Multitudo ſapientium ſanitas eſt orbis terrarum.*

* * *

Ne diſſimulons pas les dangereuſes ſuites du grand nombre des Académies. En les multipliant il faut que les aſpirans ſe multiplient, que le ſanctuaire des muſes ſoit ouvert à des hommes ſans lumiéres, & que la récompenſe du ſavoir ſoit accordée à la médiocrité. La nature diſpenſe les talens d'une main avare. Cette économie, qui fait leur gloire, enléve aux Aca-

démies l'espérance de voir dans leur sein une succession de génies propres à éclairer l'univers. Rarement même leurs talens seroient-ils assez dévelopés pour paroître avec éclat. Il n'est plus temps d'acquérir un goût sain, une critique exacte, des connoissances variées, quand on devient l'arbitre des diverses productions de l'esprit humain. Pour mériter ce titre, il faut s'être enrichi du travail des autres, & s'être rempli de réflexions profondes & lumineuses.

Cependant les corps littéraires *, trop sensibles au désir de se perpétuer, ont la complaisance d'adopter des hommes dont l'ambition supplée la capacité. Ici s'offrent à mes yeux les brigues, les cabales, & tous les moyens mis en œuvre pour illustrer l'ignorance.

Et quel est le sort de ces compagnies? celui des empires où l'on accorde à la faveur ce qu'on doit au mérite. De là peu de zéle & peu d'assiduité aux exercices académiques; de là des ouvrages foiblement écrits, dangereux modèles, s'ils passoient à la postérité: le goût se déprave, le frivole s'accrédite & prend la place du beau & du vrai; les couronnes sont don-

* On prend ce mot dans toute sa généralité.

données au ſtyle précieux & aux vains ornemens, & l'enflure des Séneque eſt préferée à l'éloquence des Ciceron. Vainement des loix ſalutaires éloignent les préſomptueux ignorans; comment les obſerver dans les provinces, lorſque les vrais ſavans nous quittent, & vont porter aux pieds du trône les fruits de leurs veilles & de leurs travaux? Dirai-je que le grand nombre des Académies fait une plaie mortelle à la république, en la privant de pluſieurs citoyens? J'avoue que ſi nous étions modérés dans nos déſirs, nous pourrions en même temps remplir nos devoirs, & chercher dans la culture des lettres un honnête délaſſement. Céſar & Scipion ont ſû les cultiver, & faire de glorieux exploits. Polybe a été un grand politique, & un excellent hiſtorien. Un illuſtre miniſtre, parmi nous, étoit à la fois le favori des Muſes, & le ſoûtien d'un royaume agité. Pourquoi faut-il que ces exemples ſoient aujourd'hui ſi rares? L'on ne voit preſque plus les docteurs de la religion, devenus membres d'une Académie, allier la ſcience de l'Ecriture & des Péres à l'intelligence des poëtes & des orateurs, le guerrier étudier la tactique comme les écrits des philoſophes, & le magiſtrat s'appli-

pliquer autant à connoître les loix que les précieux monumens de l'antiquité. Notre siécle a produit, je le sai, cet étonnant phénomène ; mais tandis que l'aigle plane dans le plus haut des airs, le reste des oiseaux vole terre à terre. La plûpart des hommes s'égarent en prenant un essor téméraire. Bien loin de préferer à tout le bonheur de servir la patrie, ils se livreront au goût des lettres qu'inspirent les Académies, & ce goût dégénerant en passion, peut-être en manie, l'amusement l'emportera sur le devoir.

Les belles-lettres s'offrent toûjours sous un dehors séduisant ; dangereuses syrénes, elles nous attirent par leurs charmes, & nous dégoûtent de notre état. Nous sommes plus flattés de vivre parmi des Savans, que de remplir avec soin nos obligations. En vain voulons-nous quelquefois acquérir des connoissances, sans cesser d'être citoyens ; l'expérience nous apprend que chaque profession exige l'homme tout entier. Nous privons la république d'un avantage réel, sans contribuer beaucoup à la perfection des sciences & des arts.

* * *

A la vuë des maux causés par la multitude des Aca-

Académies, ferons-nous moins touchés des avantages qu'elle nous procure ? Repréſentons-nous des guerriers attentifs à la défenſe d'un royaume contre des ennemis acharnés à ſa ruine : tels les corps littéraires qui ſont prépoſés pour éloigner de l'empire des lettres la barbarie, l'ignorance & le mauvais goût. Rappelons ces temps ſi déshonorans pour la raiſon, où l'oubli des loix, de la vertu, de la décence, avoit dégradé l'homme, & où le monde étoit privé des précieuſes découvertes qui font la gloire de notre ſiécle. Nous applaudirons alors au grand nombre des compagnies qui veillent à la conſervation du dépot confié à leurs ſoins. Voit-on paroître le néologiſme, l'affectation du ſtyle, l'étalage d'une fauſſe érudition ; s'éloigne-t-on de la nature & des modèles ; ſe livre-t-on enfin aux préjugés & à l'erreur ; les Académies réclament dans tous les genres en faveur de l'antiquité. Etablies dans tous les lieux, elles repouſſent par-tout leurs ennemis. Seroient-elles jamais en trop grand nombre ?

Nous leur devons auſſi cette foule de Zoroaſtres & d'obſervateurs de la nature qui ſont répandus dans tout le monde. La carrière des ſciences eſt ſans bornes, & nos beſoins varient

à l'infini. A peine l'homme ſort du néant, que la faim, la ſoif, l'ignorance l'aſſiégent de toutes parts. A ces maux s'unit un eſſaim d'infirmités. Enfin tout ce qui l'environne ſemble concourir à ſa deſtruction.

Remédier à ces maux, ou en adoucir les rigueurs; écarter les maladies, ou en prévenir les effets; n'eſt-ce pas ſervir utilement la ſociété? Or voilà le but du grand nombre des corps littéraires. La plûpart embraſſent les ſciences ou les beaux arts: la phyſique, l'agriculture, le commerce * ſont l'objet de leurs ſpéculations. L'aſtronomie, ſi néceſſaire pour perfectionner la navigation, dévoile aux regards des uns la marche de ces globes lumineux qui roulent majeſtueuſement ſur nos têtes; la méchanique fournit aux autres des inſtrumens d'une utilité reconnue; d'autres enfin portent le flambeau dans les replis les plus ſecrets du corps humain.

Les expériences ne peuvent jamais trop ſe répéter ni ſe reproduire dans trop de climats: elles ſont ſuſceptibles d'une infinité de degrés, de différences & de changemens. Dans les ſcien-

* A Dublin il y a une Académie qui s'applique à perfectionner le commerce.

ciences il s'agit moins de la vérité des principes, que de leur universalité & de la manière de les appliquer. Mais qui les fait ces expériences? qui les diversifie à l'infini? qui interroge la nature de la manière la plus adroite & la plus pressante? Ne doit-on pas aux Académies l'ardeur & l'exactitude qui annoncent les succès? L'art d'assurer nos jours réclame surtout la variété des observations dans tous les pays du monde; il ne fait des progrès qu'en multipliant dans toutes les provinces les hommes attentifs à observer les maladies & les remédes qui les guérissent. On sait combien la nature, trop bisarre pour notre malheur, varie ses infirmités, & déconcerte les maîtres de l'art.

J'atteste ici ce grand homme † qui voulut autrefois lier ensemble tous les disciples d'Hippocrate pour le soulagement de l'humanité. Vainement l'envie s'opposa à des vûes si sublimes. Le grand nombre des Académies les remplit avec succès. Les recherches & les observations circulent, & passent dans tous les pays. Les caractéres & les divers symptômes des maladies

† Voyez l'éloge de Mr. Chirac. Fontenell. tom. 6. pag. 528.

ladies ſont connus & appréciés. Tout annonce la perfection de la plus néceſſaire des ſciences.

Nous devons d'autant plus l'attendre de la multiplicité des corps littéraires, qu'elle inſpire la plus vive ardeur dans les recherches. L'émulation entre les hommes eſt le principe de tout ce qui ſe fait de grand, d'utile & d'agréable dans la ſociété. Elle les anime, les ſoutient, & les rend capables des plus belles entrepriſes. La vûe du mérite des autres, mêlée d'une juſte admiration, & d'une ſecrette peine de leur être inférieur, excite un amour de la gloire qui ne voit rien d'impoſſible. Que ne fera pas cette noble rivalité entre les Académies? Si l'une entrevoit une découverte, l'autre la ſuit, & laiſſe à quelqu'autre la gloire de la perfectionner. Les principes eſſentiels une fois trouvés, les vérités coulent aiſément, leur enchainement eſt plus ſimple, & leur génération, en quelque ſorte, plus féconde. Il ſeroit beau de connoître les différentes mains qui les ont portées juſqu'à la démonſtration.

Les ſciences ſont long-temps dans l'enfance, & leurs progrès ſont l'ouvrage de pluſieurs ſiécles. Les connoiſſances nous viennent par de-

grés.

grés, & par une économie rebutante. Il est des obscurités qu'on ne peut dissiper, des replis qu'on ne découvre pas, & de faux jours qui nous égarent. Les Académies, devenues rivales par leur grand nombre, s'efforceront de bannir cette obscurité, de pénétrer jusqu'à ces replis, & de dissiper l'erreur. Que d'heureuses découvertes la méchanique, l'astronomie, la géométrie & l'électricité ne leur doivent-elles pas ! Ouvrons l'histoire du progrès des sciences & des arts, ou plutôt les précieux écrits des plus célébres Académies : nous y verrons la naissance, l'accroissement & la perfection des vérités connues de nos jours. Annonce-t-on un phénoméne céleste, toutes les Académies du monde sont invitées à l'observer. On le voit ici paroître, s'avancer, & s'éclipser dans un temps ; là ses révolutions sont plus tardives, ou plus avancées. Si un épais nuage le dérobe à quelque observateur, un Ciel plus favorable le montre sans voile dans de plus heureux climats. L'on rapproche les observations, & l'on perfectionne l'art de connoître & d'affronter les mers. Quelle différence entre les modernes & les anciens navigateurs ! Les nations de l'Europe deviennent plus puissantes, en s'enrichissant

par

par un commerce tranquille, qu'en étendant leurs états par des conquêtes violentes.

Et vous dont les talens n'auroient jamais vû le jour sans les Académies, vous leur devez non seulement le goût pour les belles-lettres & pour les sciences, mais encore la perfection où vous les portez. Un jeune poëte apprend de nos sages à parler le langage des Dieux : ils lui enseignent que le délire poëtique doit être réglé par la raison. Livré à lui-même, sans guide, éloigné de la source des lumiéres, * il n'auroit point connu sa vocation sublime ; ses succès auroient été moins rapides & moins brillans. Ainsi l'Orateur, dès le premier pas qu'il fait dans sa carrière, apprend facilement l'art d'émouvoir le cœur, en éclairant l'esprit, & de faire aimer des vérités austères, en les parant des graces de l'éloquence.

L'amateur des sciences interroge ceux qui les cultivent dans sa patrie : ils le dirigent, l'élévent, le soûtiennent dans ses méditations, & lui donnent des vûes pour l'avenir. Les principes ont besoin d'être dévelopés & d'être mis dans un point de vûe proportionné à la foiblesse des

* La Capitale.

des jeunes éléves. J'ose le dire, les compagnies littéraires encouragent toujours un mérite naissant. Comment aimer les sciences & les lettres, sans en inspirer l'amour aux autres? service important, capable lui seul de justifier le grand nombre des corps consacrés à la perfection de l'esprit humain.

Ne croyons pas qu'un homme puisse s'ouvrir par lui-même la carrière qu'il doit courir. Il s'égare, s'il marche seul; il a besoin qu'une main étrangère le conduise dans sa route. Si, loin de la capitale, l'on étoit privé de compagnies littéraires, les talens enfouis seroient dans une honteuse obscurité; peut-être se pervertiroient-ils jusqu'à devenir pernicieux à la société. Tout autre secours semble inutile, & supplée rarement à celui qu'on trouve dans sa patrie.

Ces hommes rares, qui naissent pour le bonheur & la gloire du monde, excités par nos Sages, aspirent bien-tôt à les égaler; ils acquièrent souvent dans une Académie de province un savoir qui les fait paroître avec éclat sur un plus beau théatre. Témoin ce génie brillant, & sublime † qui a dévelopé aux na-

† Mr. de Montesquieu.

tions les loix de tous les temps & de tous les ſiécles. Témoin cet écrivain ingénieux & rapide (*a*), qui a fait paſſer juſqu'à nous toute la véhémence de l'orateur d'Athénes. Fidéles à la vérité, ils nous diront que l'eſpoir d'être initiés dans les Académies de leur patrie, leur inſpira le courage de s'en rendre dignes, & que l'émulation croiſſant toujours en eux, ils parvinrent au faîte des honneurs littéraires (*b*). Quel vaſte champ ne m'offre pas la riche moiſſon de palmes deſtinées à immortaliſer les vainqueurs ! Combien de Poëtes fameux aujourd'hui ſur le Parnaſſe, n'auroient jamais manié la lyre, ni embouché la trompette, s'ils n'avoient été excités par les prix étalés à leurs yeux ! Combien d'Orateurs, ſoit dans la chaire, ſoit dans le barreau, auroient ignoré le don qu'ils avoient reçû de la nature ! Des eſſais ſoumis aux Académies répanduës dans le royaume, ont formé l'aurore du jour le plus brillant. Les talens, enhardis par le ſuccès, ſeront conſacrés à l'inſtruction ou à la défenſe des citoyens.

J'aime à voir cette foule de rivaux. Les uns ſont

(*a*) Mr. de Tourreil.

(*b*) L'Académie Françoiſe.

font animés par leur triomphe, les autres par leur défaite. Ceux-là s'efforcent de conserver leur gloire, ceux-ci cherchent à la mériter, & tous portent un œil févère fur leurs propres écrits. La crainte d'être inférieur à de puiffans adverfaires, jointe au défir de les furpaffer, redouble l'amour du travail.

Les fujets même qu'on propofe tournent à l'avantage de la fociété. L'auteur qui perfectionne les différens objets de l'agriculture, du commerce & de la navigation, * eft affuré d'obtenir une brillante couronne. Il eft des compagnies littéraires qui la réfervent à la défenfe de la vertu & de la religion. L'Ecriture fainte eft le dépôt facré où elles puifent des fujets propres à exercer les jeunes orateurs. Tantôt elles nous enfeignent que la vraie philofophie eft incompatible avec l'irréligion, tantôt que l'homme eft intéreffé à faire du bien à fes femblables, tantôt que la dépravation des mœurs

* L'Académie de Dublin en Irlande propofe près de cent prix à ceux qui traiteront des fujets rélatifs au commerce, à l'agriculture & aux arts méchaniques. On a établi depuis peu à Florence une Académie pour l'agriculture. Celle d'Amiens a donné cette année un fujet fur le commerce. Enfin l'Académie de Bourdeaux a propofé fucceffivement quelle eft la meilleure façon de tailler la vigne, & comment l'on peut prévenir le ravage des brouillards.

entraîne la corruption du goût. Les écrivains ſont heureuſement forcés de méditer & d'approfondir la morale : en l'étudiant, ils l'aiment, & ils embraſſent la vertu. Polémon noirci de crimes & parfumé d'eſſences * entre dans l'école de Zénocrate pour inſulter aux leçons du philoſophe. Bien-tôt ébranlé par ſes diſcours, il arrache l'ornement qui pare ſa tête, & régle ſes mœurs. Enfin nous devons au grand nombre des corps littéraires l'amour de l'étude qui régne parmi nous. L'eſprit s'éclaire, le cœur s'épure, l'aménité prend la place de la barbarie. Si l'on demande pourquoi la France eſt remplie d'ouvrages où la délicateſſe du ſtyle & de l'expreſſion ſe fait remarquer, pourquoi preſque tout le monde s'inſtruit & s'applique à l'étude, peut-on en refuſer la gloire aux Académies ? Devenuës des tribunaux redoutables, le déſir de mériter leur ſuffrage s'empare de la nation, tout s'anime, tout s'intéreſſe, tout aſpire à l'immortalité. Quel ſeroit l'étonnement d'un homme de lettres du quinziéme ſiécle, ſi rappelé au milieu de nous, il voyoit dominer avec tant d'ardeur l'amour des ſciences & des arts ?

* Roll. Hiſt. Anc. tom. 6. in 4to. pag. 425.

arts? reconnoîtroit-il ſa patrie? n'eſt-ce pas aux compagnies ſavantes qu'il rapporteroit cette heureuſe révolution? Il falloit autrefois habiter le ſéjour du Prince pour avoir des connoiſſances que l'on acquiert aujourd'hui dans lescprovinces.

Au contraire ſi l'ignorance régne dans des pays immenſes, ſi la nature y paroît auſſi avare des dons de l'eſprit que des productions de la terre, ne l'imputons qu'au défaut d'Académies. Cependant une nation ne ſe diſtingue d'une autre que par l'abondance de ſes lumières, & par ſon amour pour l'étude. La priver de ces avantages, c'eſt la confondre avec les nations barbares: l'y maintenir, c'eſt lui attirer l'eſtime & l'attention de tout l'univers. De toutes parts l'on vole dans ſon ſein pour y puiſer des leçons, & pour y choiſir des modéles. Ainſi les Romains alloient en foule à Athénes pour écouter un peuple de Sages & de ſavans.

Tels ſont les avantages que le grand nombre d'Académies nous procure. Puiſſions-nous les recueillir avec ſoin! Le commerce des connoiſſances eſt ouvert; efforçons-nous de le perpétuer. Nos concitoyens les plus éclairés nous guident dans la route des ſciences & des let-

tres ; nous leur devons des égards : ils nous consacrent leurs travaux, accordons-leur notre estime. S'il est des abus dans la multiplicité des Académies, on peut les réformer, & nous jouirons toujours des avantages qu'elle nous procure. Que les compagnies littéraires consacrent donc une partie de leur temps à la défense de la vertu & de la religion *. C'est alors sur-tout que leur grand nombre seroit utile à la république. Plus il y auroit d'Académies, & plus les défenseurs du culte de Dieu se multiplieroient. Sophismes, paradoxes, vaines objections, tout disparoîtroit en leur présence. Si la vérité perd à n'être pas soûtenue par les savans, elle est toûjours victorieuse quand la science la guide & la défend. Enfin l'on ne diroit plus que la religion chrêtienne est oposée à la perfection des talens. Ce paradoxe impie ne serviroit qu'à dégrader l'auteur qui l'a soûtenu.

---

* Il y a dans l'Académie de Berlin une classe de morale.

ARTICLE TROISIEME.

SUPPLÉMENT

A l'Essai d'un Dictionnaire Allemand.

JE priai mes compatriotes de me ſeconder, lorſque je hazardai l'*Eſſai* de mon *Diction-naire*. Il s'eſt trouvé dans le nombre des Sçavans quelques perſonnes charitables qui ſont venuës à mon ſecours, & ma reconnoiſſance ne peut me permettre d'attendre la perfection de l'ouvrage, pour leur marquer ma ſenſibilité. Je me détermine d'autant plus volontiers à publier leurs écrits, qu'ils pourront ſervir de modèle à ceux qui ne ſont pas auſſi bien entrés dans le plan que je me propoſe, & qu'ils ſerviront à encourager les pareſſeux dont je n'ai point encor. eu de nouvelles.

Je dois même rendre graces au public de l'accueil dont il honore ma tentative, & remercier Meſſieurs E...... & Gl..... des remarques qu'ils ont bien voulu m'adreſſer. Je les prie de ne plus me cacher le lieu de leur réſidence, ni leur nom, afin de me mettre en

état de leur communiquer les doutes qui pourront naître de leurs observations. Je dois avertir M. Ka..... qu'il n'a pas bien pris mes vuës. Les Articles qu'il m'envoye, ne peuvent faire fortune que dans une Societé, dont tout le monde se connoît. La malignité & l'enjouement qui brille dans un Cercle particulier, pique ceux qui le composent; mais le sel de la plaisanterie s'évapore au grand air. Il ne peut soutenir le transport; il se perd en passant le seuil de la porte. Il faudroit un commentateur, pour le porter dans une autre maison. Ces sortes de bons mots sont proprement des *Quolibets*. Le mystére domestique leur donne leur valeur, & l'on ne sçauroit exiger qu'un étranger y trouve le mot pour rire.

On me demande une liste des mots, sur lesquels je souhaite des éclairçissemens. Je communiquerai ceux dont la signification me paroit la plus équivoque. Tout esprit patriotique doit contribuer à fixer l'incertitude des expressions, lorsqu'elle intéresse la vie civile, & les Lettres. J'attens donc avec impatience des éclairçissemens qu'on voudra me fournir sur les mots suivans;

Ambition.
Badin.
Boire à la ſanté.
Critique.
Dévotion.
Enchanté.
Epargne.
Générosité.
Génie.
Grandeur d'ame.
Goût.
Humilité.
Jalousie.
Impartial.
Indifférent.
Innocence.
Joli.
Liberté.
Moi.
Rang.

En voilà bien aſſez pour une fois. Il en reſte un grand nombre, dont l'explication n'eſt pas moins importante ; mais je les remets à une autre fois, dans la crainte de fatiguer mes correſpondans.

Je ne fixe cependant perſonne dans les réflexions qu'il voudra me communiquer ; je recevrai avec reconnoiſſance tout ce qu'on adreſſera à mon Libraire, & je promets de ne nommer que ceux qui me l'auront permis.

ALLEMAND.

Ce mot paſſe aujourd'hui pour une injure. Nos voiſins que la Nature a doués d'une imagination légère & vive, reprochent aux eſprits que

que produit l'autre côté du Rhin, une solidité qu'ils traitent de pesanteur. Ils nous nomment les *Bœufs de la Littérature*, & nous accusent de labourer trop profondément ce qu'ils se contentent d'effleurer. Les graces de leur style séduisent nos patriotes; & déja quelques-uns, pour exprimer un poëme qui péche par l'enthousiasme, disent qu'il *sonne l'Allemand.* La moindre femelle qui commence à balbutier dans la Gazette d'Utrecht, place l'expression à tout propos.

Il est des hommes d'une autre espéce, qui pour la moitié de leur esprit voudroient avoir vécu sous le Consulat de Ciceron. Ces admirateurs du Latin trouvent ridicule qu'on cherche à perfectionner la langue maternelle. Si quelqu'un s'attache à la pureté du style, ils lui donnent le sobriquet de *Michel Allemand.* Cette expression répond à celle de *Samaritain* chez les Juifs, & réunit la haine & le mépris que les *Savoyards* ont pour les *Barbets.*

Une aversion si singulière pour sa Patrie m'a obligé d'en chercher le principe, & j'ai trouvé que la langue Allemande a deux espèces d'ennemis dans ses enfans. L'intérêt & l'orgueil déterminent les uns, les autres sont emportés par leur légéreté.

Les

Les premiers accoutumés à défendre leurs opinions le poing levé, se sont fait une habitude de la ferule & des verges, qui prend la place de la tendresse paternelle. L'air sérieux & décisif qu'ils affectent dans l'école, devient une seconde nature. Ils se croyent en droit de dominer dans la République des Lettres. Leur pédantisme n'est fondé que sur quelqu'étude des langues mortes, & si l'on venoit à se passer du Latin, ils perdroient tout leur mérite.

J'appellerai ces Sçavans des *Georges Latins*, pour faire le pendant des *Michels Allemands*. *Lehman*, dans sa *Chronique de Spire*, raconte qu'un Professeur de cette ville destina son fils à l'étude du Latin, parce qu'il avoit un porreau sur le nez. La nature l'avoit taillé pour être un bon porte-faix; mais le signe commun avec l'Orateur Romain décida de sa vocation. Le pére prit les verges, & força l'enfant d'abjurer *solemni ritu formulaque* sa langue maternelle, parce qu'il croyoit qu'il y avoit de l'indécence à entendre un sçavant parler la même langue que son cordonnier.

Ce seroit perdre sa lessive que d'entreprendre à débarbouiller cette espèce de pedans. Il seroit inutile de les assurer qu'on respecte le Grec

Grec & le Latin comme les clefs des Sciences & des Arts, qu'on n'attaque que leur acharnement contre l'Allemand, qui peut avoir sa valeur, sans préjudicier aux langues mortes. Ils craignent que le public ne vienne à comprendre qu'il faut autre chose que du Latin pour être sçavant; & s'ils trouvent un livre écrit en langue vulgaire, ils s'écrient, *ad rogum!* à la vuë du titre. Le meilleur les irrite le plus. J'en posséde un de cette espèce, sur lequel le célèbre *Iræneus Mastigophorus* a écrit d'une main tremblante:

HUNC TU, ROMANE, CAVETO!

La haine des seconds se manifeste par des symptômes moins violens. Les premiers se révoltent contre tout ce qui n'est pas Grec ou Latin. Ces derniers vous écoutent tranquillement, & se contentent de hausser les épaules aux plus beaux endroits. J'examinois l'autre jour un de nos petits-maîtres, pendant qu'on lisoit quelques pages des *Poësies de Haller*. Il ne parut aucune altération sur son visage; mais le lecteur ayant repris haleine, il tira sa tabatière, & la vertu de l'herbe ayant débouché son cerveau, il se leva en faisant une pirouette, s'écria;

cria: *Le pitoyable jargon!* se mit à siffler un air; & le paroxisme passé, je le vis aussi raisonnable qu'un autre.

Ces sortes de malades sont sans malice, & veulent être traités méthodiquement. Leur langue leur déplait, par la même raison qu'ils méprisent un tailleur qui n'a que la coupe Allemande. Ils s'imaginent qu'il n'appartient qu'aux François d'inventer & d'avoir de la grace; & que c'est être du bel air que de mépriser son pays. Mais si la mode étend son empire sur les productions de l'esprit, je ne désespère pas que nous n'ayons notre tour.

Demandez-leur raison de leur dégoût. Ils répondent par un éclat de rire. Si vous vous adressez à quelqu'un de nos chercheurs de *Raison suffisante*, il comparera la politesse Françoise & la simplicité Allemande, donnera pour preuve la facilité de nos femmes qui ne peuvent résister à leur jargon. Leur hypothèse devient vraisemblable par l'expérience: aussi je crois volontiers quand je vois un petit-maître Allemand, que sa mère a pris quelque chose du François.

Je m'imaginois qu'un *bon Allemand* m'annonçoit la candeur des anciens Germains. J'ai recon-

reconnu qu'on caractèrise sous cette étiquette un homme qui ne sçait pas faire des complimens, & que l'expression vaut autant que *grossier*.

Franchise Allemande, est un terme qui n'est plus en usage. Voyez à ce sujet *Panzirollus de Rebus deperditis*.

E**

FABLE.

Ce titre annonce un poëme, à la tête duquel on met le nom de quelqu'animal ou d'autre chose un peu plus raisonnable que le *Fabulateur*. On ne peut exiger qu'une vraisemblance poëtique dans ces sortes d'ouvrages. La possibilité apparente suffit; & l'on doit se contenter d'une moralité souvent triviale, débitée par une bête communément plus sensée que l'auteur.

On comprend encore sous ce nom le récit d'un fait possible, mais contre la vraisemblance. L'histoire de Pyrame & de Thisbé est de cette espèce. Il est possible qu'une amante refuse de survivre à son amant, & qu'un amant se tuë en perdant sa maîtresse. Mais quoique la chose soit faisable, les amans ne se piquent

plus

plus de pareille folie. Ils veulent du plaiſir, & s'il s'éclipſe dans un objet, ils le cherchent dans un autre.

Cette ſeconde eſpèce de *Fables* ouvre un champ riche à l'imagination. J'en ai inventé de quoi former un volume *in-octavo*, & peut-être j'en régalerai le public quelque jour. Quoique je ne ſois pas poëte, je ne ſerai pas le premier qui s'eſcrime en vers en dépit des Muſes. Le brillant des pointes, & la douceur du ſtyle remplaceront l'enthouſiaſme. Sçavoir rajeunir une penſée rebattuë par une expreſſion hazardée, vaut bien le feu du génie; & ſi je trouvois un contradicteur, je ne manquerois pas de lui oppoſer l'illuſtre *Strephon*. Ce rimeur proſaïque nous a prouvé qu'il ne faut que de l'eſprit pour ſe dire poëte.

J'avoue que l'exemple ne peut me raſſurer; j'aime mieux hazarder un eſſai qu'une édition. Je profiterai de l'occaſion pour tâter le goût du ſiécle en publiant quatre de mes *Fables*.

I. FABLE.

Le Veuf inconſolable.

AGENOR, le plus riche de nos citoyens, fit connoiſſance avec une jeune fille, qui pour tout

tout bien n'avoit que sa vertu, & ce fut ce qui le détermina à l'épouser. Vingt ans s'écoulérent sans que l'un des deux donnat le moindre mécontentement à l'autre; & le dernier jour ils se chérissoient comme le jour des fiançailles. Ce début choque la vraisémblance; mais ce que je vais ajouter, achevera de caractériser la *Fable*. L'épouse au lit de la mort ne regretta que son mari, & celui-ci refusa dix mois après un bon parti. J'aurois pu me borner à cinq; mais j'ai voulu donner dans le prodige.

II FABLE.

La bonne Femme.

PHILINDE choisit NERAN pour époux, & du plus gueux des habitans elle fit le plus riche bourgeois. Elle évitoit avec une attention délicate & continuelle tout ce qui pouvoit rappeller à ce cher mari le souvenir de sa première misère; & le respect qu'elle devoit à sa qualité, lui fit oublier qu'elle avoit fait sa fortune. Elle lui reprochoit tendrement qu'il étoit trop œconome pour lui-même; & lorsqu'elle avoit besoin d'argent pour son usage, elle le deman-

demandoit comme s'il eût apporté tout le bien, *Neran* mourut, & *Philinde* refusa constamment de se remarier. Elle ne cessa de pleurer sa perte, & renouvelloit son deuil à chaque anniversaire. Elle n'avoit de consolation que quand elle voyoit les pauvres parens du défunt, & qu'elle soulageoit leur misère. Elle les prioit d'user des biens, dont elle avoit recouvré la disposition, comme de leur héritage. Je crains qu'on ne m'accuse d'abuser des droits de *Fabuliste*, & je me tais.

III. FABLE.

J'ai connu un Homme, dont la vocation étoit de prononcer toutes les semaines un discours contre les vices. Le plus détestable à ses yeux étoit l'avarice; il la peignoit avec les couleurs les plus affreuses, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? me direz-vous. Patience, écoutez ma *Fable*.

Cet homme étoit fort riche, & n'employoit ses biens qu'à soulager les malheureux. Il le faisoit de façon que le pauvre ignoroit la main d'où venoit le secours. Il séchoit les larmes

de la veuve, & cachoit le mouchoir. Il protégeoit l'orphelin, sans montrer le bras. Un Marchand qu'une banqueroute inopinée mettoit dans la nécessité de dresser son bilan, recevoit ses Lettres acquittées, sans sçavoir qui les avoit payées. Sa charité se manifestoit comme le pouvoir des Fées : on ressentoit l'effet ; on ignoroit le principe. Voilà bien une *Fable*. Mais quel titre lui donner ?

IV. FABLE.

Le Poëte équitable.

PHOCLES étoit Poëte, & les Loix de sa Ville défendoient de louer quiconque ne le méritoit pas. On estimoit les bons vers : on bannissoit les rimailleurs & les plumes mercenaires. On punissoit l'auteur qui négligeoit de perfectionner son ouvrage. Je n'aurois pas conseillé à *Strephon* de s'établir dans cette Ville ; mais elle convenoit à *Phoclès*. Sa réputation étoit fondée sur la candeur de son ame, & ses concitoyens l'honoroient, parce qu'il éclairoit leurs défauts. L'Evêque le consultant un jour sur la conduite qu'il devoit tenir : Son-

gez,

gez, lui dit-il, à pratiquer les vertus que vous devez annoncer. Le Prélat reçut l'avis en l'embrassant, & lui fit un remerciment public.

Phoclès avertit le premier Bourgmestre, qu'il étoit de son devoir de sacrifier ses intérêts particuliers au bien du peuple; & lui détailla ses obligations avec tant de force, que le Magistrat, surpris de sa capacité, voulut lui céder sa place; & sur son refus il le força d'entrer du moins dans le Sénat.

Il avoit accoutumé les Financiers à secourir le misérable, & les femmes à écouter la vérité. On ne cherchoit sa conversation que parce qu'elle étoit instructive. S'il faisoit des vers pour quelque Dame, loin de peindre le feu de ses yeux, ou la blancheur de ses mains, il louoit la modestie de *Phyllis*, l'oeconomie de *Cléone*, la sagesse de *Calliste*, la bonté d'*Euphrosine*, la fidélité d'*Eléonore*, & l'éducation qu'*Elvire* donnoit à ses enfans. Ces sujets, direz-vous, sentent bien le Gothique. D'accord! mais *Phoclès* vivoit dans un siécle où la vertu régloit les discours & les moeurs. Elle obtenoit les dignités & les récompenses, & le vice étoit exclus des charges publiques. Le Philosophe n'étoit point pédant. La beauté

méprisoit la coquetterie. On ne voyoit point de petit-maître idolâtrer son petit mérite. L'homme de condition se piquoit d'étude. Le juge n'étoit point avare. L'avocat ne songeoit qu'à faire valoir la justice, & le négociant abhorroit l'usure. Je vous étonnerois bien plus, si j'allois vous dire que *Phoclès* jugeoit ses propres ouvrages à la rigueur, & qu'il étoit indulgent pour ceux des autres. Il recevoit avec plaisir une critique raisonnée, & travailloit à corriger ses fautes. La louange le faisoit rougir, & il avoit peine à réciter ses vers. La défiance qu'il avoit de lui-même nous a privés de beaucoup de ses ouvrages. Mais le petit nombre qui nous est parvenu, lui acquit le titre de *Grand*.

J'entens *Mævius* s'écrier : Quel galimathias! un auteur célébre par une brochure? Un poëte sans amour propre? Un écrivain qui rend justice aux écrits des autres? A-t-on jamais vu de supposition plus effrontée? Vous avez raison, *Mævius*; c'est ce qui caractérise ma *Fable*; & son absurdité sera plus frapante, si l'on vous met en parallèle.

Cet échantillon suffit pour instruire le Public du goût des autres *Fables*; & je ne doute pas qu'il ne blâme Apollon de m'avoir refusé le don de la Poësie.

J'ap-

J'apprens dans l'inſtant que mon hôte vient de tomber en apoplexie. S'il vouloit mourir pendant que je ſuis en train d'écrire, il me rendroit un grand ſervice. Je ne doute pas qu'on ne me charge de ſon oraiſon funébre, & je ſuis ſûr que le public verroit avec ſatisfaction à la porte de mon libraire l'affiche ſuivante.

ΦΟΒΕΡΏΤΑΤΟΝ ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΦΟΒΕΡΏΤΑΤΩΝ.

Le plus Terrible des Terribles,

OU

LE DESTIN INEXORABLE.

TOMBEAU

De très-Noble & très-Sçavant Docteur N.... Seigneur de N...., &c.

Il mourut dans sa LXXIV. année,
au grand regret de son Epouse,
qu'il laissa veuve à la fleur de son âge
avec de grands biens.
Source intarissable de pleurs pour elle
& pour les autres héritiers.

Eloge prononcé par ordre du Sénat pour la consolation des pauvres, que le défunt défendoit gratuitement pendant sa vie. Il est mort malheureusement pour lui, malheureusement pour le public, & trop tôt pour l'honneur de la justice.

FABLE,

Composée par N.

Imprimée sur le Réquisitoire des Magistrats, aux dépens des Avocats.

Avant de finir cet Article, je dois faire encore une remarque. J'ai dit qu'on appelle *Fable* un ſujet poſſible, mais qui n'a guère de vraiſemblance. De-là il s'enſuit, qu'un récit ne mérite pas le nom de *Fable*, quand il eſt non-ſeulement poſſible, mais auſſi très-vraiſemblable. Or c'eſt un défaut que je trouve particuliérement dans les *Fables de Phèdre.* Il ſuppoſe, par exemple, qu'un cordonnier mourant de faim dans ſon métier, s'aviſa de ſe faire médecin, & s'enrichit plutôt par la bêtiſe de ſes compatriotes que par ſa capacité. J'ignore ſi l'exemple étoit rare à Rome; mais je ſçai qu'il eſt ici trop commun pour paſſer pour *Fable.* Je voudrois ſeulement que le Magiſtrat forçât ceux qui ſe ſont ainſi métamorphoſés, à mettre au bas de leurs ordonnances les vers de notre Poëte.

Quantæ putatis eſſe vos dementiæ,
Qui capita veſtra non dubitatis credere
Cui calceandos nemo commiſit pedes!

Il eſt de même très-ordinaire de voir une fille s'emporter contre un frère qui la badine ſur ſa laideur. Un jeune étourdi qui vient de ſe rendre hommage devant ſon miroir, révolte

infailliblement sa sœur infortunée, s'il est plus beau qu'elle. Il est probable qu'elle se pique contre la méprise de la nature, & sa colère ne peut passer pour une *Fable.* Autrement je soutiendrois qu'on peut donner ce titre au zèle d'une dévote qui revient de l'église, pour éprouver la patience de son mari; mais ce mari convaincu par l'effet de ce zèle, me soutiendra hautement que c'est une réalité plutôt qu'une *Fable.* Il semble que Phédre convienne lui-même de ces vraisemblances. Il dit :

.... Illa irascitur,
Accipiens, quid enim? cuncta in contumeliam.

On ne peut rendre ce *quid enim?* qu'en disant, *est-il si surprenant?* Le poëte suppose que toutes les femmes pensent de même. Or on ne peut traiter de *Fable* un sentiment qui affecte généralement tout un sexe.

J'avois dessein de critiquer encore la *Sixième Fable du Deuxième Livre.* Mais un de mes amis m'a démontré que ce petit poëme est un Apologue. Il applique l'allégorie aux jeunes avocats. Ceux-ci veulent paroître employés, quoiqu'ils n'ayent point de cause. On les voit passer rapidement les rues, un sac sous le bras. Ils assiégent les avenues du barreau. Ils abordent

dont ceux qui paroissent arriver de la campagne. Ils offrent leurs services à tout le monde. Ils disputent entr'eux dans l'antichambre de Thémis ; & s'ils sortent du sanctuaire, ils sont plus essoufflés qu'un jeune Officier qui revient du combat.

Je ne m'arrêterai pas à suivre la justesse de l'application ; mais je sçai que les jeunes médecins en sont aussi susceptibles. Ils courent pareillement les rues comme s'ils étoient poursuivis par des ombres que leurs anciens dépêchent dans l'autre monde. Ils paroissent chargés de moitié de la conduite de ceux qui veulent mourir méthodiquement ; & leur plus grande affaire est de détourner un misérable chien, pour l'anatomiser.

On trouvera facilement plus d'une profession, à laquelle le Tableau général pourra convenir ; & pour faciliter les recherches, je finirai par le Texte Original.

Est Ardelionum quædam Romæ natio,
Trepide concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta, aliis odiosissima.

G L**.

ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

DISCOURS

Sur l'Amour propre. *

PLusieurs philosophes rapportent généralement à l'amour-propre toutes sortes d'attachemens ; ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime, qu'on n'y cherche que son plaisir & sa propre satisfaction ; qu'on se met soi-même avant tout ; jusques-là qu'ils nient que celui qui donne sa vie pour un autre, le préfére à soi. Ils passent le but en ce point : car si l'objet de notre amour nous est plus cher que l'existence sans l'objet de notre amour, il paroit que c'est nôtre amour qui est notre passion dominante, & non notre individu propre ; puisque tout nous échape avec la vie, le bien que nous nous étions appropriés par notre amour, comme nôtre être véritable. Ils répondent que la possession nous fait confondre dans ce sacrifice notre vie & celle de l'objet aimé ; que nous croyons n'abandonner

* Encyclopédie.

ner qu'une partie de nous-mêmes pour conserver l'autre: au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conservons nous paroit plus considérable que celle que nous abandonnons. Or, dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout, c'est une préférence manifeste de l'objet aimé. On peut dire la même chose d'un homme, qui volontairement & de sang-froid meurt pour la gloire: la vie imaginaire qu'il achète au prix de son être réel, est une préférence bien incontestable de la gloire, & qui justifie la distinction que quelques écrivains ont mise, avec sagesse, entre l'amour propre & l'amour de nous-mêmes. Avec l'amour de nous-mêmes, disent-ils, on cherche hors de soi son bonheur; on s'aime hors de soi davantage que dans son existence propre; on n'est point soi-même son objet. L'amour propre au contraire subordonne tout à ses commodités & à son bien-être: il est à lui-même son objet & sa fin; de sorte qu'au lieu que les passions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choses, l'amour-propre veut que les choses se donnent à nous, & se fait le centre de tout.

L'amour de nous-mêmes ne peut pécher qu'en ex-

excès ou en qualité ; il faut que son déréglement consiste en ce que nous nous aimons trop, ou en ce que nous nous aimons mal, ou dans l'un & dans l'autre de ces défauts joints ensemble.

L'amour de nous-mêmes ne péche point en excès ; cela paroit de ce qu'il est permis de s'aimer tant qu'on veut, quand on s'aime bien. En effet, qu'est-ce que s'aimer soi-même ? c'est désirer son bien, c'est craindre son mal, c'est rechercher son bonheur. Or j'avoue qu'il arrive souvent qu'on désire trop, qu'on craint trop, & qu'on s'attache à son plaisir, ou à ce qu'on regarde comme son bonheur, avec trop d'ardeur : mais prenez garde que l'excès vient du défaut qui est dans l'objet de vos passions, & non pas de la trop grande mesure de l'amour de vous-mêmes. Ce qui le prouve, c'est que vous pouvez & vous devez même désirer sans bornes la souveraine félicité, craindre sans bornes la souveraine misére ; & qu'il y auroit même du déréglement à n'avoir que des désirs bornés pour des biens infinis.

En effet, si l'homme ne devoit s'aimer lui-même que dans une mesure limitée, le vuide de son cœur ne devroit pas être infini ; & si le vuide de son cœur ne devoit pas être infini, il s'ensuivroit qu'il n'auroit pas été fait pour la possession

session de Dieu, mais pour la possession d'objets finis & bornés.

Cependant la religion & l'expérience nous aprennent également le contraire. Rien n'est plus légitime & plus juste que cette insatiable avidité, qui fait qu'après la possession des avantages du monde, nous cherchons encore le souverain bien. De tous ceux qui l'ont cherché dans les objets de cette vie, aucun ne l'a trouvé. Brutus qui avoit fait une profession particulière de sagesse, avoit crû ne pas se tromper en le cherchant dans la vertu: mais comme il aimoit la vertu pour elle-même, au lieu qu'elle n'a rien d'aimable & de loüable que par rapport à Dieu, coupable d'une belle & spirituelle idolatrie, il n'en fut pas moins grossiérement déçû; il fut obligé de reconnoitre son erreur en mourant, lorsqu'il s'écria: O vertu, je reconnois que tu n'ès qu'un misérable fantôme, &c.

Cette insatiable avidité du cœur de l'homme n'est donc pas un mal. Il falloit qu'elle fût, afin que les hommes se trouvassent par-là disposés à chercher Dieu. Or ce que dans l'idée métaphorique & figurée, nous appellons un cœur qui a une capacité infinie, un vuide qui ne

ne peut être rempli par les créatures, signifie, dans l'idée propre & litterale, une ame qui désire naturellement un bien infini, & qui le désire sans bornes, qui ne peut être contente qu'après l'avoir obtenu. Si donc il est nécessaire que le vuide de notre cœur ne soit point rempli par les créatures, il est nécessaire que nous désirions infiniment, c'est-à-dire, que nous nous aimions nous-mêmes sans mesure: car s'aimer, c'est désirer son bonheur.

Je sai bien que nôtre nature étant bornée, elle n'est pas capable, à parler exactement, de former des désirs infinis en véhémence: mais si ces désirs ne sont pas infinis en ce sens, ils le sont en un autre; car il est certain que notre ame désire selon toute l'étendue de ses forces: que si le nombre des esprits nécessaires à l'organe pouvoit croître à l'infini, la véhémence de ses désirs croîtroit aussi à l'infini; & qu'enfin si l'infinité n'est point dans l'acte, elle est dans la disposition du cœur naturellement insatiable.

Aussi est-ce un grand égarement d'opposer l'amour de nous-mêmes à l'amour divin, quand celui-là est bien reglé: car qu'est-ce que s'aimer soi-même comme il faut? c'est aimer

Dieu:

Dieu: & qu'eſt-ce qu'aimer Dieu? c'eſt s'aimer ſoi-même comme il faut.

L'amour de Dieu eſt le bon ſens de l'amour de nous-mêmes; c'en eſt l'eſprit & la perfection. Quand l'amour de nous-mêmes ſe tourne vers d'autres objets, il ne mérite pas d'être appellé amour; il eſt plus dangereux que la haine la plus cruelle: mais quand l'amour de nous-mêmes ſe tourne vers Dieu, il ſe confond avec l'amour divin.

J'ai inſinué dans ce que je viens de dire, que l'amour de nous-mêmes allume toutes nos autres affections, & eſt le principe général de nos mouvemens. Voici la preuve de cette vérité: en concevant une nature intelligente, nous concevons une volonté: une volonté ſe porte néceſſairement à l'objet qui lui convient: ce qui lui convient eſt un bien par rapport à elle, & par conſéquent ſon bien: Or aimant toujours ſon bien, par là elle s'aime elle-même, & aime tout par raport à elle-même; car qu'eſt-ce que la convenance de l'objet auquel elle ſe porte, ſinon un rapport eſſentiel à elle? Ainſi quand elle aime ce qui a rapport à elle, comme lui convenant, n'eſt-ce pas elle-même qui s'aime dans ce qui lui convient?

J'ai

J'avouë que l'affection que nous avons pour les autres, fait quelquefois naître nos désirs, nos craintes, & nos espérances : mais quel est le principe de cette affection, si ce n'est l'amour de nous-mêmes ? Considérez bien toutes les sources de nos amitiés, & vous trouverez qu'elles se réduisent à l'intérêt, la reconnoissance, la proximité, la sympathie, & une convenance délicate entre la vertu & l'amour de nous-mêmes, qui fait que nous croyons l'aimer pour elle-même, quoique nous l'aimions en effet pour l'amour de nous ; & tout cela se réduit à l'amour de nous-mêmes.

La proximité tire de-là toute la force qu'elle a pour allumer nos affections : nous aimons nos enfans, parce qu'ils sont nos enfans ; s'ils étoient les enfans d'un autre, ils nous seroient indifférens ; ce n'est donc pas eux que nous aimons, c'est la proximité qui nous lie avec eux. Il est vrai que les enfans n'aiment pas tant leurs péres que les péres aiment leurs enfans ; mais cette différence vient d'ailleurs.

Au reste, comme il y a proximité de sang, proximité de profession, proximité de pays, &c. il est certain aussi que ces affections se diversifient à cet égard en une infinité de maniéres :

niéres : mais il faut que la proximité ne ſoit point combattue par l'intérêt ; car alors celui-ci l'emporte infailliblement. L'intérêt va directement à nous ; la proximité n'y va que par réflexion : ce qui fait que l'intérêt agit toûjours avec plus de force que la proximité. Mais en cela, comme en toute autre choſe, les circonſtances particuliéres changent beaucoup la propoſition générale. Non-ſeulement la proximité eſt une ſource d'amitié, mais encore nos affections varient ſelon le degré de la proximité ; la qualité d'homme que nous portons tous, fait cette bienveuillance générale que nous appellons *humanité : homo ſum, humani nihil à me alienum puto.*

La proximité de la nation inſpire ordinairement aux hommes une bienveillance, qui ne ſe fait point ſentir à ceux qui habitent dans leur pays, parce que cette proximité s'affoiblit par le nombre de ceux qui la partagent ; mais elle devient ſenſible, quand deux ou trois perſonnes originaires d'un même pays ſe rencontrent dans un climat étranger. Alors l'amour de nous-mêmes qui a beſoin d'appui & de conſolation, & qui en trouve en la perſonne de ceux qu'un pareil intérêt & une ſemblable

proximité doit mettre dans la même dispoſition, ne manque jamais de faire une attention perpétuelle à cette proximité, ſi un plus fort motif pris de ſon intérêt ne l'en empêche.

La proximtié de profeſſion produit preſque toujours plus d'averſion que d'amitié, par la jalouſie qu'elle inſpire aux hommes les uns pour les autres : mais celle des conditions eſt preſque toûjours accompagnée de bienveillance. On eſt ſurpris que les grands ſoient ſans compaſſion pour les hommes du commun ; c'eſt qu'ils les voyent dans l'éloignement : les conſidérant par les yeux de l'amour propre, ils ne les prennent nullement pour leur prochain : ils ſont bien éloignés d'appercevoir cette proximité ou ce voiſinage, eux dont l'eſprit & le cœur ne ſont occupés que de la diſtance qui les ſépare des autres hommes, & qui font de cet objet les délices de leur vanité.

La fermeté barbare que Brutus témoigne en voyant mourir ſes propres enfans, qu'il fait exécuter en ſa préſence, n'eſt pas ſi déſintéreſſée qu'elle paroît : le plus grand des poëtes Latins en découvre le motif en ces termes :

Vincit amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Mais

Mais il n'a pas démêlé toutes les raisons d'intérêt qui font l'inhumanité apparente de ce Romain. Brutus étoit comme les autres hommes; il s'aimoit lui-même plus que toutes choses: ses enfans sont coupables d'un crime qui tendoit à perdre Rome, mais beaucoup plus encore à perdre Brutus. Si l'affection paternelle excuse les fautes, l'amour propre les aggrave, quand il est directement blessé; sans doute que Rome eut l'honneur de ce que Brutus fit pour l'amour de lui-même, que sa patrie accepta le sacrifice qu'il faisoit à son amour propre, & qu'il fut cruel par foiblesse plutôt que par magnanimité.

L'intérêt peut tout sur les ames; on se cherche dans l'objet de tous ses attachemens; & comme il y a diverses sortes d'intérêts, on peut distinguer aussi diverses sortes d'affections que l'intérêt fait naître entre les hommes. Un intéret de volupté fait naître les amitiés galantes: un intérêt d'ambition fait naître les amitiés politiques: un intérêt d'orgueil fait naître les amitiés illustres: un intérêt d'avarice fait naître les amitiés utiles. Le vulgaire qui déclame ordinairement contre l'amitié intéressée, ne sçait ce qu'il dit, il se trompe en ce qu'il ne con-

noit, généralement parlant, qu'une sorte d'amitié intéressée, qui est celle de l'avarice; au lieu qu'il y a autant de sortes d'affections intéressées, qu'il y a d'objets de cupidité. Il s'imagine que c'est être criminel que d'être intéressé, ne considérant pas que c'est le désintéressement, & non pas l'intérêt, qui nous perd. Si les hommes nous offroient d'assez grands biens pour satisfaire notre ame, nous ferions bien de les aimer d'un amour d'intérêt, & personne ne devroit trouver mauvais que nous préférassions les motifs de cet intérêt à ceux de la proximité & de toute autre chose.

La reconnoissance elle-même n'est pas plus exempte de ce principe de l'amour de nous-mêmes; car quelle différence y a-t-il au fonds entre l'intérêt & la reconnoissance? c'est que le premier a pour objet le bien à venir, au lieu que la dernière a pour objet le bien passé. La reconnoissance n'est qu'un retour délicat de l'amour de nous-mêmes, qui se sent obligé; c'est en quelque sorte l'élévation de l'intérêt; nous n'aimons point notre bienfaiteur parce qu'il est aimable, nous l'aimons parce qu'il nous a aimés.

La sympathie, qui est la quatriéme source

que

que nous avons marquée de nos affections, est de deux sortes. Il y a une sympathie des corps & une sympathie de l'ame: il faut chercher la cause de la premiére dans le tempérament, & celle de la seconde dans les ressorts secrets qui font agir notre cœur. Il est même certain que ce que nous croyons être une sympathie de tempérament, a quelquefois sa source dans les principes cachés de notre cœur. Pourquoi pensez-vous que je hais cet homme à une premiére vûe, quoiqu'il me soit inconnu? C'est qu'il a quelques traits d'un homme qui m'a offensé, que ses traits frappent mon ame & réveillent une idée de haine sans que j'y fasse réflexion. Pourquoi au contraire aimé-je une personne inconnue dès que je la vois, sans m'informer si elle a du mérite ou si elle n'en a pas? c'est qu'elle a de la conformité ou avec moi ou avec mes enfans & mes amis, en un mot avec quelque personne que j'aurai aimée. Vous voyez donc quelle part a l'amour de nous-mêmes à ces inclinations mystérieuses & cachées qu'un de nos Poëtes décrit de cette maniére:

Il est des nœuds secrets, il est des Sympathies,
Dont par les doux accords les ames assorties, &c.

Mais si après avoir parlé des sympathies corporelles, nous entrions dans le détail des sympathies spirituelles, nous connoîtrions qu'aimer les gens par sympathie, n'est proprement que chérir la ressemblance qu'ils ont avec nous ; c'est avoir le plaisir de nous aimer en leurs personnes. C'est un charme pour notre cœur de pouvoir dire du bien de nous, sans blesser la modestie. Nous n'aimons pas seulement ceux à qui la nature donne des conformités avec nous, mais encore ceux qui nous ressemblent par art & qui tâchent de nous imiter : ce n'est pas qu'il ne puisse arriver qu'on haïra ceux de qui l'on est mal imité : personne ne veut être ridicule ; on aimeroit mieux être haïssable ; ainsi on ne veut jamais de bien aux copies dont le ridicule rejaillit sur l'original.

Mais sur quels principes d'amour propre peut être fondée cette affection que les hommes ont naturellement pour les hommes vertueux, auxquels néanmoins ils ne se soucient pas de ressembler ? car le vice rend à cet égard des hommages forcés à la vertu ; les hommes l'estiment & la respectent.

Je répons qu'il y a fort peu de personnes qui ayent pour jamais renoncé à la vertu, & qui

qui ne s'imaginent que s'ils ne ſont pas vertueux en un tems, ils ne puiſſent le devenir en un autre: j'ajoûte que la vertu eſt eſſentiellement aimable à l'amour de nous-mêmes, comme le vice lui eſt eſſentiellement haïſſable. La raiſon eſt que le vice eſt un ſacrifice que nous faiſons des autres à nous-mêmes, & la vertu un ſacrifice que nous faiſons au bien des autres de quelque plaiſir ou de quelqu'avantage qui nous flattoit. Comment n'aimerions-nous pas la clémence? elle eſt toute prête à nous pardonner nos crimes : la libéralité ſe dépouille pour nous faire du bien : l'humilité ne nous diſpute rien; elle céde à nos prétentions: la tempérance reſpecte notre honneur, & n'en veut point à nos plaiſirs: la juſtice défend nos droits, & nous rend ce qui nous appartient; la valeur nous défend; la prudence nous conduit; la modération nous épargne; la charité nous fait du bien, &c.

Si ces vertus font du bien, dira-t-on, ce n'eſt pas à moi qu'elles le font; je le veux : mais ſi vous vous trouviez en d'autres circonſtances, elles vous en feroient: mais elles ſuppoſent une diſpoſition à vous en faire dans l'occaſion. N'avez-vous jamais éprouvé, qu'en-

core que vous n'attendiez ni secours ni protection d'une personne riche, vous ne pouvez vous défendre d'avoir pour elle une secrette considération? Elle naît, non de vôtre esprit, qui méprise souvent les qualités de cet homme, mais de l'amour de vous-mêmes, qui vous fait respecter en lui jusqu'au simple pouvoir de vous faire du bien? En un mot, ce qui vous prouve que l'amour de vous-mêmes entre dans celui que vous avez pour la vertu, c'est que vous éprouvez que vous aimez davantage les vertus, à mesure que vous y trouvez plus de rapport & de convenance avec vous. Nous aimons plus naturellement la clémence que la sévérité, la libéralité que l'œconomie, quoique tout cela soit vertu.

Au reste, il ne faut point exceptèr du nombre de ceux qui aiment ainsi les vertus, les gens vicieux & déréglés: au contraire, il est certain que par cela même qu'ils sont vicieux, ils doivent trouver la vertu plus aimable. *L'humilité* applanit tous les chemins à nôtre orgueil, elle est donc aimée d'un orgueilleux; la libéralité donne, elle ne sauroit donc déplaire à un intéressé; la tempérance vous laisse en possession de vos plaisirs, elle ne peut donc

qu'ê-

qu'être agréable à un voluptueux, qui ne veut point de rival, ni de concurrent. Auroit-on crû que l'affection que les hommes du monde témoignent pour les gens vertueux eût une source si mauvaise? & me pardonnera-t-on bien ce paradoxe, si j'avance qu'il arrive souvent que les vices qui sont au dedans de nous, font l'amour que nous avons pour les vertus des autres?

Je vai bien plus avant, & j'oserai dire que l'amour de nous-mêmes a beaucoup de part aux sentimens les plus épurés que la morale & la Religion nous font avoir pour Dieu. On distingue trois sortes d'amour divin; un amour d'intérêt, un amour de reconnoissance, & un amour de pure amitié. L'amour d'intérêt se confond avec l'amour de nous-mêmes; l'amour de reconnoissance a encore la même source que celui d'intérêt, selon ce que nous en avons dit ci-dessus; l'amour de pure amitié semble naître indépendamment de tout intérêt & de tout amour de nous-mêmes. Cependant si vous y regardez de près, vous trouverez qu'il a dans le fonds le même principe que les autres: car premiérement il est remarquable que l'amour de pure amitié ne naît pas tout d'un

coup

coup dans l'ame d'un homme à qui l'on fait connoître la religion. Le premier degré de notre ſanctification eſt de ſe détacher du monde; le ſecond, c'eſt d'aimer Dieu d'un amour d'intérêt, en lui donnant tout ſon attachement, parce qu'on le conſidère comme un ſouverain bien; le troiſiéme, c'eſt d'avoir pour ſes bienfaits la reconnoiſſance qui leur eſt dûe; & le dernier, enfin, c'eſt d'aimer ſes perfections. Il eſt certain que le premier de ces ſentimens diſpoſe au ſecond, le ſecond au troiſiéme, le troiſiéme au quatriéme: or comme tout ce qui diſpoſe à ce dernier mouvement, qui eſt le plus noble de tous, eſt pris de l'amour de nous-mêmes, il s'enſuit que la pure amitié dont Dieu même eſt l'objet, ne naît point indépendamment de ce dernier amour.

D'ailleurs, l'expérience nous apprend qu'entre les attributs de Dieu, nous aimons particuliérement ceux qui ont le plus de convenance avec nous: nous aimons plus ſa clémence que ſa juſtice; ſa bénéficence que ſon immenſité; d'où vient cela? ſi ce n'eſt de ce que cette pure amitié, qui ſemble n'avoir pour objet que les perfections de Dieu, tire ſa force principale des rapports que ces perfections ont avec nous.

S'il

S'il y avoit une pure amitié dans notre cœur à l'égard de Dieu, laquelle fût exempte du principe de l'amour de nous-mêmes, cette pure amitié naîtroit nécessairement de la perfection connue, & ne s'éléveroit point de nos autres affections. Cependant les démons connoissent les perfections de Dieu sans les aimer, les hommes connoissent ces perfections avant leur conversion, & personne n'oseroit dire que dans cet état ils ayent pour lui cette affection que l'on nomme de pure amitié; il s'ensuit donc qu'il faut autre chose que la perfection connuë pour faire naître cet amour.

Pendant que nous regardons Dieu comme notre juge, & comme un juge terrible qui nous attend la foudre à la main, nous pouvons admirer ses perfections infinies, mais nous ne saurions concevoir de l'affection pour elles. Il est bien certain que si nous pouvions refuser à Dieu cette admiration, nous nous garderions bien de la lui rendre: & d'où vient cette nécessité d'admirer Dieu? C'est que cette admiration naît uniquement de la perfection connuë. Si donc vous concevez que la pure amitié a la même source, il s'ensuit que la pure amitié naîtra dans notre ame comme l'admiration.

1°.

1°. De ce que nous nous aimons nous-mêmes nécessairement, il s'ensuit que nous avons certains devoirs à remplir qui ne regardent que nous-mêmes : or les devoirs qui nous regardent nous-mêmes, peuvent se réduire en général à travailler à notre bonheur, & à notre perfection ; à notre perfection, qui consiste principalement dans une parfaite conformité de notre volonté avec l'ordre ; à notre bonheur, qui consiste uniquement dans la jouissance des plaisirs, j'entens des solides plaisirs, & capables de contenter un esprit fait pour posséder le souverain bien.

2°. C'est dans la conformité avec l'ordre que consiste principalement la perfection de l'esprit : car celui qui aime l'ordre plus que toutes choses, a de la vertu ; celui qui obéit à l'ordre en toutes choses, remplit ses devoirs ; & celui-là mérite un bonheur solide, qui sacrifie ses plaisirs à l'ordre.

3°. Chercher son bonheur, ce n'est point vertu, c'est nécessité : car il ne dépend point de nous de vouloir être heureux ; & la vertu est libre. L'amour propre, à parler exactement, n'est point une qualité qu'on puisse augmenter ou diminuer. On ne peut cesser de s'aimer : mais on peut cesser de se mal aimer.

On

On peut, par le mouvement d'un amour propre éclairé, d'un amour propre soutenu par la foi & l'espérance, & conduit par la charité, sacrifier ses plaisirs présens aux plaisirs futurs, se rendre malheureux pour un tems, afin d'être heureux pendant l'éternité; car la grace ne détruit point la nature. Les pécheurs & les justes veulent également être heureux; ils courent également vers la source de la félicité: mais le juste ne se laisse ni tromper ni corrompre par les apparences qui le flattent; au lieu que le pécheur, aveuglé par ses passions, oublie Dieu, ses vengeances & ses récompenses, & employe tout le mouvement que Dieu lui donne pour le vrai bien, à courir après des fantômes.

4°. Notre amour propre est donc le motif qui secouru par la grace nous unit à Dieu, comme à notre bien, & nous soumet à la raison comme à notre loi, ou au modèle de notre perfection: mais il ne faut pas faire notre fin ou notre loi de notre motif. Il faut véritablement & sincérement aimer l'ordre, & s'unir à Dieu par la raison; il ne faut pas desirer que l'ordre s'accommode à nos volontés: cela n'est pas possible; l'ordre est immuable & nécef-

néceſſaire : il faut haïr ſes deſordres, & former ſur l'ordre tous les mouvemens de ſon cœur ; il faut même venger à ſes dépens l'honneur de l'ordre offenſé, ou du moins ſe ſoumettre humblement à la vengeance divine : car celui qui voudroit que Dieu ne punît point l'injuſtice ou l'ivrognerie, n'aime point Dieu ; & quoique par la force de ſon amour propre éclairé, il s'abſtienne de voler & de s'enyvrer, il n'eſt point juſte.

5°. De tout ceci il eſt manifeſte premiérement, qu'il faut éclairer ſon amour propre, afin qu'il nous excite à la vertu : en ſecond lieu, qu'il ne faut jamais ſuivre uniquement le mouvement de l'amour propre : en troiſiéme lieu, qu'en ſuivant l'ordre inviolablement, on travaille ſolidement à contenter ſon amour propre : en un mot, que Dieu ſeul étant la cauſe de nos plaiſirs, nous devons nous ſoûmettre à ſa loi, & travailler à notre perfection.

6°. Voici en général les moyens de travailler à ſa perfection, & d'acquerir & conſerver l'amour habituel & dominant de l'ordre ; il faut s'accoûtumer au travail de l'attention, & acquerir par-là quelque force d'eſprit ; il ne faut conſentir qu'à l'évidence ; & conſerver

ainſi

ainsi la liberté de son ame ; il faut étudier sans cesse l'homme en général, & soi-même en particulier, pour se connoitre parfaitement : il faut méditer jour & nuit la loi divine, pour la suivre exactement ; se comparer à l'ordre pour s'humilier & se mépriser ; se souvenir de la justice divine, pour la craindre & se réveiller. Le monde nous séduit par nos sens ; il nous trouble l'esprit par notre imagination ; il nous entraîne & nous précipite dans les derniers malheurs par nos passions. Il faut rompre le commerce dangereux que nous avons avec lui par notre corps, si nous voulons augmenter l'union que nous avons avec Dieu par la raison.

Ce n'est pas qu'il soit permis de se donner la mort, ni de ruiner sa santé : car notre corps n'est pas à nous ; il est à Dieu, il est à l'Etat, à notre famille, à nos amis : nous devons le conserver dans sa force, selon l'usage que nous sommes obligés d'en faire : mais nous ne devons pas le conserver contre l'ordre de Dieu, & aux dépens des autres hommes : il faut l'exposer pour le bien de l'Etat, & ne point craindre de l'affoiblir, le ruiner, le détruire, pour exécuter les ordres de Dieu. Je n'entre point dans le détail de tout ceci, parce que je n'ai

pré-

prétendu exposer que les principes généraux sur lesquels chacun est obligé de régler sa conduite, pour arriver heureusement au lieu de son repos & de ses plaisirs.

AMOUR DE L'ESTIME.*

IL n'est pas facile de trouver la premiére & la plus ancienne raison pour laquelle nous aimons à être estimés. On ne se satisfait point là-dessus, en disant que nous désirons l'estime des autres, à cause du plaisir qui y est attaché; car comme ce plaisir est un plaisir de réflexion, la difficulté subsiste, puisqu'il reste toûjours à savoir pourquoi cette estime, qui est quelque chose d'étranger & d'éloigné à nôtre égard, fait notre satisfaction.

On ne réussit pas mieux en alléguant l'utilité de la gloire; car bien que l'estime que nous acquerons nous serve à nous faire réussir dans nos desseins, & nous procure divers avantages dans la société, il y a des circonstances où cette supposition ne sauroit avoir lieu. Quelle utilité pouvoient envisager Mutius, Léonidas, Codrus,

* Nous joignons ces deux articles à cause du raport qu'ils ont entr'eux.

Codrus, Curtius, &c. & par quel intérêt ces femmes Indiennes, qui se font brûler après la mort de leurs maris, cherchent-elles, en dépit même des loix & des remontrances, une estime à laquelle elles ne survivent point?

Quelqu'un a dit sur ce sujet, que l'amour propre nourrit avec complaisance une idée de nos perfections, qui est comme son idole, ne pouvant souffrir ce qui choque cette idée, comme le mépris & les injustices; & recherchant au contraire avec passion tout ce qui la flatte & la grossit, comme l'estime & les louanges. Sur ce principe, l'utilité de la gloire consisteroit en ce que l'estime que les autres font de nous, confirme la bonne opinion que nous en avons nous-mêmes. Mais ce qui nous montre que ce n'est point là la principale, ni même l'unique source de *l'amour de l'estime*, c'est qu'il arrive presque toujours que les hommes font plus d'état du mérite apparent qui leur acquiert l'estime des autres, que du mérite réel qui leur attire leur propre estime; ou si vous voulez, qu'ils aiment mieux avoir des défauts qu'on estime, que de bonnes qualités qu'on n'estime point dans le monde; & qu'il y a d'ailleurs une infinité de personnes, qui cher-

chent à se faire considerer par des qualités qu'elles savent bien qu'elles n'ont pas ; ce qui prouve qu'elles n'ont pas recours à une estime étrangère, pour confirmer les bons sentimens qu'elles ont d'elles-mêmes.

Qu'on cherche tant qu'on voudra les sources de cette inclination, je suis persuadé qu'on n'en trouvera la raison que dans la sagesse du Créateur. Car comme Dieu se sert de l'amour du plaisir pour conserver notre corps, pour en faire la propagation, pour nous unir les uns avec les autres, pour nous rendre sensibles au bien & à la conservation de la société; il n'y a point de doute aussi que sa sagesse ne se serve de l'*amour de l'estime*, pour nous défendre des abaissemens de la volupté, & faire que nous nous portions aux actions honnêtes & loüables, qui conviennent si bien à la dignité de notre nature.

Cette précaution n'auroit point été nécessaire, si la raison de l'homme eût agi seule en lui, & indépendamment du sentiment; car cette raison pouvoit lui montrer l'honnête, & même le lui faire préférer à l'agréable ; mais parce que cette raison est partiale, & juge souvent en faveur du plaisir, attachant l'honneur

&

& la bienſéance à ce qui lui plaît, il a plû à la ſageſſe du Créateur de nous donner pour juge de nos actions, non ſeulement notre raiſon, qui ſe laiſſe corrompre par la volupté, mais encore la raiſon des autres hommes, qui n'eſt pas ſi facilement ſéduite.

ARTICLE CINQUIEME.

DISCOURS

Sur la Critique. *

LA tâche d'un auteur est, ou d'enseigner ce qui n'est point encor connu, ou de mettre dans un nouveau jour des vérités déja répandues, par la maniére de les présenter. Il faut, ou qu'il éclaire l'esprit d'une lumiére nouvelle, en montrant à ses lecteurs de nouvelles scénes, ou qu'il varie la situation & l'ornement des objets communs, avec assez de goût pour leur donner de nouvelles graces & les parer de nouveaux attraits. Son art, dans ce dernier cas, consiste à répandre de nouvelles fleurs sur des campagnes que l'entendement a déja parcouruës, afin de l'engager à y revenir & à considérer plus attentivement des objets sur lesquels l'esprit avoit passé trop rapidement. L'une & l'autre de ces deux entreprises sont également difficiles, parce qu'il faut, pour qu'el-

* Traduit du *Rambler*, ouvrage Anglois périodique.

qu'elles ne soient pas sans fruit, que les hommes, non seulement reconnoissent leurs erreurs, mais encore qu'ils s'attachent à leurs guides; il faut qu'ils avouent leur ignorance: mais ce qui coute bien plus encore à l'amour propre, il faut qu'ils reconnoissent dans celui qui les enseigne, des talens supérieurs à ceux qu'ils possédent.

Il semble d'abord qu'une telle occupation est par elle-même si pénible & si dangereuse, qu'il ne devroit y avoir personne d'assez méchant pour augmenter de gayeté de cœur le poids du rocher d'un nouveau Sisyphe. On auroit, ce semble, quelque sujet de se flater, qu'il n'y a que bien peu de personnes capables de mettre des obstacles sur la route d'un homme qui consacre son tems & ses méditations à faire quelques pas dans la carriére de la réputation, qui n'y avance que lentement, au travers de mille périls, & avec si peu d'espérance de succès.

Il est cependant une race de gens qui croyent qu'il est de leur devoir, ou qui se font un amusement d'empêcher qu'on ne fasse un bon accueil à tous les ouvrages de science ou d'esprit, qui se tiennent en sentinelle aux ave-

nuës du temple de la renommée, & qui se font gloire d'indiquer à l'*Ignorance* & à l'*Envie* la nouvelle proie sur laquelle elles peuvent se jetter.

Un Auteur a sans doute besoin de trouver quelque moyen de s'insinuër dans les bonnes graces de ces gens qui se décorent du nom de *Critiques*. Il est en effet à présumer, que les plus ardens de ces persécuteurs ont quelquefois adouci leur fureur naturelle. Ayant donc, pour parvenir à ce but, cherché des expédiens, j'ai trouvé dans les registres des anciens tems, qu'*Argus* avoit été endormi par la musique, & *Cerbere* appaisé par quelque bon morceau. Je croirois donc que ces mêmes moyens pourroient produire le même effet sur les critiques modernes; quoiqu'ils n'ayent pas les yeux d'*Argus*, ils prétendent cependant voir aussi clair que lui; &, quoiqu'ils ne fassent pas des morsures aussi profondes que *Cerbere*, ils aboyent cependant avec autant de force que lui. Aussi ai-je ouï dire, que les uns avoient été calmés par un bon souper & du bon vin, & que les autres avoient été endormis par la douce musique de la flaterie.

Quoique la nature de mon entreprise me donne un légitime sujet de craindre les attaques réunies

nies de cette virulente engeance, je n'ai pû me résoudre encore à prendre des mesures, ou pour battre en retraite, ou pour entrer en traité avec eux; car j'avoue que je ne sai pas s'ils sont autorisés d'une maniére légale à agir contre moi; peut-être ont-ils eu l'audace de s'appeller *Ministres de la Critique*, sur une commission supposée; & ils seroient peut-être fort embarassés à produire des preuves évidentes de leurs pouvoirs, & à montrer qu'on doit respecter leurs décrets comme ceux d'un Tribunal supérieur.

La Critique, dont ils prétendent tenir l'autorité avec laquelle ils prononcent sur la destinée des auteurs, est la fille ainée du *travail* & de la *vérité*. Elle fut dès sa naissance remise entre les mains de la *justice*, qui la transporta dans le palais de la *sagesse*. Les Dieux remarquérent bientôt les qualités qui la distinguoient, lui confiérent en conséquence le gouvernement de *l'imagination*, & la chargérent de battre la mesure quand le choeur des Muses chanteroit devant *Jupiter*. Lorsque les *Muses* honorent la terre de leurs visites, elles marchent accompagnées de la *Critique*, qui, à son premier voyage dans son ancienne patrie reçut des mains

de la justice un sceptre qu'elle porte de la main droite; l'un des bouts de ce sceptre a été trempé dans l'ambrosie, & est environné de feuilles d'amaranthe & de laurier; l'autre est entortillé de cyprès & de pavots, & a été plongé dans les eaux de l'oubli. Dans sa main gauche la *Critique* tient un flambeau éternel, dont la matiére fut préparée par le *travail*, & qui a été allumé par la *vérité*. Sa qualité particuliére est d'éclairer tellement les objets sur lesquels sa lumiére tombe, qu'on en voit d'abord la véritable forme, quelque déguisés qu'ils soient aux yeux des spectateurs ordinaires. Tout ce que l'art envelope, ou que la folie confond, s'éclaircit aux premiers rayons du flambeau de la *vérité*, se présente distinctement à l'œil, & paroit dans toute sa simplicité; sa lumiére pénétre dans tous les replis tortueux du labyrinthe sophistique, découvre toutes les absurdités qui s'y refugient, perce à travers tous ces riches habillemens dont la rhétorique se sert pour cacher la laideur, & fait voir cette disproportion de parties qui se dérobe quelquefois sous des voiles artificieusement employés à les couvrir.

La *Critique* ainsi armée pour exercer ses fonc-

tions,

tions, descendit sur la terre pour passer en revuë les ouvrages de ceux qui se disent sectateurs des Muses. Elle présentoit à la lumiére de son flambeau tous les livres qui lui étoient apportés; & toutes les fois qu'après un mûr examen elle trouvoit qu'ils étoient écrits selon les loix de la raison & du bon goût, elle les touchoit du bout de son sceptre que l'amaranthe environne, & les consacroit ainsi à l'immortalité.

Mais il arrivoit souvent que les ouvrages qui lui étoient offerts n'étoient pas exempts de défauts. Quelquefois c'étoit une fausseté qu'on avoit tenté de faire passer; quelquefois de fausses couleurs avoient été employées avec grand travail à orner des endroits particuliers; d'autrefois elle observoit une certaine disproportion entre les mots & les sentimens, ou quelque dissemblance entre les idées & leurs objets; dans d'autres ouvrages elle trouvoit une suite d'incongruités liées les unes aux autres, ou bien certaines parties qui ne servoient qu'à donner une vaine apparence au tout, sans contribuer à sa beauté, sa solidité ou son utilité.

Chaque fois que la Critique faisoit de telles dé-

découvertes, (& elle ne manquoit jamais de les faire par tout où ces fautes avoient été commises,) elle refusoit de donner la sanction de l'immortalité à tous les ouvrages qui les renfermoient; & lorsque les erreurs étoient fréquentes & grossiéres, elle renversoit son sceptre, & laissoit tomber sur elles, à travers les pavots & les cyprès, des goutes du Léthé, qui formoient bientôt un ruisseau corrosif qui détruisoit tout l'ouvrage.

Parmi les compositions soumises au jugement de la *Critique*, il y en avoit qui, lorsqu'elles étoient exposées à une vive lumiére, étoient tellement parsemées de défauts & de beautés mêlées ensemble, que ce Juge en suspens ne sçavoit si c'étoit l'ambrosie ou l'eau de l'oubli qu'il devoit faire couler sur elles; le nombre s'en acorut si fort, que la Critique embarassée de prononcer sur des prétentions aussi douteuses, & craignant de ne pas bien user du sceptre que Jupiter lui avoit confié, renvoya la cause au tribunal du tems.

Les procédures du *tems*, quoique dilatoires, étoient, à quelques caprices près, conformes aux régles de la justice. Plusieurs de ceux qui se croyoient en sûreté pour avoir été supportés

portés quelque tems, tomboient ensuite sous les coups de sa faulx. Il est à observer, que quelques-uns de ces ouvrages périssoient peu à peu, tandis que d'autres étoient abatus d'un seul coup.

La *Critique* ayant considéré pendant long-tems la conduite du tems, en fut à la fin si satisfaite, qu'elle quitta la terre avec Astrée sa protectrice, & livra ce monde aux ravages du *préjugé* & du *mauvais goût*, qui ont à leur suite la *fraude* & la *malice*; se contentant dans la suite de répandre son influence sur quelques esprits choisis, préparés par le savoir & la vertu à la recevoir.

Avant son départ elle brisa son sceptre. La *flaterie* se saisit bien vite des fragmens du bout trempé dans l'ambrosie, & la *malice* ne s'empara pas avec moins d'empressement de ceux qui étoient teints dans les eaux de l'oubli. Les sectateurs de la flatterie, qui eurent quelque portion de ces fragmens en partage, n'ont ni ne souhaitent la lumiére, mais touchent indifféremment tout ce que le pouvoir ou l'intérêt leur présente. Les disciples de la *malice* reçurent des furies un flambeau dont la lumiére

a cela de commun avec celle des enfers, qu'elle n'éclaire que les fautes.

Telles sont les armes que portent les esclaves de la *flatterie* & de la *malice*, toûjours prêts à obéir aux ordres de leurs maîtresses, & à donner l'immortalité ou à condamner à l'oubli, au gré des désirs de leurs souveraines; mais le sceptre a perdu à présent son pouvoir, & le tems prononce à loisir ses décrets, sans avoir aucun égard à leurs décisions.

ARTICLE SIXIEME.

Il n'est point de jour sans chagrin. *

SEGED, Roi d'Ethiopie, aux habitans du monde, enfans de l'orgueil, de l'humilité & de la crainte, héritiers de la douleur, de la consolation & du contentement: salut. Ainsi a dit en lui-même SEGED, Monarque de XL. nations, dispensateur des eaux du Nil &c. la 27. année de son régne: » Tes travaux sont » finis, ô *Seged!* Tu as conquis le cœur » de tes sujets, étouffé les rebellions, calmé » les jalousies des courtisans, éloigné la guer» re de tes frontiéres, & construit des forts » sur le terrain de tes ennemis. Tes sujets re» gardent ton trône avec admiration, & ne » redoutent plus ni danger ni malheur. Et toi, » *Seged*, ne partageras-tu point avec eux la fé» licité que tu leur procures? Seras-tu seul à » ignorer la joie au milieu d'un peuple con» tent? Pense & devien sage. Tu le seras en

» gou-

* Cette piéce, qui est toute dans le gout Oriental, est du même Auteur que le discours précédent.

» goûtant le fruit de tes exploits & de tes ri-
» chesses, dont le véritable usage est d'assurer
» ton bonheur. «

Alors *Seged* se fit bâtir un palais de volupté dans une ile du lac *Dambia*. » Je m'y
» retirerai, dit-il, au moins pour dix jours,
» loin du tumulte & des soucis. Un plus long
» repos n'est pas fait pour les maîtres du mon-
» de; mais dois-je me refuser dix jours de
» bonheur dans une vie entiére? Je les consa-
» cre à une exemption totale de crainte & de
» trouble, de douleur & de mécontentement.
» Qu'aucun objet triste n'aproche de ma de-
» meure; qu'aucune pensée ne trouble l'harmo-
» nie de mon ame; qu'aucune amertume ne
» soit dans mes festins. Je veux que toute la
» capacité de mon cœur soit pleine de joie;
» & je sçaurai ce qu'est une vie dont tous les
» désirs sont satisfaits. «

Les ordres du souverain furent exécutés en peu de jours; *Seged* se hâta d'aller dans ce délicieux palais. L'ile où on l'avoit bâti méritoit cet honneur par son extrême beauté. Cultivée par les mains de la volupté, elle charmoit la vuë & l'odorat, elle ravissoit tous les sens; à chaque arbrisseau étoit liée une nou-

velle forte d'agrément; chaque fleur exhaloit un plaisir. Au couchant de ce vaste parterre étoient de magnifiques allées pour la promenade du matin: à l'orient, des bosquets sombres, formés avec art, où régnoient le silence & la fraicheur, où le murmure d'un ruisseau étoit joint à une aimable confusion, invitoient au sommeil dans le milieu du jour. Là se trouvoient en un mot tous les objets qui correspondent aux diverses sensations de plaisir dont l'ame est susceptible.

Pour en augmenter les douceurs, *Seged* fit commandement à tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans sa Cour, de se rendre à l'île de *Dambia*. Il fit choix de ceux qui étoient les plus propres à gouter & à communiquer la volupté. Jamais édit de Prince ne fut mieux exécuté. Les Yachts impériaux furent bientôt remplis de la plus brillante jeunesse, en hommes & en femmes; tous ceux qui avoient la réputation d'esprit & d'agrément partirent pour ce séjour de la félicité. Le lac paroissoit se réjouir de porter cette troupe charmante, sa surface en étoit embellie; la musique s'y faisoit entendre par des airs gais & animés: la joie brilloit

loit sur tous les visages, l'espérance dans tous les cœurs.

On arrive enfin. *Seged* dès ce moment résolut d'écarter tout sujet de réflexion ou de chagrin, pour livrer son cœur à toutes les impressions du plaisir pendant les dix jours fortunés. Après quoi, » je rentrerai, dit-il, dans » mon état ordinaire, & ma vie sera comme » auparavant un mélange de biens & de maux. »

Aussi-tôt il se retire dans sa chambre, pour examiner à son aise par quelle sorte de fête il commenceroit. Ayant à sa disposition tous les artistes des divers genres de plaisirs qu'on pouvoit prendre, il n'étoit question que de choisir; mais la quantité l'embarassa; il n'en pouvoit préférer aucun sans se priver des autres, & il ne pouvoit les avoir tous à la fois. A peine avoit-il fait un choix qu'il changeoit d'avis pour en faire un autre: cet autre donnant l'exclusion au premier lui déplaisoit également; il rêva longtems sans pouvoir se fixer: son esprit se fatigua dans cette opération, & ses idées se confondirent. De retour dans l'apartement où il étoit attendu, il parut avec des yeux chargés & un air sombre, qui répandit d'abord l'infection du mal-aise dans toute l'assemblée.

Le

Le Monarque s'en aperçut & en fut offensé; il trouva que son trouble étoit augmenté par ceux-mêmes qui auroient dû le dissiper. C'est ce qui l'obligea de rentrer dans son cabinet pour se procurer quelque soulagement par lui-même. Là il eut pensées sur pensées; mille sortes d'images se présentèrent à son esprit; les heures s'écouloient insensiblement dans cet état de profonde réflexion, jusqu'à-ce qu'enfin ayant repris sa sérénité, il leva la tête & vit sur le lac les derniers rayons du soleil qui se couchoit. » Hélas, dit *Seged* en poussant un soupir, » tel est donc le plus long jour de » son existence, on le voit finir, avant que » d'avoir apris à l'employer. »

Le regret qu'il eut d'avoir perdu une si grande partie du premier jour, fit le chagrin de la soirée. Il fit bien quelques efforts, par égard pour ses courtisans, afin de prendre un air de gayeté, & de leur inspirer une joie qu'il ne sentoit pas lui-même; mais ce fut peu de chose: il prit donc le parti de remettre le plaisir au lendemain, & en attendant il se coucha, pour partager, s'il étoit possible, les douceurs du sommeil avec cette foule de gens, qui les tiennent de leur travail & de leur pauvreté.

Le lendemain il ſe leva de bonne heure, & réſolut d'être heureux dès ce jour-là. Dans cette vuë, il fit afficher ſur la porte de ſon palais un édit, portant que pendant neuf jours perſonne n'eût à paroitre devant le Roi avec un air de chagrin; menaçant quiconque enfreindroit cette loi, ou prononceroit ſeulement un mot de mécontentement, d'être banni à perpétuité du palais de *Dambia*.

On fut bientôt informé de cet édit dans tous les apartemens de la Cour & dans tous les boſquets du parc. Dès ce moment la gayeté fut ſuprimée par des mouvemens de crainte: Ceux qui ſe trouvérent à danſer ſur le gazon, ou à chanter dans les berceaux, ne penſérent plus qu'à compoſer & étudier ſi bien leur contenance, que *Seged* pût en être content; l'idée du banniſſement les tenoit tous en reſpect pour ſe donner un air de bonne humeur.

Seged arrive: tout le monde lui préſente un viſage ajuſté pour être riant; il démêla fort bien dans ces ſourires de commande, un fonds d'inquiétude, de timidité, de contrainte. Abordant ſes favoris d'un air familier, il les vit reſervés à lui répondre avant que d'avoir médité

dité ce qu'ils devoient dire, pour ne laisser échaper aucun terme de déplaisir. Il proposa des divertissemens ; on y consentit d'abord ; personne n'osa former des objections, qui auroient rendu suspecte son humeur. Il mit sur le tapis divers sujets agréables de conversation ; ce qui ne lui valut que des traits d'esprit forcés de la part des uns, avec un rire travaillé de la part des autres. Enfin, après bien des tentatives inutiles pour leur inspirer de la confiance & pour animer leur gayeté, il se vit obligé de convenir que la joie ne se commande pas : il falut renoncer encore pour ce jour-là à tout espoir de bonheur.

Pour faire cesser les craintes de ses courtisans, il alla s'enfermer dans sa chambre, où il s'occupa des mesures à prendre pour ne pas manquer la félicité du jour suivant. Après quoi, s'étant jetté sur son lit, il se livra au sommeil. Un songe malheureux vint l'agiter. Il s'imagina d'être inondé dans son palais, & il se réveilla en sursaut avec toutes les terreurs d'un homme qui se débat contre l'eau. Remis un peu de cette allarme, il se rendormit; mais son imagination trop émuë lui fit voir une armée étrangére qui envahissoit son Royau-

me. Alors s'efforçant de se lever, comme il arrive souvent dans un rêve, sans pouvoir y réussir, il se crut livré par des traitres à l'ennemi; cette pensée le fit élancer de son lit par un mouvement de colére & d'horreur.

Le jour commençoit à paroitre, & comme il n'y avoit plus d'espérance de dormir dans l'agitation où il étoit, il s'habilla. Cette inondation, cette invasion, rouloient toujours dans son esprit; rien n'étoit capable de l'en distraire; il ne pouvoit souffrir l'idée d'un divertissement. Peu à peu cependant son trouble fit place à la réflexion; il se reprocha sa foiblesse, il se moqua du songe: mais avant que d'en venir là, une bonne partie du jour s'étoit écoulée. Cela lui fit sentir plus que jamais qu'il y a peu de fonds à faire sur les plans & projets de l'esprit humain; il ne put s'empêcher à cette occasion de déplorer la misére & la vanité d'un être dont le repos dépend si fort des vapeurs de son imagination. Convaincu enfin que ses terreurs & ses peines n'avoient aucun fondement, il eut honte de perdre le tems présent à gémir sur le passé; il se dit bien à lui-même, que de pareilles pensées ne servoient qu'à prolonger une vision mélancholique. Mais au milieu de ces

belles

belles réflexions, le troisiéme jour finit; & *Seged* prit encore la résolution d'être heureux le lendemain.

Ce Prince passa la meilleure nuit du monde; il se trouva, le matin, frais & plein de santé; tout lui promettoit un jour charmant. Il entra dans ses jardins, suivi d'un nombreux cortége des Seigneurs & des Dames de sa Cour; & ne voyant rien autour de soi qui ne respirât une joie aimable, » Allons, dit-il, voi» ci vraiment un jour de volupté." Les rayons du soleil brilloient sur les eaux du lac, les oiseaux gazouilloient dans les bosquets, les arbres étoient doucement agités par les zéphirs. Il passa d'allée en allée au hazard sans aucun souci: là il entendit de jeunes filles qui chantoient sous un ombrage: ici on le vit se mêler à des gens qui dansoient sur le gazon: tantôt il livroit son imagination à toutes les saillies de la gayeté: tantôt son ame s'occupoit de bonnes réflexions, & il prononçoit des maximes sentencieuses, jouïssant avec complaisance de l'admiration qu'elles faisoient naître. Ainsi le tems s'écoula sans aucun nuage de pensées sombres, & sans accident facheux.

Cette innocente volupté avoit déja duré trois

 heures,

heures, lorsqu'il fut allarmé tout à coup par un cri violent des femmes qui l'accompagnoient. Il se tourna, & les vit toutes en désordre, se sauvant d'une course précipitée. Un jeune crocodile, sorti du lac, s'étoit élancé dans le parc, & cherchoit à dévorer. *Seged* le vit, & fut indigné qu'un vil animal vint troubler sa félicité : il le fit bientôt rentrer dans sa demeure naturelle; mais il ne put obtenir de sa cour de rester en ce bel endroit, ni ôter aux Dames les mouvemens de frayeur qui les agitoient. On ne pensoit qu'au danger affreux auquel on venoit d'échaper; occupés de cet objet, les esprits perdirent leurs saillies, les langues perdirent leur babil.

Quel fut alors l'état de *Seged*? Il ne put que réfléchir sur ce nombre infini d'accidens qui semblent se tenir en embuscade sur notre route & conspirer contre le bonheur des hommes. Il eut cependant la consolation de penser que ce contretems n'étoit point arrivé par sa faute, & qu'il seroit aisé de se précautionner contre un pareil malheur.

Voulant donc assurer d'une façon solide les plaisirs du jour suivant, il résolut de révoquer son édit pénal contre la tristesse; ayant com-

pris par expérience que la mélancholie ne s'exile pas par autorité du Souverain, que la puissance Royale ne va pas jusqu'à commander aux perceptions de l'ame, & que le plaisir enfin ne se trouve que dans une sorte de liberté. Il invita tout le monde à s'abandonner sans contrainte & sans bornes au divertissement & à la joie, proposant des prix pour ceux qui se distingueroient le lendemain par quelque invention agréable. Les tables de ses antichambres furent couvertes d'or & de perles, de riches habits, & de magnifiques guirlandes, pour être décernés à titre de récompense à ceux qui rafineroient le mieux sur l'élégance & le plaisir.

Cet étalage de richesses fixa d'abord tous les regards; on ne se lassoit point d'exalter la libéralité de l'Empereur. Il se flattoit lui-même de gouter un plaisir exquis dans cette émulation générale dont tous les cœurs étoient animés. Mais l'obstacle vint de cette émulation même; elle fut si forte qu'elle se changea en passion, & ôta par conséquent à l'esprit cette sorte de calme si nécessaire à la gayeté. Ce que nous souhaitons ardemment d'obtenir nous cause une crainte égale de le perdre; le plaisir

ne peut subsister avec ce mouvement de l'ame : une douce sérénité, semblable au *Zéphir* qui donne une agréable agitation à l'air, est la source d'où sortent les traits de bonne humeur ; & cette source étoit fermée. L'inquiétude & le souci en prirent la place. On ne faisoit ni ne disoit rien qu'avec un effort visible, & par envie d'être admiré. On visoit au prix, on se forçoit à tirer de son imagination les pensées les plus brillantes, espèce de contention d'esprit qui déplait toujours, même en gagnant l'admiration. *Seged* eut la douleur de remarquer que le désir de gagner les prix avoit plus de pouvoir sur ses courtisans que lui-même.

A mesure que le jour avançoit, les disputes devenoient aussi plus échauffées. Ceux qui se sentoient inférieurs, commencérent à manifester leur chagrin par de malins regards & par des murmures. *Seged* s'aperçut que s'il distribuoit les prix suivant le mérite, il ne feroit que mécontenter tant de gens qui s'en verroient privés ; & ne voulant pas qu'un jour destiné au bonheur fût marqué par une pareille affliction, il déclara que tous ses courtisans avoient également réussi, & les renvoya tous avec des présens de même valeur.

Vaine

Vaine précaution! Elle ne fit qu'irriter à leur tour ceux qui s'étoient crû assurés des premiers prix. Ce fut pour eux une mortification de se voir mis de niveau avec la foule des prétendans; & quoique le Prince eût porté sa libéralité à leur égard au delà de ce qu'ils avoient droit d'attendre, ils ne laissérent pas de témoigner un ressentiment assez vif de n'avoir obtenu aucune distinction, & de ne pouvoir pas triompher de la défaite de leurs concurrens. » Helas, dit *Seged* avec un profond soupir, » telle est donc la condition de ceux » qui cherchent leur félicité hors d'eux-mê- » mes, ou qui veulent faire le bonheur d'au- » trui. « Il se retira alors pour se livrer à ses réflexions ordinaires, tandis que le reste de ses courtisans murmuroient contre la distribution qu'il avoit faite; & ce fut ainsi que finit le cinquiéme jour.

Dès le matin du jour suivant il reprit son projet d'être heureux. Mais le mauvais succès des mesures qu'il avoit prises jusqu'alors, le persuada qu'il n'y avoit rien à attendre d'aucune sorte de plan ni de systême: il crut qu'il valoit mieux donner ce jour tout entier au hazard, & laisser chacun se divertir comme il l'entendroit.

Cette

Cette liberté répandit la joie dans toute la Cour, & l'Empereur s'imagina d'avoir enfin trouvé le secret de se procurer un intervalle de félicité. Comme il se promenoit à l'avanture au milieu de cette troupe aimable que rien ne gênoit, il entendit par hazard un mot de l'un de ses courtisans retiré dans un coin, qui disoit à part soi, » Nous sommes bien du- » pes de craindre *Seged*, & de le respecter com- » me nous faisons. Quel mérite a-t-il plus » que nous? Il a fait peut-être deux ou trois » actions de valeur. Mais le luxe où il s'aban- » donne aujourd'hui fait bien voir qu'il a une » ame aussi foible que la nôtre. « Ce trait le frapa d'autant plus qu'il venoit de la part d'un homme qu'il avoit toujours vû se distinguer par la flatterie la plus basse. L'indignation qu'il en conçut lui fit prendre d'abord le parti de la vengeance. Mais considérant qu'un mot lâché sans intention, ne devoit être regardé que comme une pensée passagére, & n'étoit peut-être que l'effet d'un mouvement involontaire de chagrin, il se contenta de chercher un prétexte honnête pour congédier cet homme-là. Il s'en tint à cet avis, après quelques combats intérieurs; & ayant réussi à étouf-

ser tout désir de vengeance, il passa la soirée non seulement avec tranquillité, mais encor avec cette vive joie que lui donnoit le triomphe remporté sur lui-même, quoique personne n'en fût informé.

Le souvenir de cet acte de clémence le fit réveiller le septiéme jour avec une bonne humeur qui se marquoit sur tous les traits de son visage. Il n'arriva rien de facheux, & sa joie alloit en croissant, jusqu'à-ce que remarquant l'arbre sous lequel il étoit, il se ressouvint que la nuit de sa défaite au Royaume de Goyam il s'étoit tenu caché sous un arbre de la même espèce. La réflexion qui lui vint alors sur la perte qu'il avoit faite dans cette malheureuse bataille, sur la honte de son expédition, & sur les miséres que ses sujets avoient souffertes de la part de l'ennemi, le remplit de tristesse. Il se remit pourtant, & il commençoit à gouter les plaisirs de ce beau séjour, lorsque sa tranquillité fut troublée encore par les jalousies que la concurrence aux prix avoit occasionnées. Il tâcha en vain de les appaiser par la persuasion, il falut user de son autorité pour imposer un silence absolu.

Au matin du huitiéme jour, *Seged* fut réveillé de

de bonne heure par un bruit extraordinaire dans les apartemens. Peu après on vint lui dire que la Princesse *Balkis* étoit tombée dangereusement malade. Il se leva d'abord, & ayant mandé les médecins, il aprit qu'il n'y avoit guéres d'espérance qu'elle pût relever de sa maladie. Ce fut la fin de tous ses plaisirs. Il ne pensa, dès ce moment, qu'à l'état de sa chére fille, dont il ferma lui-même les yeux trois jours après.

Tels furent les jours que *Seged*, Empereur d'Ethiopie, Monarque de XL. Nations &c. avoit destiné à se délasser des fatigues de la guerre & des soucis du gouvernement. Il a legué cette histoire aux générations à venir, afin qu'aucun homme ne s'imagine d'avoir en sa puissance le bonheur d'un seul jour.

ARTICLE SEPTIEME.

Diverſes Réflexions politiques & morales. *

ON ne ſçauroit pouſſer trop loin l'horreur que doivent inſpirer les prétendus eſprits forts, parce que le plus grand malheur qui pourroit affliger un Etat, ce ſeroit que l'impiété & l'erreur miſes en ſyſtême, combinaſſent leurs funeſtes efforts pour altérer la foi, attaquer la religion, opprimer la vertu, combattre l'égliſe, détruire la ſubordination, éluder les loix, & égarer la raiſon. Pour faire ſentir les ſuites fatales d'une pareille calamité, ce ſeroit à la déſolation à couvrir juſqu'aux murs des cités de tentures lugubres, à l'exemple des Carthaginois, qui exprimoient ainſi leur déſeſpoir dans les triſtes jours de leur adverſité.

* * *

Quand un Etat perd ſon crédit, tout, juſqu'à ſes meilleurs établiſſemens, tourne à ſon préjudice; quand il le maintient, tout, juſqu'aux

* Cette piéce traduite de l'Italien, eſt tirée du Journal étranger, Oct. 1754.

qu'aux objets les plus préjudiciables, tourne à son avantage; il n'eſt rien qui ne céde à la force du crédit.

* * *

Un auteur moderne qui cherche à élever ſa réputation ſur les ruines de celle des hommes les plus illuſtres, ſemble n'avoir travaillé lui-même qu'à réfuter ſes calomnies, en diſant que la douceur & la modération ſont les vertus d'un bon citoyen & les vices d'un grand miniſtre. Les maximes de Machiavel comparées à celle-ci ſont les maximes de Marc-Aurèle. Pour enfanter des volumes de cette nature, il ſuffit d'avoir une figure humaine, un eſprit faux, & un cœur dépravé.

* * *

Je ſouffre aſſez volontiers tous les maux politiques, excepté l'eſprit de parti; celui-ci même ne trouveroit pas en moi un intolérant, s'il n'éteignoit point l'eſprit de ſociété, s'il ne rendoit pas inabordables les lieux où la ſympathie conduit les perſonnes de mérite, & où l'émulation les engage à une communication réciproque de lumiéres.

* * *

L'éducation, ſoit bonne, ſoit mauvaiſe, ne dé-

détruit jamais en nous les passions dominantes que nous tenons de la nature. Après avoir approfondi le caractère de Côme troisiéme de Médicis, avoit-on lieu de croire que dans son séjour en Angleterre, il pût avoir avec Hobbes une suite de longs entretiens? Vous avez entendu parler dans les Chambres haute & basse de Londres, les membres du Parlement, qui, dans la vuë de conserver les droits de la liberté, les prérogatives du commerce, l'esprit de propriété, discutent les intérêts de l'Europe avec tant de sagacité, avec tant de justesse, avec tant de vigueur. Croiriez-vous que ces mêmes hommes, que vous avez admirés dans une occupation si essentielle, lui ayent fait succéder pendant leurs voyages le soin frivole de protéger une inutile actrice?

* * *

Il est de la nature du droit des gens, dit un Auteur respectable, * *de faire en tems de guerre le moins de mal que l'on peut, & en tems de paix le plus de bien qu'il est possible.* Je voudrois que, comme les préceptes des Sages de la

* M. le Président de Montesquieu.

la Grèce se lisoient autrefois sur le frontispice du temple de Delphes, cette maxime, que le cœur a dictée bien plus encore que l'esprit, fût gravée en lettres d'or sur la porte des cabinets de nos Souverains.

* * *

Vous sçavez, écrivit Philippe à Aristote, lorsqu'Alexandre nâquit, *vous sçavez que j'ai un fils ; je rends graces aux Dieux, moins de me l'avoir accordé, que de me l'avoir accordé de votre vivant ; j'ai lieu de me promettre que vous formerez en lui un successeur digne de moi, & un Roi digne de la Macédoine.* En lisant ces paroles à l'âge de dix-sept ans, voilà, me disois-je à moi-même, le modèle d'une lettre qu'il conviendroit qu'écrivît à un génie de nos jours, qui vaut mieux qu'Aristote, un Monarque que Philippe ne valoit certainement pas.

* * *

Si plusieurs gros ouvrages qui traitent de la politique & de la morale venoient à se perdre, on en retrouveroit avantageusement toute la substance & tout l'esprit dans un petit nombre de maximes ; dans celles qui suivent, par exemple ; dans les affaires, au lieu de se livrer entiérement aux prétentions personnelles,

savoir

savoir se prêter un peu aux prétentions des autres : dans les emplois, ambitionner plutôt de descendre de son rang que de monter à un rang supérieur : dans la société, agir avec ses amis & avec ses ennemis, comme si on étoit sûr de perdre incessamment la bienveillance des premiers & d'encourir la haine des seconds : dans la conduite, distinguer les nuances qui différencient le bien & le mieux, le mal & le pire, qualité qu'exaltoit tant Retz en Richelieu.

* * *

Les Souverains, dont la puissance consiste plus dans une force rélative, *c'est-à-dire, qui prend sa source dans les Etats circonvoisins*, que dans une force réelle, *c'est-à-dire, qui prend sa source dans le centre de leurs propres Etats*, ne s'occupent d'ordinaire personnellement que des négociations qu'ils ont avec d'autres Souverains ; ils se reposent du soin de l'administration intérieure sur les lumiéres de la magistrature, sur le zèle du ministère, & sur la sagesse des loix. C'est pourquoi ils sentent les embarras de la Souveraineté, sans en éprouver les avantages. C'est aussi pour cette raison, qu'ils rentrent dans la condition d'hom-

mes privés, dans un état d'égalité qui leur ravit le plaisir que la supériorité donne; car un Souverain par rapport à un autre Souverain, est comme un particulier par rapport à un autre particulier. De-là vient encore que les Souverains ont, plus que d'autres, les occasions de faire voir leurs dispositions naturelles & acquises; les talens se manifestent le plus souvent dans les affaires qui se décident d'égal à égal; ils se laissent rarement appercevoir dans celles, qui se terminant de supérieur à subalterne, ne réussissent que par les impressions de la crainte ou par l'empire de l'autorité.

* * *

La plûpart de ceux qui tracent les portraits des ministres, peignent de profil seulement leurs plus éminentes qualités, & de face leurs plus légers défauts.... Je suis du sentiment de Cicéron *, qui disoit en faisant l'Apologie de la puissance Tribunicienne: »Vous qui me mettez toujours devant les yeux les inconvéniens »du Tribunat, considérez bien attentivement »qu'en matière d'examen & de délibération, la plus

* Des Loix.

»plus grande de toutes les injustices, c'est de »taire ce qui est bon, pour ne parler que de »ce qui est mauvais, & pour s'appesantir pré»cisément sur les seuls vices qui affectent l'essen»ce d'un objet; le Consulat même ne seroit »point à l'abri de vos reproches, si on se bor»noit à faire l'énumération des défauts des Con»suls qu'il ne dépend point de moi de corriger; »je conviendrai volontiers que cette puissance »qui allume votre indignation, n'est pas irré»préhensible en tous sens: mais l'anéantir sous »prétexte qu'elle est défectueuse à certains é»gards, ce seroit renoncer à plusieurs avanta»ges marqués dont nous lui sommes redeva»bles.

* * *

Un ministre qui veut aggrandir sa maison, & un bourgeois qui cherche à annoblir sa famille, sont dans des positions analogues; ils ont la constance de se consumer l'un & l'autre pour des ingrats. L'élévation de ses successeurs que le ministre envisage, le lustre de sa postérité pour laquelle le bourgeois travaille, les exposent tous les deux aux traits de la censure, du ridicule & de la calomnie.

* * *

Un habitant de Pékin se plaignoit à un Européen de la décadence de l'Empire Chinois : Tout, disoit-il, est menacé dans cette partie immense de l'Asie, d'une ruine prochaine ; à peine reste-t-il quelques vestiges de nos anciennes Dynasties. On a osé mettre des bornes aux richesses de nos Bonzes ; quoiqu'on les respecte toujours, cela en a fait décroitre le nombre qui étoit prodigieux. Les nouveaux réglemens ont pourvû à l'affermissement de la tranquillité des familles ; il est vrai que cela forme la base de notre gouvernement ; mais cette tranquillité solidement établie frustre une infinité de Mandarins des ressources qui les faisoient subsister. On a suprimé tous les priviléges exclusifs qui menoient rapidement tant de sujets à la plus brillante fortune. Il est des cantons qui ont été entiérement désertés, depuis qu'on a pratiqué de nouvelles routes & creusé les canaux qui manquoient pour la commodité des voyageurs & pour la facilité des transports. Plusieurs hommes qui autrefois vivoient aisément des fonds que leurs péres leur avoient laissés, à la charge de ne pouvoir les aliéner, périroient de faim aujourd'hui s'ils étoient oisifs, parce que de pareilles dis-

positions

positions sont abrogées. Le commerçant ne fait plus de ces gains exorbitans, parce que les nouvelles loix lui défendent d'arbitrer lui-même le prix de ce qu'il débite. L'argent ne circule plus dans les maisons, dans les spectacles, dans les divertissemens publics, parce qu'on a réduit le peuple toujours appliqué à l'impossibilité de donner dans la fainéantise; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nos pauvres qui erroient autrefois librement dans les chemins, & à qui on y fournissoit gratuitement de quoi se nourrir, gagnent maintenant leur pain à la sueur de leurs visages & dans des espéces de prisons où ils sont renfermés. Je ne suis plus étonné, dit l'Européen au Chinois, d'avoir vû parmi nous un Médecin, un Militaire & un Criminaliste, à qui la cessation de la peste, la discontinuation de la guerre, & la rareté des assassinats arrachoient des plaintes amères.

* * *

Un autre Chinois vantoit devant un Européen les maximes politiques & morales des Auteurs Classiques de sa nation; il citoit celle-ci entr'autres: *sous une timide Dynastie, le*

 *combl*e

comble de la folie, c'est de s'immiscer dans les grandes entreprises, parce que tous les yeux sont ouverts aux inconvéniens qui y sont attachés, & fermés aux avantages qui en résultent. Au moindre soupçon du plus léger péril, la cause principale s'envelope dans les ombres du mystère & dans le silence de la dissimulation; tous les risques sont pour la cause instrumentale, qui loin d'être secourue, est sacrifiée à l'animosité, à l'envie & à une vengeance d'autant plus formidable, qu'elle frape ses coups sans quitter le masque des formalités de la justice: le premier mobile vous invite à nager, pour ainsi dire, avec lui; il vous prend par la main, il vous conduit jusqu'aux bords du fleuve & du rivage, où il reste spectateur tranquile; il vous voit céder à l'impétuosité du torrent, & périr au milieu des flots irrités. Les grandes vérités sont de tous les tems & de toutes les nations, dit ici l'Européen au Chinois; il y a plusieurs siécles, qu'un de nos Auteurs a énoncé en quatre mots la maxime que vous venez de déveloper, *inertia pro sapientiâ fuit*; * ne point agir, c'étoit avoir de la sagesse.

On

* *Tacit. Vit. Agr.*

On ne voit, *dit-on un jour à Colbert*, on ne voit que la sanglante satyre qu'Hénaut a eu l'audace de faire contre vous, & dont les copies multipliées inondent tout Paris: *Est-elle injurieuse au Roi?* répondit-il, *elle ne seroit capable de m'émouvoir qu'autant qu'elle l'offenseroit.* Il seroit à souhaiter, ajoute notre Auteur, qu'un Souverain, quand il est attaqué par les mécontens, s'exprimat de la même façon: l'offense qu'on prétend me faire, devroit-il dire, est-elle capable de nuire à quelqu'un de mes sujets, ou de ceux qui me sont affectionnés? Je pardonne tout ce qui me regarde; ce qui peut préjudicier aux autres, je ne le pardonne pas également; mon intention est que les agresseurs soient punis avec la derniére rigueur comme coupables de léze-société; si leur impudence va jusqu'à leur faire vomir des injures contre le trône, que n'oseront-ils point contre leurs égaux? Le trône est trop élevé, pour que les coups de ces insensés puissent y atteindre: mais un égal, que n'a-t-il pas à redouter de quiconque est assez audacieux, pour insulter son Souverain: une pareille témérité ne rompt-elle pas le lien le plus fort de la société civile?

* * *

Les Maréchaux de Saxe & de Lowendahl originaires d'Allemagne, Saint Severin originairement Italien, chargés des intérêts de la France en qualité d'*arbitres de la guerre & de la paix* d'un côté; & de l'autre, Botta, Christiani, Pallavicini, Génois, chargés des intérêts de la Reine de Hongrie en qualité d'arbitres de la guerre & de la paix en Italie; voilà des causes si étrangéres à leurs effets, que leur admirable réunion offre peut-être le monument le plus capable d'éternifer la mémoire de ces hommes célébres, l'éloge le plus parfait des moeurs de notre siécle, & le plus bel exemple de la fidélité que l'on doit à son Prince.

* * *

Celui qui fait profession de la vie ascétique a tort, j'en conviens, d'estimer peu les éminentes qualités d'un ministre, parce qu'elles n'ont pour objet que le bien de l'Etat: mais un homme d'Etat a encore plus de tort de mépriser un sectateur de la vie ascétique, parce que les vertus sublimes de celui-ci ne se rapportent point principalement au bien politique du gouvernement.

* * *

Le

Le moyen d'apprécier exactement le mérite d'autrui, c'est d'envisager plus les circonstances relatives que les circonstances absolues. C'est ainsi qu'on explique la puissance d'un Etat qui est mal gouverné, les succès d'un général d'armée qui a peu de génie, la fortune d'un commerçant qui manque d'intelligence. La force d'un Etat vient souvent de la foiblesse des Etats circonvoisins; il n'est pas rare qu'un général doive son bonheur aux fautes du général ennemi; & presque toujours la simplicité de celui qui achéte fait la richesse de celui qui vend.

* * *

Ce qui contribua le plus à rendre les Romains maîtres du monde, c'est qu'ils ne balancérent point à adopter ce qu'ils trouvérent de meilleur & de plus sage chez les étrangers, lors même qu'ils étoient leurs ennemis. La vertu de quelque pays qu'elle fut, & quelque habit qu'elle portât, au lieu d'exciter dans leurs cœurs les sentimens d'une basse jalousie, leur inspiroit la plus noble émulation. Je suis persuadé que c'est à une semblable conduite que l'on doit attribuer la gloire du siécle de Louis XIV. C'est une vérité dont on a des preu-

preuves authentiques, tant dans l'Académie des Arts, que ce Monarque établit à Rome en faveur de ses sujets, que dans les ordres qu'il donna à ses ministres de rechercher dans toutes les Cours étrangères où il les enverroit, les hommes à talens distingués, & de leur offrir des pensions de sa part.

* * *

Les expressions me manquent pour tracer le plaisir que je sentis un jour dans un port de mer. On appareilloit pour un grand trajet plusieurs vaisseaux destinés à transporter une jeunesse nombreuse & de bonne extraction; elle alloit naviguer pour la premiére fois, & elle paroissoit attendre avec une extrême impatience le moment qui devoit la dérober à nos regards. J'en fus pénétré d'une si grande joie, qu'un an après je voulus être le témoin de son retour, comme je l'avois été de son départ. Je ne fus point le maître de contenir mon allégresse; elle éclata malgré moi, & elle surprit plusieurs des spectateurs; d'autant plus qu'ils la crurent sans fondement, parce que les vaisseaux étoient allés, & revenoient encor dépourvûs d'argent ainsi que de marchandises. Etendre le génie des citoyens, dis-

je

je à ceux que j'étonnois, n'est-ce point le plus précieux trésor d'un Etat ? Cette nouveauté présente à mes yeux l'image & l'époque de la révolution la plus heureuse pour la nation entiére. En effet un pareil usage la rendra, s'il s'y introduit, beaucoup plus florissante, que ne peuvent faire les plus riches cargaisons des flottes que l'Amérique lui envoye. Que ne puis-je, tel qu'un Camoens, unir les graces de l'Odyssée à la magnificence de l'Eneïde, pour célébrer ce voyage fortuné!

* * *

En donnant des louanges, on n'a point le plus souvent pour objet le mérite de celui qu'on loue ; on se propose de blâmer quelque personne qui a du rapport avec celle qui est louée. Déteste-t-on un ministre? On exalte pompeusément la clémence du Souverain. On vante la liberté d'une nation, non pas parce qu'elle est réellement libre, mais parce qu'on veut faire contraster la servitude où gémit la nation voisine. On affecte d'élever un ministre successeur quoiqu'encor novice, afin que l'éclat dont on environne celui qui gouvernera un jour, éclipse celui qui gouverne actuellement. Quelqu'un entendant faire un éloge

singu-

singulier de Titus, dit, *qu'à s'en tenir aux termes du discours, & s'il n'eût pas pénétré les intentions de l'orateur, il n'auroit pas hésité de croire que le Panégiriste parloit de Néron.* Ce que je dis des louanges est également applicable à la Satyre; on se déchaîna avec fureur contre Fouquet, parce qu'on ne se rappelloit qu'avec horreur la mémoire de Mazarin.

* * *

A la Cour on se nuit d'ordinaire sans se haïr; cette pernicieuse maxime est l'explication de tous les mystères les plus incompréhensibles, & le dévelopement de toutes les contradictions.

* * *

Un Chinois qui voyageoit en Europe se trouva dans l'antichambre d'un Monarque des plus puissants. Il vit parmi la foule un homme doué d'une physionomie heureuse, couvert d'un superbe habit, décoré de plusieurs marques de distinction, seul, triste & délaissé malgré son empressement à prévenir tout le monde. *Quel est celui que je vois?* demanda le Chinois étonné à un Européen: *C'est*, lui répondit-on, *un des plus grands personnages de*

tout

tout le Royaume; il a commandé une brillante armée, & il est aujourd'hui gouverneur d'une des plus vastes Provinces. Pourquoi, *répliqua le Chinois*, pourquoi lui tourne-t-on ainsi le dos? Si la Cour n'a aucune commisération pour lui, qu'elle en ait du moins un peu pour le peuple de son gouvernement, qu'il ne manquera point de traiter avec hauteur, pour se venger du mépris qu'il se souviendra d'avoir essuyé ici.

* * *

Parler beaucoup du grand nombre d'affaires qu'on a, c'est prouver évidemment qu'on a peu de talens, & qu'ils sont des plus médiocres. Quand les vrais génies exécutent les entreprises les plus laborieuses, à peine en parlent-ils. Voici comme Turenne dans une lettre faisoit part d'une des plus signalées victoires qu'il eût remportées: *Les ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus, Dieu en soit loué; j'ai eu un peu de peine; je vous souhaite le bon soir, je me mets dans mon lit.*

* * *

Rien de plus propre à faire sentir le ridicule de certains petits esprits qui soupçonnent toujours une grande raison d'état, dans les

dé-

démarches les plus indifférentes du ministère ; que ce qui courut imprimé dans une feuille périodique d'Angleterre, lorsque l'Ambassadeur de France differa les fêtes qu'il avoit à donner pour la naissance du Duc de Bourgogne : *Il n'importe ni à l'une ni à l'autre Cour*, disoit l'auteur, *que les réjouissances se célèbrent demain, ou que la célébration en soit renvoyée jusqu'à la fin du monde.*

* * *

Rien de plus capable de déconcerter la prudence humaine, que les causes de la fortune d'Alberoni, & celles de la disgrace de Marlborough. Un ragoût de champignons éleva Alberoni au faîte des honneurs ; une paire de gants que la Duchesse de Marlborough refusa à la Reine Anne, & un verre d'eau qu'elle répandit sur la robe de Madame de Masham, précipitérent dans la disgrace la plus marquée l'illustre Marlborough, qui étoit l'arbitre du destin de l'Europe.

* * *

Un Hollandois se trouvant au Japon, censuroit le faste qui lui sembloit régner à la Cour de l'Empire. Le faste, disoit-il, est selon nous une petitesse qui n'affecte que les ames viles.

Ce-

Celui qui eſt à la tête de nos affaires en Hollande, n'eſt pas vain au point de faire quelque cas de ces petits riens qui ſçavent ſéduire tant de monde; il ne s'en eſtime pas moins, il en eſt même plus orgueilleux; en effet quoique ſouvent tout ſon cortége ne ſoit composé que d'un ſeul ſerviteur & d'une ſeule ſervante, quoique confondu avec la populace il aille conſtamment à pied, ſon nom n'en eſt pas moins mêlé avec les noms des plus puiſſans Monarques dans les plus importantes négociations de l'Europe.

* * *

Les grands revers font tomber pluſieurs hommes dans un accablant déſeſpoir. L'homme, qui a un eſprit & un cœur, tombe, mais il ſçait profiter de ſa chûte; elle lui dicte les leçons les plus utiles & les plus sûres pour l'avenir; les plus sûres, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience; & les plus utiles, parce qu'elles ſont les plus sûres.

* * *

Nous ſommes dans un tems où on ne ſe fait plus un plaiſir du carnage; que le Ciel nous préſerve de faire le mal de ſang froid & par des voies détournées! veuille ce même Ciel

Ciel que nous n'imitions point la conduite de Tibere, qui au rapport de Xiphilin, quand il faisoit fournir des alimens à Gallus, vouloit qu'ils fussent de telle nature & en telle quantité, qu'ils pussent, non lui donner du plaisir ou lui renouveller les forces, mais seulement l'empêcher de mourir.

* * *

Dans la vuë d'inspirer à ses concitoyens de l'horreur pour le gouvernement républicain, Hobbes traduisit Thucidide, qui dépeint les inconvéniens de cette sorte de constitution: Je ne sçai pas pourquoi les partisans du gouvernement républicain ne traduiroient point Tacite. *Tibere*, dit cet Historien, *ne manifestoit jamais ses sentimens, & ne disoit jamais rien de ce qu'il pensoit. Ses discours étoient si opposés à ses pensées, que ce qu'il souhaitoit le plus, c'étoit toujours ce qu'il sembloit souhaiter le moins. Il paroissoit brûlant de courroux, quand il n'avoit pas la moindre inquiétude; il avoit l'air tranquille, lorsqu'il étoit agité par les plus violens transports. Il tenoit le langage de la tendresse & de la compassion à ceux qu'il châtioit avec la derniere cruauté; il parloit avec une dureté inouie à ceux sur qui il versoit ses graces.*

graces. Il regardoit d'un œil favorable ses plus irréconciliables ennemis, comme s'ils eussent été ses amis les plus intimes; tandis qu'il ne laissoit tomber que des regards irrités sur ses amis, qu'on eût dit qu'il ne sçavoit point distinguer de ses ennemis. Sa maxime étoit que le cœur doit être impénétrable. Celui qui devinoit les mouvemens de son ame, étoit celui qui lui déplaisoit davantage ; & il fit condamner à la mort plusieurs personnes, à qui il ne pouvoit reprocher d'autre crime que d'avoir eu malheureusement assez d'esprit pour pénétrer son secret. Ainsi pour vivre bien avec Tibère, il étoit nécessaire de réunir deux qualités qui souvent sont incompatibles, une profonde pénétration pour découvrir ses pensées, & une haute prudence pour ne point se vanter de les avoir découvertes. Il faut ici rendre hommage à notre religion, aux maximes qui sont suivies parmi nous, à l'esprit philosophique qui régne, aux mœurs de notre siécle, qui nous prescrivent d'accorder notre amour à ceux à qui nous devons nôtre obéissance.

* * *

Démosthène se glorifioit avec raison de ce que, dans le moment des succès qui arrivoient

aux puiſſances ennemies, on ne l'avoit pas vu, comme d'autres, ſe promener dans la place publique, la ſatisfaction peinte ſur le front, tendre une main careſſante, & d'un ton de congratulation annoncer les heureuſes nouvelles du jour, à ceux qui les faiſoient paſſer d'abord dans la Macédoine avec laquelle on étoit en guerre. » Perſonne ne pourra avancer, *diſoit-il*, qu'au » récit des avantages remportés par nos trou- » pes, j'aye été aperçu pâle, tremblant, inon- » dé de pleurs, plongé dans la conſternation, » tel que ces ſacriléges traîtres, qui, par leur » perfidie, diffamant la République & ſe cou- » vrant d'opprobres eux-mêmes, ne s'appli- » quent qu'à exagérer nos pertes, à déprimer » nos triomphes, & à augurer défavorable- » ment, charmés de ce qui devroit les attriſ- » ter, & affligés de ce qui devroit les réjouir. Qu'auroit ajoûté Démoſthène à ce tableau, s'il eût voulu dépeindre les excès fanatiques que l'antipatriotiſme a cauſé dans nos villes durant ces derniéres guerres?

* * *

En décrivant les mœurs des Gaulois, Céſar étoit ſurpris, & avoit lieu de l'être, de ce que ces peuples délibéroient ſouvent avec inconſi-

déra-

dération sur les objets les plus importans, dès leur premier entretien avec un homme qu'ils ne connoissoient point & que le hazard leur avoit fait rencontrer; imprudence que le repentir suivoit bientôt après. Certains caractères propres & distinctifs des Nations sont indestructibles. Ce que César observoit il y a environ dix-huit siécles, s'est vérifié dans Vendôme par rapport à Alberoni.

* * *

La diversité des climats influe beaucoup sur la diversité des mœurs & sur celle de l'organisation. L'éducation peut l'emporter sur l'influence du climat rélativement aux mœurs; l'organisation est invariable; d'où je conclus que chaque Nation, bien loin de suivre les modes des pays étrangers, devroit avoir un habillement adopté à l'habitude commune des corps. Tacite, dans les voyages qu'il fit en Allemagne, remarqua que les Germains portoient des habits fermés, parce que les habits ouverts leur paroissoient moins propres à accompagner convenablement la taille avantageuse des peuples septentrionaux, *veste strictâ & singulos artus exprimente*. Cyrus est loué par Xenophon, de ce qu'il s'habilla à la manière

des Médes, & de ce qu'il exigea que toute la noblesse l'imitât; les habits longs lui sembloient commodes pour cacher les défauts du corps, pour ajoûter à la hauteur d'un homme, & pour le faire paroître plus beau que ne l'est naturellement un Persan.

* * *

Quelques-uns trouvent ridicule qu'Homère exalte ses héros, parce qu'ils agissoient avec dextérité; que Cornelius-Nepos admire Epaminondas, parce qu'il dansoit avec grace; que Salluste loue Pompée, parce qu'il santoit avec adresse. Homère, Cornelius Nepos, Salluste ne considérent ces objets que comme des qualités accessoires, qui servoient seulement à relever les qualités essentielles de ces grands hommes. Combien plus ridicules doivent nous paroître ceux qui prodiguent les louanges à certains héros de nos jours; héros par l'accessoire, non par l'essentiel; héros par leurs manières, & non par leurs actions.

* * *

L'ascendant que la Maréchale d'Ancre prit sur l'esprit de Marie de Médicis passa pour un sortilége; ce n'étoit réellement que le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles.

Au

Aujourd'hui les femmes gouvernent communément les plus grands esprits; de sorte qu'on peut dire avec raison que c'est le moment où les ames foibles ont du pouvoir sur les ames fortes; ce pouvoir existe, & ce n'est point au sortilége qu'on l'attribue; cela prouve que nous sommes plus éclairés que nos péres; cela prouve encore que nous sommes plus foibles qu'eux.

* * *

Une table ruineuse, un jeu outré, des dettes énormes, des domestiques insolents, qui d'un air d'importance vendent la chimérique protection de leurs maîtres, & leur recommandent, sous les belles apparences de la justice & de la compassion, les intérêts des scélérats les plus avérés; un Secrétaire enfin, qui se sert d'un style aussi vuide de sens que plein de phrases, de complimens, & de formules outrageantes: voilà les qualités essentielles qui constituent la plûpart des grands Seigneurs d'aujourd'hui.

* * *

Le péril le plus à craindre pour celui qui est emporté continuellement par un tourbillon

d'affaires successives, c'est l'excessive envie de montrer de l'esprit. Cette envie tient à la vanité; la vanité est voisine de l'indiscrétion; & l'indiscrétion laisse transpirer les secrets les plus importans. Un homme possédé par l'envie de montrer de l'esprit, ressemble à ce Roi de Lidie, dont Justin fait mention; il aimoit éperdument sa femme, il en parloit à tout le monde comme de la beauté la plus parfaite qui eût jamais existé, & il la faisoit voir toute nuë à ses confidens.

* * *

J'ai toujours cru dans mes voyages, que les pays où j'étois forcé de monter des mulets ou des chameaux, étoient incultes, & je ne me suis jamais trompé. Je ne sçai pas pourquoi le plus souvent les bons établissemens ne viennent qu'après que quelque grand malheur est arrivé. Quelques paysans obligés de traverser des rochers escarpés, & de franchir des précipices, auroient souhaité que leur Souverain eût été dans la nécessité de tenir la même route, & d'y courir même quelque risque: *il ne manqueroit point d'ordonner*, disoient-ils, *qu'on traçat un chemin praticable.*

* * *

La preuve la plus convaincante de la grossiéreté des Cappadociens, c'est que la liberté leur ait paru insuportable. Si la servitude qu'ils préférèrent étoit cependant de la nature de celle qu'éprouve, selon un auteur moderne, le canton de l'Italie le plus cultivé & le plus heureux, leur stupidité apparente seroit la démonstration de leur sagacité réelle; il ne seroit question pour lors que d'un nom stérile, qui ne rempliroit point sa signification.

* * *

Tacite dit d'Agricola, que chargé de l'administration de l'Etat il sçut donner à sa sagesse la mesure qui lui convenoit, mesure qu'il est si difficile de déterminer; *retinuit, quod est difficillimum, in sapientia modum*; que chargé de faire rentrer dans leurs devoirs les cohortes prétoriennes, il y réussit de manière qu'il aima mieux donner à entendre, par une modération peu imitée, qu'il les avoit, non rendues, mais trouvées fidéles, *rarissima moderatione maluit videri invenisse bonos quàm fecisse.* Ces deux fragmens seuls suffiroient pour éterniser la réputation de Tacite & d'Agricola.

* * *

Je serois inconsolable de ce que Tourreil,

Terrasson, Gédoin, qui ont honoré le siécle de Louis XIV. sont morts sans nous laisser une traduction de la politique d'Aristote & de la république de Platon, ainsi que de ses loix, si le siécle de Louis XV. ne nous présentoit d'autres Gédoin, d'autres Terrasson, d'autres Tourreil, capables de nous faire un présent si estimable.

* * *

Je n'ai garde de vouloir que le Président de Montesquieu s'occupe à faire des observations sur les écrits des autres : un génie créateur comme le sien est destiné à produire des chefs-d'œuvres originaux pour éclairer le genre humain. Je voudrois seulement qu'un homme de sa nation, qui auroit un talent décidé, travaillât sous ses yeux à faire des notes politiques sur Polybe pour l'usage des négociateurs, comme Folard en a fait pour l'usage des guerriers.

* * *

Le merveilleux ouvrage d'Ustaritz sur la théorie & sur la pratique du commerce, est capable de donner une face nouvelle à toute l'Espagne; la promptitude avec laquelle il a été traduit en Angleterre & en France en garantit l'utilité.

En

En lisant autrefois dans les écoles les Lettres de Ciceron & celles de Pline, je n'y cherchois que les mots, que les finesses de la latinité: en les lisant aujourd'hui avec la maturité que me donne l'âge & l'expérience, je m'attache aux choses, à saisir la timidité, la réserve, les généralités, les équivoques qui frappent dans les lettres de Pline, quoiqu'elles ayent été écrites sous Trajan. J'examine ensuite celles de Ciceron, qui ne respirent que la franchise & la liberté; celles même qu'il écrivoit lorsque l'Etat étoit dans la crise la plus violente. Je compare enfin le style simple, familier, tranquile, égal, modeste, qui caractérise les lettres de Ciceron & celles de ses amis, à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épistolaire de nos jours.

* * *

Ciceron se troubloit, il est vrai, lorsqu'on lui annonçoit la perte des honneurs, des dignités, des fonctions, du crédit qui l'avoient fait respecter de toute la terre; mais l'inquiétude & l'agitation sont bien plus vives aujourd'hui dans un *Questeur*, qui reçoit une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a

point

point terminée assez bas, dont les deux extrémités sont marquées au coin d'une soumission trop superficielle, c'est-à-dire, qui n'est pas assez avilissante pour celui qui les écrit... Problême à la solution duquel sera adjugé le prix de l'Académie : *La gloire & l'intérêt de l'Etat demandent-ils que les lettres adressées aux Questeurs finissent en disant, Je suis votre très-humble, &c. ou bien en disant, J'ai l'honneur d'être, &c.*

* * *

Est-il possible que nous soyons réduits à apprendre d'une femme les préceptes les plus admirables de la politique & de la morale? Une lettre de Madame de Maintenon à la Duchesse de Bourgogne contient en peu de lignes les maximes les plus essentielles qui sont semées dans les immenses volumes des auteurs anciens & modernes: voici comme elle parle; écoutons-la, & instruisons-nous.

» Vous serez malheureuse, si vous êtes dé» licate en amitié; c'est un commerce où l'on » doit mettre du sien; n'examinez point si ces » droits sont fondés, ils sont établis, cela doit » vous suffire. . . . Parlez, écrivez, agissez

» com-

» comme si vous étiez devant mille témoins ; » comptez que tôt ou tard tout se sçait ; il est » très-dangereux d'écrire ; ne confiez rien de » ce qui pourroit vous nuire, s'il étoit répété ; » on ne garde qu'un tems les secrets qu'on gar» de le plus. La cour est le pays du mystère » & de l'indiscrétion ; on y trouve l'adoucisse» ment de ses peines & de sa servitude, dans » le pouvoir qu'on a de rendre service, & de » faire des heureux. . . . Aimez tous vos pa» rens, mais que la France soit votre seule » patrie ; évitez de mettre par tout de l'esprit ; » en montrer trop, c'est humilier ceux qui en » ont peu ; l'esprit prodigué nous attire la hai» ne de la multitude, & le mépris des sages. . . . .

* * *

Est-il possible que le discours d'un Roi, pour ainsi dire, encor enfant, doive servir de modèle aux discours des plus sages Rois. Rien de plus grand, de plus majestueux, de plus humain que la réponse faite par Edouard sixième à l'Ambassadeur de France, quand au nom du Roi son maître, celui-ci lui présenta le collier de l'ordre de Saint Michel, & lui parlá des affaires du tems ; *Je remercie mon bon frère*, dit Edouard, *de l'Ordre qu'il m'en-*

voye,

voye, & de l'assurance qu'il me donne de son amitié, dont je serai toujours beaucoup de gré. Quant aux bruits publics, on ne doit ni les écouter trop aisément, ni refuser opiniâtrement de les écouter; il est également dangereux de trop croire en cette matière, & de ne croire pas assez. Pour ce qui est des différends qui pourroient survenir entre nous, je serai toujours plus porté à les accommoder selon les conseils de la raison, qu'à les décider par la force des armes, à moins que mon honneur compromis ne me fasse employer ce dernier moyen. Burnet, tom. 2. p. 450.

ARTICLE HUITIEME.

DISCOURS

Sur les Sentimens. *

LE terme de *sentiment* a dans nôtre langue diverses significations. Je distingue quatre choses très différentes, dont nous exprimons pourtant les opérations par ce mot : l'*esprit*, les *sens*, les *passions*, & les *mœurs*. Il y a des *sentimens de l'esprit*; & c'est ce que nous appellons *opinion*; *les sentimens de Descartes ont prévalu dans certaines écoles*, dit *Mallebranche*. Il y a des *sentimens des Sens*, & c'est ce que nous nommons *sensation*; le *sentiment de la vuë nous fait joüir de l'univers*, dit Mr. *de la Chambre*. Il y a des *sentimens de passion*, & ce sont les mouvemens pathétiques, que l'art des Rhéteurs apprend à exciter; *Aristote*, dit Mr. de Tourreil, *a traité des sentimens de l'ame, moins en rhéteur qu'en philosophe*. Enfin,

* Ce discours, dont nous ignorons l'auteur, fut lû dans une société de gens de lettres; il n'avoit jamais été imprimé, & méritoit de l'être.

fin, il y a des *sentimens de mœurs*; *Le Cid*, dit l'Académie, *est une piéce remplie de sentimens nobles & généreux*; *Ariste a des sentimens*, dit *la Bruyére*. C'est des *sentimens* pris dans ce dernier sens, que je parlerai dans ce discours.

Je n'observerai point d'autre ordre que l'ordre naturel : c'est la marche que la raison tient d'elle-même dans le dévelopement de nos idées, quand l'art ne s'en mêle pas; & je souhaite ici pour juges, bien plus ces génies naturels, simplement cultivés par ce qui s'est fait de meilleur dans notre siécle, & par leurs propres réfléxions, que ces esprits, qui par la longue habitude d'étudier toûjours hors d'eux-mêmes, & de penser d'emprunt, se sont fait un goût tout-à-fait étranger au *sentiment* & à la raison.

I.

Quand j'eus formé le dessein de traiter la matiére toute neuve des *sentimens* en fait de *mœurs*, je tâchai d'abord de me rappeller si dans mes lectures je n'avois rien vû chez les anciens sur ce sujet. Ils ont pensé presque sur tout; & comme leurs idées sont les plus voisines des purs principes du *vrai*, elles ne doivent point être passées sous silence, quand on

parle

parle au public. On lui doit compte des pensées de ces grands hommes, & c'est même souvent ce qu'il y a de plus digne de son attention. Mais dans la matiére que j'examine, je ne puis lui rendre compte que de leur silence. Ni les Grecs, ni les Romains n'en ont traité ni à dessein, ni par occasion: on ne trouve même chez eux aucun terme qui rende au juste le sens précis du mot *sentiment* en fait de *mœurs*. Le *διάνοια*, l'*ἦθος*, le *πάθος* ne sont point ce que nous cherchons. La *pensée*, les *mœurs*, & la *passion*, ou le *pathétique*, entrent pour beaucoup sans doute dans le sentiment, puisque le sentiment est essentiellement une pensée, qu'il marque les mœurs, & qu'il touche naturellement. Il est pourtant encor quelqu'autre chose que la pensée, les mœurs & le pathétique. *Aristote* a un chapitre tout entier avec ce titre, *des sentimens*, selon la traduction de Mr. *Dacier*: mais le titre porte à faux; il ne s'agit dans tout cet article, que des *pensées*, quelles qu'elles soient, qui composent le corps du discours. Les Latins ont leurs termes de *sensus*, *sententia*, *affectus*, mais ces expressions sont encor trop vagues. *Quintilien*, & tous les autres maîtres de l'art, traitent au long

des

des paſſions & de la maniére de les exciter. Rien pourtant de tout ce qu'ils diſent ne convient aux *ſentimens* en fait de *mœurs*. Contents d'en remplir leurs écrits, les anciens ſe ſont peu mis en peine d'écrire ſur les ſentimens mêmes.

D'où peut venir ce ſilence des anciens? (ceci mérite quelque attention): n'ont-ils pas pouſſé les obſervations ſur l'art d'écrire, juſqu'aux abſtractions de la métaphyſique la plus rafinée? Quelle multitude de figures de toute eſpéce n'ont-ils pas diſtinguées? De plus, les ouvrages de leurs excellens écrivains leur fourniſſoient en grand nombre des exemples de *ſentimens*. Les Rhéteurs même, dans leurs livres de critique, ont cité pluſieurs de ces exemples, qui ſont juſtement de l'eſpéce dont il s'agit ici. Cependant ils ne les ont jamais enviſagés du côté du *ſentiment*. Auroient-ils cru que les choſes de cette nature ne ſont pas du reſſort des régles? cela peut être; ce que la nature a de plus excellent, ne peut que dépérir entre les mains de l'art, *Quæ naturâ optima ſunt, arte corrumpuntur*. J'aurois pourtant du penchant à croire que cette obſervation leur a échapé. Les mêmes hommes, quelque

éclairés

éclairés qu'ils soient, ne voyent pas tout : il y a des pensées reservées pour chaque siécle, plus ou moins. Tous les objets ont diverses faces ; & quoique les hommes de tous les âges ayent des yeux, quelques-unes de ces faces demeurent plusieurs siécles sans être démêlées. Il en est d'elles, comme de ces mines d'or ou de diamans, sur lesquelles on a passé & repassé mille & mille fois, sans en appercevoir les indications naturelles ; elles sautent pourtant aux yeux d'un seul homme assez habile pour les remarquer. Mais souvent cette découverte est moins duë à une pénétration rare, qu'au point de vuë où le hazard nous a placés.

Quoi qu'il en soit, rendons ici justice à la nation ; elle me paroit être la premiére qui ait fait cette ingénieuse observation, & qui ait senti, qu'une idée où les mœurs dominent, étoit un *sentiment*, plutôt qu'une simple pensée. J'observe même que c'est depuis environ un siécle que cette signification du mot *sentiment* nous est devenuë familiére ; époque qui se rencontre justement avec la perfection de nôtre théatre. Et comme c'est d'ailleurs au grand *Corneille* qu'est duë cette perfection, il

pourroit bien avoir été là-dessus le maître de la nation. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce grand Poëte, abondant, plus qu'aucun autre, en ce genre de pensées, nous a mis à même de leur donner un nom particulier qui les spécifie du côté par où elles se font principalement sentir. Les Anciens avoient des sentimens, peut-être même en avoient-ils de plus relevés que les nôtres; cependant leurs critiques ne nous ont jamais dit ce que c'est qu'un *sentiment* en fait de *mœurs*; par exemple, cette excuse d'un Athénien qui donnoit l'aumone à un méchant homme, *je ne la donne pas à la personne, mais à la nature*, les Rhéteurs la donnent simplement pour un apophtegme, & ne la considèrent jamais que de ce côté; & nous, nous la regardons comme un *sentiment*; c'est en effet ce qui y domine & qui y fait le caractère propre de cette pensée. Je conclus donc, à la gloire de la nation, que c'est à elle qu'est dû ce débrouillement d'idées, si essentiel au bon goût.

I I.

Ce débrouillement n'est pourtant pas si entier, qu'il ne reste bien des choses très épineuses à démêler. Le point sur-tout le plus

diffi-

difficile, c'est de définir le *sentiment* en fait de *mœurs*. Dirai-je, par exemple, avec Mr. l'Abbé *Du Bos*, que c'est *l'idée qui naît dans l'ame lors qu'elle reçoit une affection vive*? mais ce n'est là que le sentiment de passion. Faut-il dire d'après un Auteur bien moins judicieux, & qui a sa place dans le *Dictionnaire néologique*, que *c'est une pensée sentimentée*? Outre que l'expression est encore trop précieuse, elle ne distingue point le *sentiment* en fait de *mœurs*, du sentiment en fait de *passion*; ce qu'il faut ici sur-tout ne pas confondre. Le *sentiment-passion*, (qu'on me permette cette façon abrégée de parler) est presque toujours l'expression de quelque mouvement vicieux de l'ame; car de la passion au vice, il n'y a qu'un pas, & encore est-il extrémement glissant. Le *sentiment-mœurs* est l'expression de quelque vertu, ou de quelque inclination loüable.

Mais comme l'expérience personnelle est la meilleure explication de ce qui se passe dans nous, qu'on me permette un moment de réflexion sur la maniére dont les sentimens naissent dans l'ame. Cet examen sera simple & court, parce qu'il suffit de bien lire dans son

propre cœur, pour bien déchiffrer celui des autres; & je ne puis être difficilement compris que par ceux qui ne se sçavent pas eux-mêmes. Il y a dans tous les hommes, plus ou moins, des principes & des régles de penser, plus ou moins saines & relevées; soit que ces principes soient la simple voix de la raison, soit qu'ils soient le fruit de l'éducation & de l'usage des hommes. Or ces principes influent dans le cœur par voie de conseil, de lumiére & de direction; ils l'éclairent & l'excitent dans l'occasion & dans le moment d'agir ou de vouloir. Une ame, qui a naturellement de ces principes nobles, de ces maximes généreuses pour fonds d'esprit, pense & veut dans l'occasion, conformément à ces maximes. Ces principes de l'esprit, influant dans le cœur par le goût & l'habitude de les suivre, ou du moins de les écouter, sont ce que nous appellons *mœurs*. Le *sentiment* n'est donc autre chose que l'*expression de l'émotion intime que ces principes relevés font sur le cœur*; & pour le dire plus simplement, c'est *l'expression des bonnes mœurs*. Il s'en faut bien que les *sentiments passionnés* naissent ainsi dans l'homme. Aucun de ces principes nobles n'y contribue: nôtre intérêt

rêt seul, & un intérêt vil & coupable, y fait la fonction de la lumiére naturelle, & nos sens celle de la volonté. C'est l'amour déréglé de nous-mêmes qui produit toujours les *sentimens-passion*; & c'est l'amour du *bien* qui produit les *sentimens-mœurs*.

Sur quoi il faut remarquer, 1°. Que lorsque je parle de *principes grands & relevés*, je ne prétens pas que ce soient des maximes fort supérieures à la raison ordinaire & au sens commun. La raison toute simple, & telle que nous la donne la nature, est assez noble d'elle-même pour fournir & suffire aux plus sublimes sentimens, quand la volonté est droite & bonne. Et c'est par là qu'il faut expliquer un phénomène, qui surprend, quoiqu'injustement, (car la nature n'a fait, ni ne suit les conditions) c'est de voir de très beaux sentimens sortir des cœurs du plus bas vulgaire. Tel est celui de cette femme de Sparte à qui on annonçoit que son fils venoit d'être tué dans une bataille, *l'avons nous gagnée?* demanda-t-elle; *oui*, lui répondit-on. *Eh bien, dit-elle, mon fils vit encore.* Ainsi rien de plus vrai que ce qu'avance *Quintilien*, que les gens de bien, qui qu'ils soient, ont toujours des sentimens

nobles, *Bonos numquam honestus sermo deficiet.*

2°. Il faut remarquer, qu'on peut avoir des *mœurs*, & qu'en effet on en a, quoique dans bien des circonstances de la vie, les actions ne soient guéres conformes aux *sentimens*. L'homme est ainsi fait, (& nous en savons la raison) qu'il ne suit pas toûjours, dans la pratique, ce qu'il sent être bien dans la droiture de son cœur. Pour faire le bien il y a trois degrés à parcourir, le *penser*, le *vouloir*, & le *faire*: ce dernier est le plus difficile à franchir. Nous appellons donc un homme qui a des *mœurs*, celui dans qui les principes vertueux font du moins assez d'effet pour faire naître des *sentimens*, quoique ces *sentimens* n'aillent pas plus loin: & celui-là est un homme *sans mœurs*, dans qui ces principes, s'ils y sont encore, n'ont pas même ce demi-effet. Le premier est censé bon, parce qu'on voit qu'il a de quoi l'être plus parfaitement. Le dernier est censé méchant, parce qu'il ne lui reste pas même de quoi devenir bon. Et voilà la raison pourquoi le premier peut encore produire, & produit en effet de grands *sentimens*. Ainsi je ne suis point surpris d'entendre dire à *Phédre*, quoique déja criminelle, en parlant à *Hyppolite*:

Hé bien, connois donc Phédre & toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même.

Mais je n'attens rien de bon de *Mathan*, quand une fois je lui ai entendu dire contre un enfant cet effroyable vers,

On le craint; tout est examiné.

Aussi ne dit-il rien dans la suite, qui démente la noirceur de cet oracle dicté par la plus affreuse politique.

III.

De-là suit l'éclaircissement de plusieurs difficultés assez embarrassantes, quand on les propose sans liaison avec leurs principes : par exemple, *la différence de la pensée & du sentiment.* La pensée n'est qu'une simple réflexion de l'esprit; le *sentiment* emporte de plus l'émotion de la volonté; & il est beaucoup plus du ressort du cœur, que de celui de l'esprit; celui-ci n'y contribuë que par la simple représentation du bien, tandis que le cœur se

livre à l'impreſſion du bien repréſenté, & fait l'effort toujours penible de le vouloir; je dis, *toûjours penible*, parce qu'il faut, dans les ſentimens nobles, prendre toûjours ſur ſoi-même en faveur d'autrui. Et c'eſt par cette réflexion que s'explique, ſans autre gloſe, cette penſée de Mr. *de St. Evremont*; *Tout ſentiment noble eſt un ſacrifice.*

La même raiſon explique encore très clairement la *différence de mérite de l'homme d'eſprit, & de celui qui a une vertueuſe ſenſibilité.* Dans l'un, l'eſprit dégenère aiſément en malice, ou en fineſſe, qui ne vaut guére mieux: dans l'autre l'eſprit n'eſt jamais dangereux; il n'eſt éclairé que pour être meilleur. Les mœurs en lui profitent de l'eſprit, & l'eſprit profite des mœurs; car les hommes ne ſont tout ce qu'ils ſont, que par le cœur.

C'eſt encore par la même raiſon, qu'un homme *qui a des ſentimens* ſera toûjours plus *perſuaſif* & plus *vraiment éloquent*, qu'un bel eſprit *ſans ſentimens*; car l'un ne dit que ce qu'il connoit, ou plutôt ce qu'il imagine; l'autre ce qu'il connoit véritablement, & ce qu'il ſent. Le premier ne fait tout au plus que penſer bien, ſans qu'il paroiſſe qu'il veuille de

même;

même; mais le second donne encore l'exemple de vouloir le bien qu'il connoît. Or l'exemple est la chose du monde qui prouve le mieux. L'homme d'esprit n'est, pour ainsi dire, que lueur; il est semblable à l'astre de la nuit, dont un Poëte dit avec beaucoup de justesse,

Tu n'as qu'une lumiére froide,
Qui m'éclaire sans m'échauffer.

L'autre ressemble à l'astre du jour; il est lumiére & chaleur; & de là je tire l'éclaircissement de ce qu'avance Mr. de Cambray, *que la vraïe éloquence est toute dans le sentiment.*

Je tire encore de ces mêmes principes la *différence du sentiment & de la sentence:* deux choses que l'on confond très aisément, malgré leur opposition sensible. La *sentence* roule toute sur les mœurs, mais sans en être un effet; c'est une pure spéculation sans vie & sans force; un jeu de l'esprit, & bien souvent une vaine montre de vertu. Personne n'a jamais tant prodigué de morale que les Stoïciens, & personne n'a eu moins de *sentimens* qu'eux. Le *sentiment* au contraire a tout le feu, toute l'ame, qui manque à la *sentence.* C'est qu'il est l'ouvrage du bon cœur, & que tout ce qui part

part de cette ſource, eſt tout vie & tout mouvement. Dans cette différence on voit la ſource de l'ennui ſombre que la maniére d'écrire par ſentences cauſe toûjours, tandis que celle d'écrire par ſentimens ne laſſe jamais. C'eſt par le cœur que nous vivons; ainſi c'eſt le cœur qui doit penſer & parler. Et voilà le défaut dominant de *Sénéque*; ſentences ſur ſentences, & pas le moindre ſentiment. *Balzac*, ſon grand imitateur, avec beaucoup d'eſprit, a enfin ennuié tout ſon ſiécle, comme ſon modéle fatiga le ſien. Et ſi Mr. *de la Rochefoucault* dans ſes Maximes a été plus heureux, c'eſt premiérement qu'il les a iſolées, & qu'on les lit plutôt comme des ſujets de penſées que comme des diſcours tout formés. D'ailleurs elles ſont plus fines & plus recherchées; & par une raiſon encore plus forte, c'eſt qu'il flatte ſans ceſſe la malignité du cœur humain, en rapportant tout à l'amour-propre.

Quelque différence qu'il y ait pourtant entre le *ſentiment* & la *ſentence*, il n'eſt rien de ſi facile que de faire de la ſentence un ſentiment; il n'y a que le tour à donner. Mais quoique ce tour ſoit très aiſé, & naturel, on ne s'en aviſe guére, quand on n'a pas le cœur tourné

tourné à la sensibilité. Ainsi *Sénéque* dira toujours gravement & par pure spéculation, *Homo homini frater*; Tout homme est le frére d'un autre homme; tandis que *Térence*, le seul presque de tous les comiques qui ait des moeurs, fera dire à Chrémès d'une maniére intéressante; *Homo sum, humani nihil à me alienum puto*; Je suis homme, rien de ce qui regarde les hommes ne m'est étranger. Ainsi *Lucain*, dans son traducteur, dira sententieusement, *qui souffre, prend pitié des souffrances d'autrui*; tandis que *Virgile*, presque jamais sententieux, fera dire à *Didon*, dans le vrai goût du sentiment,

Non ignara mali, miseris succurrere disco;

Eprouvant moi » même bien des maux, j'ap» prens chaque jour à secourir les malheureux. Dans les auteurs du mérite de *Virgile*, on connoit le caractère des hommes par ce qu'ils disent; on voit visiblement qu'ils sentent ce qu'ils expriment, & qu'ils se l'appliquent toûjours à eux-mêmes. Au contraire, dans les discoureurs à sentences, comme c'est le faste de l'esprit qui les fait parler, leur cœur ne dirige presque jamais le tour de leurs pensées: ils aiment

mieux

mieux endoctriner les hommes, que les intéresser; leur donner des loix, que des exemples; mauvais moyen pour persuader: car la sentence fait sur l'esprit, ce que les loix font sur le cœur; toutes les deux leur sont odieuses. L'esprit est naturellement vain, le cœur naturellement libre. La sentence choque l'esprit dont elle humilie la vanité; les loix gênent le cœur, dont elles captivent l'indépendance.

I V.

Je pourrois par ces principes éclaircir bien d'autres problêmes de critique; car les idées gagnent beaucoup à être ainsi rapprochées les unes des autres. Dès qu'elles sont mises dans une espéce d'ordre de génération, on voit mieux, & même on voit plus. Mais comme ces difficultés sont plûtot à la suite de mon sujet, que mon sujet même, je rentre dans ce qui me reste d'essentiel à traiter.

Et d'abord j'examine *l'utilité*, *l'excellence*, *& la force des sentimens*. Ce seroit ici la partie que je devrois sur-tout charger d'exemples. Mais le tems, & la pénétration des personnes qui m'écoutent, me dispensent de ce détail. Je dirai donc, que les sentimens sont sur la volonté,

lonté, ce que les raisons font sur l'intelligence. Les vérités éclairent & étendent l'intelligence, mais par une gradation lente; les sentimens pénétrent le cœur, & l'enlévent brusquement. Les raisonnemens portent la vérité dans l'esprit, mais ils s'arrêtent là; leur utilité ne va pas plus loin; & je ne sçai, si c'est beaucoup que de montrer la vérité aux hommes, quand elle ne fait que les éclairer. La connoissance, qui ne les rend pas meilleurs, les rend dès-lors pires. Le bien n'est pas fait pour être connu seulement, il est fait pour être aimé. Sa place naturelle, c'est le cœur; comme celle du vrai, c'est l'esprit. Aussi tous les raisonnemens du monde ne firent jamais un homme meilleur, c'est un miracle reservé aux sentimens. *Ciceron* auroit en vain exposé à *César*, en stile de *Sénèque*, tous les charmes de la clémence, je doute s'il lui auroit jamais arraché des mains l'arrêt de mort qu'il tenoit, dressé contre *Ligarius*: un sentiment généreux vint au secours; *César* sent dans le moment combien il est grand de pardonner; l'arrêt lui échape des mains. Mille raisonnemens avoient en vain ébranlé le Dictateur, un sentiment le désarme. Telle est *l'utilité* des sentimens. Mais quelle

quelle en est *l'excellence ?* Et quel honneur ne font-ils pas à ceux qui les produisent ?

La réputation de bel esprit, a quelque chose de bien éclatant, il est vrai ; penser mieux, ou du moins, plus que les autres hommes ; trouver cent jolies choses à dire sur les sujets les plus ingrats ; les dire avec des graces encore au-dessus de ce qu'on dit ; briller où les autres pensent à peine..... c'est un avantage bien flatteur. J'en connois un, dont je serois infiniment plus flatté, c'est le talent d'écrire par sentimens : il me paroit incomparablement plus estimable, & je le crois au fond plus estimé ; toute l'excellence de notre ame, toute la perfection de l'humanité, se peint dans les *sentimens* ; j'adore ceux en qui j'en vois, & rien ne fait tant d'honneur à la nature.

Aussi est-ce de là que vient naturellement l'estime & la tendresse qu'on se sent pour les auteurs qui écrivent dans ce goût si supérieur à tout autre. On s'affectionne à leur personne ; on se passionne pour eux. On iroit d'un pôle à l'autre pour les voir. On trouve mille agrémens à la bouche qui les prononce. Par ce charme presque divin, du fond de l'Afrique, *Tite-Live* attire en Italie les Africquains les plus

sau-

sauvages. Des extrémités de l'Asie, on passe en foule à Athénes, pour y voir *Sophocle*. *Archelaüs* appelle à sa cour *Euripide*. Denis le Tyran fait venir en Sicile le célébre *Platon*, le seul des Philosophes qui ait répandu dans ses écrits le charme des sentimens. La savante *Christine* ne cherche rien au milieu de *Paris* avec plus d'empressement que le grand *Corneille*; je doute, du caractére dont elle étoit, si le tendre *Racine* l'auroit également touchée; j'en dirai ailleurs la raison. Que de transports d'estime & d'amour pour sa personne, n'a pas inspiré à une infinité de ses lecteurs, l'inimitable auteur de *Télémaque*! J'ai vû un étranger illustre & de réputation ne chercher à connoitre l'auteur d'*Inès de Castro*, que pour son personnage de *Constance* & ses trois premiers actes des Machabées. Quelle idée n'ont pas donné de lui ces six vers de son *Romulus*:

Laisse là les Sermens!
S'ils faisoient dans les cœurs naître les sentimens,
Je t'en demanderois. Mais quelle est leur puissance?
Le crime les trahit, la vertu s'en offense!
Il suffit, entre nous, de ton devoir, du mien;
Voilà le vrai serment, les autres ne sont rien.

Di-

Disons un mot d'une troisiéme qualité que j'observe dans le *sentiment*, c'est sa *force* & son *énergie*. Je la fais consister, cette *force*, sur-tout à bien marquer un *caractère*, & à rendre parfaitement la situation délicate d'un personnage. Je sçai que nous avons une autre méthode pour marquer les caractères; & cette méthode est fort à la mode depuis le siécle passé, ce sont les *portraits chargés*. L'antiquité a peu connu cette méthode. Excepté *Salluste* & *Tacite*, presque aucun autre des anciens n'a peint par des portraits chargés. Pour nous, nous accumulons traits sur traits; nous multiplions les coups de pinceau à l'infini; nous prodiguons les couleurs & de toutes les sortes.... D'où vient notre peu de succès dans nos détails? C'est que nous peignons par des traits d'esprit, quand il faudroit le faire par des sentimens. L'esprit est naturellement grand discoureur, il s'amuse volontiers. Le cœur va d'abord au vrai des choses. L'un marche par le chemin de la vanité, & l'autre par le chemin de la vérité & de la nature. Il n'appartient qu'aux *sentimens*, de bien peindre les caractères, & de les rendre tout entiers par un seul trait. *Satan* est

sans

sans doute le caractère le plus chargé qui fut jamais; que de vices, que de talens! *Milton* l'a cependant rendu, ce caractère inépuisable, par un seul sentiment qu'il lui a mis à la bouche. Pour consoler *Béelzebut* désespéré de sa chute dans l'abyme du feu, *rassure toi*, lui dit Satan, *nous ne saurions être condamnés à faire le bien.*

Le sentiment n'exprime pas moins heureusement le personnage, que son caractére. Ce n'est pas une manœuvre aisée, que de faire parler les hommes d'une maniére conforme à la situation de leur esprit, ou de leur fortune. *Horace* en fait un précepte d'après la raison; mais le genre humain est surchargé de Loix, & n'en est pas mieux. La nature, comme observe *Horace*, nous met bien à même de dire ce qui convient à l'état actuel où nous nous trouvons; mais comme ce ne sont pas les intéressés eux-mêmes qui parlent, mais le Poëte qui parle pour eux, ce dernier n'étant pas en effet dans leur situation, il n'en attrape les véritables sentimens, qu'à force de s'échauffer l'imagination, & de s'attendrir le cœur; effort sans effet, quand la nature ne le seconde pas. *Sénéque le Tragique*, par

exemple, manque toujours la ſituation de ſes héros; il leur donne de l'*eſprit*, où il ne leur faudroit que des *ſentimens*. *Agamemnon*, ſous la hache de *Clytemneſtre*, débite gravement des ſentences dignes de l'Aréopage. Eſt-il rien de plus déplacé? Comment peut-on deviner la ſituation où il ſe trouve, avec un langage ſi peu aſſorti? Que je lui dirois volontiers ce que Mr. *de Chaulieu* dit de l'eſprit:

En ſuivant les égaremens
D'une Muſe ſi peu ſenſée,
Tu négliges les ſentimens,
Pour faire briller la penſée!

Mr. Racine a bien autrement ſuivi la nature, & bien mieux exprimé la ſituation de ſon héros, quand il fait dire à *Mithridate* fugitif & vaincu, parlant à *Monime* qui lui paroit indifférente:

Et puis qu'il faut enfin que je ſois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble & plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre ſuffrage,

D'oppo-

D'oppoſer votre eſtime au deſtin qui m'ou-
trage,
Et de me raſſurer, en flattant ma dou-
leur,
Contre la défiance attachée au malheur?

Au reſte il faut obſerver ici, que quoique preſque tout le monde ſoit à portée de juger des *ſentimens*, parce qu'ils affectent la partie de notre ame où réſide la ſenſibilité, nous n'en jugeons pourtant que ſelon la ſituation préſente d'eſprit ou de fortune où nous nous trouvons nous-mêmes: ſoit que naturellement nous prenions peu d'intérêt à ce qui touche les autres; ſoit que nous ſoyons trop occupés de nous-mêmes; deux raiſons que je crois toutes deux vraies; (car prêter double malignité aux hommes, ce n'eſt pas ſe contredire, mais deviner mieux, dit un Italien politique outré) ſoit, dis-je, inſenſibilité pour les autres, ou trop de ſenſibilité pour nous, les ſentimens d'autrui ne nous affectent fortement, que lorſqu'ils ſont à-peu-près les nôtres. De là vient, que preſque toutes les jeunes perſonnes aiment avec paſſion les romans; le rapport de ce qu'elles liſent avec ce qu'elles

sentent, fait tout le charme qui les attire. Ainsi une grande Princesse, dans un tems où son cœur étoit prévenu, ne trouvoit rien de si beau dans *Corneille*, que ces vers sur la sympathie :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par les doux rapports les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer.

C'est en raisonnant sur ce principe, qu'un bel esprit de notre siécle fait dire à une de ses bergéres, *il n'a jamais aimé, comment peut-il m'entendre?* Tant il est vrai, que nous ne sommes *sensibles* aux sentimens des autres, que par retour sur nous-mêmes.

V.

Je m'aperçois que la matiére que je traite est d'une étenduë beaucoup plus vaste, que la mesure du tems qui m'est donné pour la traiter. Il me reste cependant trois points importans, les *sources* des *sentimens*, les diverses

ſes *eſpèces* de *ſentimens*, & la *manière* de les traiter chacun dans ſon eſpèce. Je vai me réduire, & propoſer ſeulement les idées générales des choſes. Je n'appuyerai que ſur quelques articles ſinguliers.

Les *ſources* des ſentimens ſe réduiſent à trois principales, *une ame grande*, *un cœur ſenſible*, *des mœurs bonnes*. On m'a, je crois, déja prévenu ſur la vérité des deux premiéres ſources, & dans ce cas il eſt inutile de les traiter. Quant à la troiſiéme, *l'innocence des mœurs*, on n'eſt pas ſi univerſellement convaincu qu'il *faille bien vivre pour bien écrire*. On croit que l'eſprit, dans un certain degré, ſupplée & ſuffit à tout, & qu'il eſt dans ſes opérations tout-à-fait indépendant des *mœurs*. On va même quelquefois plus loin; on s'imagine, que l'innocence eſt ſimple & timide; & qu'il en eſt dans le païs des Lettres, comme dans la route de la fortune: il faut n'être pas trop homme de bien, ſi on veut parvenir, dit le Satyrique:

Aude aliquid brevibus gyaris & carcere dignum,
Si vis eſſe aliquid,... Juv. Sat. I.

On penſe de même qu'il faut n'être pas trop

ſage pour être meilleur écrivain. J'avouërai ici ſans peine, qu'on peut écrire avec eſprit, ſans avoir beaucoup de probité; mille exemples ne le prouvent que trop, à la honte des talens, que la nature ne nous donna que pour le bien. Un bel eſprit, quand je le nierois, m'en donne le démenti dans ces quatre vers:

Quand Phœbus m'a mis en goguette,
Je chante les jeux & le vin;
Et ſi j'étois moins libertin,
Je ſerois plus mauvais poëte.

Mais ce n'eſt pas du genre de piéces, dont il entend parler, qu'il s'agit ici. Il ne faut point de *ſentimens* là où il n'y a jamais de *mœurs*. Les chanſons libres, & les opéra, ne comportent que des graces légères, & non des beautés ſolides. Mais je ſuis perſuadé, qu'on ne ſauroit donner aux ouvrages utiles le charme incomparable des *ſentimens*, ſi les *bonnes mœurs* n'y influent. Les Payens même ont vû cette vérité. Caton ne définit-il pas l'orateur parfait, *un homme droit qui ſait bien dire*? Ciceron ne met-il pas pour baze du talent de la parole l'intégrité des mœurs, *non*

niſi

nisi innocentissimum? Quintilien ne se contente pas seulement de prouver cette vérité, mais il la prêche, si j'ose m'exprimer ainsi. Il compare les cœurs vicieux aux terres hérissées de ronces, où rien de bon ne peut venir; il se propose l'objection, qu'on peut affecter de grands *sentimens* sans les avoir, & il y répond, qu'on se dément malgré qu'on en ait, quand le cœur n'y entre pour rien.

Les plus parfaits écrivains de l'antiquité ne sont pas ceux qui ont été les plus corrompus; *Platon*, *Sophocle*, *Euripide*, *Démosthène*, & pour remonter au pére de toute bonne littérature, *Homére*, ne sont point diffamés dans l'histoire du côté des mœurs. Quoi de plus réglé que *Ciceron*, *Virgile*, *Tite-Live*? *Pline le jeune* valoit un Chrêtien du côté du cœur. J'ai regret de ne pouvoir citer *Horace*, si fertile en beaux sentimens, quoiqu'il fût au fonds plus libre que libertin; il paroit par ses ouvrages que ses sens étoient pour le vice, & son cœur pour la vertu.

Dans notre siécle, nos auteurs les plus estimés ont été de très honnêtes gens. *Despréaux* a infiniment mieux écrit que *Regnier* son prédécesseur en satyre, comme en effet il vivoit beaucoup

mieux que lui. Corneille abondoit en sentimens de moeurs, parce qu'il étoit plein de probité. Mr. de Cambray les a tous surpassés dans l'art de bien écrire, parce qu'il les surpassoit tous dans l'art de bien vivre. Un cœur pur est un cœur éclairé & docile; éclairé, il voit le bien promptement; docile, il le suit aisément; & cette heureuse disposition est une source intarissable des plus louables sentimens. La débauche fait dans le cœur ce qu'elle fait sur les sens; elle use la sensibilité. C'est dans cette persuasion que *Socrate* ne cessoit de dire au fameux Alcibiade, qu'*en se livrant à ses passions, il gâtoit le plus bel esprit de la Grèce*: & Zénon répondit à un homme de génie, qui lui demandoit un moyen sûr de parvenir à la suprême éloquence, *mon fils, vivez bien*.

V I.

Disons un mot des diverses espèces de sentimens. Mais pour les faire mieux connoitre, éloignons toute obscurité, en reprenant la distinction du *sentiment-passion*, & du *sentiment-mœurs*. Car dans les ouvrages d'esprit tous les sentimens qui y entrent se réduisent à ces deux genres; ou ce sont les *passions* qu'on y excite; ou ce sont les *vertus* qu'on y inspire;

ou c'eſt tous les deux enſemble, ce qui eſt le mieux. Ces deux genres étant bien diſtingués, on voit nettement ce qui eſt du reſſort de chacun; par exemple, toutes les *paſſions* violentes, la terreur, la crainte, la colére, l'orgueil, l'ambition, l'amour, la haine, la jalouſie, la vengeance appartiennent aux *ſentimens-paſſion*. Toutes les vertus, tous les panchans louables, & même les paſſions douces & légitimes, comme la compaſſion, l'amour innocent & modéré, appartiennent aux *ſentimens-mœurs*. Par cette diſtinction, je vai inſtruire en deux mots deux fameux procès encore indécis. Le premier regarde les deux plus grands Tragiques modernes; l'autre, les deux ſexes qui compoſent le genre humain.

Dans le premier, on demande, qui mérite la préférence du côté des *ſentimens*, entre *Corneille* & *Racine*? Comme il eſt queſtion ici d'auteurs preſque parfaits, il faut obſerver 1°. qu'ils ne ſauroient être tels l'un & l'autre, qu'ils n'ayent chacun un peu de ces deux ſortes de *ſentimens*; car n'en avoir que d'une eſpèce, dans un genre d'ouvrages qui les demande toutes deux, ce ne feroit pas même approcher de la perfection. Un Tragique, comme

me il y en a, qui n'auroit, ou que des *sentimens-mœurs*, manqueroit d'action & de vivacité ; ou que des *sentimens-passion*, manqueroit d'élévation & d'utilité. Or la perfection, qui est la fin de la poësie, dit Horace, les veut l'un & l'autre :

Aut prodesse volunt, aut delectare poëtæ...
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Et dans un autre endroit

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto.

Il faut observer en second lieu, qu'à tout prendre, les *sentimens-mœurs* sont préférables aux *sentimens-passion*, & par rapport à eux-mêmes, & par rapport à leurs effets, & par rapport à la perfection des ouvrages où ils se trouvent. Par rapport à eux-mêmes, les *sentimens-mœurs* sont la plus noble expression des vertus ; & les *sentimens-passion* ne sont jamais que des mouvemens déréglés & coupables plus ou moins. Par rapport à leurs *effets*, les *sentimens-mœurs*, en nous remuant, nous poussent au bien & à l'amour de la vertu ; les *sentimens-passion*, en nous agitant, ne nous portent qu'à des choses qui ne valent pas mieux

que

que les paſſions mêmes. Par rapport à la *perfection* des ouvrages où ils ſe trouvent, les *ſentimens-mœurs* y mettent autant de vie, & d'une certaine ſorte de pathétique, que les *ſentimens-paſſion*. Le pathétique proprement dit, eſt véritablement l'effet propre des *ſentimens-paſſion*; mais il y a un autre genre de pathétique qui accompagne toujours les *ſentimens-mœurs*; il eſt moins turbulent, moins impétueux que le premier; mais il n'eſt pas moins affectueux ni moins intéreſſant; par exemple, quand on entend *Phèdre* découvrir & exprimer, malgré elle, ſa paſſion criminelle au vertueux *Hypolite*, on eſt touché & ſaiſi, il eſt vrai; mais quand on voit *Polieucte*, plein du Dieu de ſainteté, remettre ſa chére *Pauline* entre les mains de *Sévère*, on eſt touché & ſaiſi d'une façon différente; mais on ne l'eſt pas moins. L'un & l'autre ſentiment arrachent également des larmes. L'un eſt pourtant un *ſentiment de paſſion*, & l'autre un *ſentiment de mœurs*; ils ont donc tous deux un pathétique qui leur eſt propre.

Ces deux obſervations ſuppoſées vraies, rien de plus ſimple que d'inſtruire le procès des des deux Tragiques. Premiére vérité de fait:

Racine

Racine abonde beaucoup plus en ſentimens-paſſion que Corneille. Tout lecteur, un peu attentif ſur ce qui le remuë, en conviendra ſans peine: outre la preuve de détail qu'il ſeroit auſſi aiſé de faire, qu'inutile, on n'a pour s'en convaincre, qu'à réfléchir un moment ſur la nature de l'intérêt qu'employe toujours le tendre *Racine*; c'eſt uniquement l'amour: * or cette paſſion, qui ne ſe nourrit que des ſentimens violens, eſt, de toutes les paſſions, celle qui eſt la plus éloignée des *ſentimens-mœurs.* En effet un homme prévenu de cette paſſion à un certain excès, ne ſçait plus s'il a un pére, une mére, des enfans, une épouſe, des amis, une patrie, un roi, un maître, des devoirs, un Dieu même. Or, ôter tous ces rapports au cœur de l'homme, c'eſt le laiſſer ſans ſentimens. Il eſt vrai, que *Racine* a manié cet intérêt ſi dénaturé, en très habile homme, qui en ſentoit tout le défaut; il l'a relevé par toutes les graces du diſcours, & toutes

* Il ne l'a pas employé dans *Athalie*, qui eſt ſon chef-d'œuvre; & de la maniére dont il l'a employé dans d'autres piéces, je ne ſçai ſi notre auteur a raiſon de dire que cette paſſion eſt la plus éloignée des *ſentimens-mœurs.*

toutes les ressources de l'art, & même d'autant de *sentimens-mœurs*, que son intérêt principal & dominant pouvoit le comporter; tels sont les beaux vers de *Phèdre* dans la déclaration qu'elle fait à *Hypolite.*

Mourons! de tant d'horreurs qu'un trépas me
délivre!
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi,
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans, quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si
beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.

Cependant l'intérêt principal absorbe presque tout, & ne laisse que peu de place à des *sentimens-mœurs* de la force de ceux dont vous venez d'entendre la lecture.

Seconde vérité de fait. *Corneille abonde en sentimens-mœurs beaucoup plus que Racine.* La preuve de détail est ici encore fort inutile, & personne n'ignore la nature de l'intérêt que *Corneille* employe pour l'ame de ses tragédies; presque jamais l'amour n'y est en premier;

pas

pas même dans *Cinna*, où la vengeance d'*Emilie* est le mobile même de l'amour. Ce sont par tout, ou des passions généreuses, ou des vertus extrêmes.

Voilà le procès tout instruit. Pour le terminer, il ne faut que rapprocher ma seconde observation, où j'ai prouvé que les *sentimens-mœurs* étoient préférables aux *sentimens-passion*; & décider, si l'amour est une affection qui soit plus dans les *sens* que dans les *mœurs*; si mon observation est juste, & qu'on doive convenir, que l'amour violent est plus dans les *sens* que dans les *mœurs*, la cause est finie... Je n'ai garde d'aller plus loin, & je mets à portée de décider, plutôt que je ne décide.

Quant à la seconde question, on demande, *si les femmes ont plus de sentimens que les hommes?* Je vois qu'il est assez reçû, sur-tout en France, que la supériorité sur cet article doit être accordée au sexe; mais je soupçonne ici plus de politesse, dont je ne me plains pas, que d'exactitude dont je voudrois un peu plus; car il y a une petite distinction à faire. S'agit-il dans la question présente des *sentimens-passions*, ou aprochants de la passion? Rien de plus vrai & de plus juste. Quelle fécon-

condité, & en même tems, quelle délicatesse & quelle force dans tout ce qu'elles disent ou écrivent! S'agit-il des *sentimens-mœurs*? La chose n'est pas à beaucoup près si certaine. Ce qu'il y a de sûr, & qui est de fait, c'est que dans l'ancienne histoire, qui a recueilli avec soin tout ce qui s'est dit de meilleur, pour une réponse pleine de sentimens vertueux qu'elle donne aux femmes, elle en attribuë aux hommes une infinité.

On ne me dira pas, sans doute, que cela vient, ou de ce que les femmes ont moins parlé, ou de ce que les hommes n'ont pas fait cas, autant qu'ils le devoient, de ce qu'élles ont dit d'excellent. L'un n'est pas vraisemblable, vû le talent du sexe pour la parole. L'autre l'est presque encore moins, vû la complaisance des hommes pour les femmes. Les hommes ont toujours aimé, & par conséquent toujours admiré; est-il possible, qu'ils ayent oublié ce que deux sentimens aussi forts que le sont l'*admiration* & l'*amour*, avoient gravé dans leur souvenir? Je me borne à cette ancienne preuve de fait, mais moins par indigence, que par discrétion.

J'ajoute encore à ma décision un adoucissement;

ment ; car les questions qui intéressent le cœur, sont très sujettes à être prises par quelqu'une de leurs extrémités ; la vérité cependant n'est jamais dans les extrêmes. Cet adoucissement, c'est que la question proposée ne procéde que du *plus au moins*. J'accorde, sans complaisance, au sexe, autant de *sentimens-mœurs* que le systême imparfait de leur éducation en peut comporter ; sauf encore à excepter de ma décision, les personnes du caractére, par exemple, d'*Emilie* dans *Cinna* ; & de cette sorte de caractère il y en a ailleurs que sur le théatre. Enfin, à mettre les choses au pire, quel grand mal y a-t-il pour elles, qu'en matiére de caractère, elles soient *Racine*, & que nous, nous soyons *Corneille* ?

VII.

Je viens maintenant aux diverses espéces de *sentimens-mœurs* ; & je crois faire connoitre suffisamment ce détail, en disant seulement, qu'il en est d'autant d'espéces, qu'il y a de vertus différentes & de bonnes inclinations en nous ; probité, reconnoissance, valeur, magnanimité, honneur, amitié, zèle pour le bien, justice, générosité, clémence, religion, enfin *humanité*.

Et

Et quant à ce dernier, qui est le seul auquel je crois devoir m'arrêter pour sa singularité, je lui donne beaucoup plus d'étenduë qu'on ne lui en donne ordinairement ; j'en ai même une idée, qui n'est peut-être pas commune, quoiqu'elle soit fondée sur le sens commun. J'appelle *humanité*, tout sentiment qui *intéresse l'homme pour autrui* ; & je range sous cette espéce dominante, nombre de vertus & de passions louables, la sensibilité, la bonté, la douce tendresse, la bonne foi, l'amitié, l'envie d'obliger, la compassion naturelle. J'appellerois volontiers ce sentiment dominant, *sentiment de nature*, qui fait que nous nous attendrissons facilement pour quoi que ce soit qui le mérite peu ou beaucoup, quand ce ne seroit même que pour la seule raison que c'est un être. Je croirois volontiers que les premiers hommes étoient ainsi faits, parce que ce sentiment dominoit en eux, & s'y reproduisoit sans cesse. Tels étoient les hommes de l'âge d'or ; bons, simples, naïfs, droits, tendres, vrais, s'intéressant à tout & à tous. Je suis fâché d'entasser tant d'épithétes, pour dire simplement qu'ils étoient *humains* : mais ce sont nos vices qui ont restraint la signification de ce ter-

me, auſſi étendu pourtant que toute la morale même.

Or voici ce que j'avance. Tout l'art, toutes les graces, toutes les beautés de la compoſition des anciens, tout le ſecret de leur maniére, conſiſtoit en ce qu'ils écrivoient avec ce ſentiment dominant d'*humanité*. Ils ont trempé leur plume, ſi j'oſe le dire ainſi, dans le bon cœur; ils n'ont rien peint qu'avec cette teinture de cordialité; ils ont donné de la vie à tout, peut-être parce qu'ils ont crû que tout vivoit (du moins le ſyſtême de la fable conduit là) & qu'ils s'intéreſſoient à tout ce qui avoit vie..... Une fleur qui tombe ſous le ſoc de la charruë, *Homére* la peint avec attendriſſement; il la repréſente *la tête panchée; ſa tige bleſſée ne la ſoutient plus; ſes belles couleurs s'effacent, & la pâleur de la mort annonce qu'elle va périr. Flore déſeſpérée l'arroſe de ſes larmes, & s'efforce par mille baiſers de la rappeller à la vie.* Toutes les expreſſions paſſionnées du Poëte témoignent qu'il la plaint ſenſiblement.

Je ne prétens pas condamner ici les derniers tems; mais nous ſommes bien éloignés de ces ſentimens dominans d'*humanité*. La politeſſe

liteſſe a pris la place de la ſenſibilité, & l'artifice celle de la nature. La défiance & la politique, que je crois une même choſe, nous mettent trop ſur nos gardes; & c'eſt le propre de la défiance de ſuſpendre d'abord & d'étouffer à la longue les ſentimens. Nous uſons de tout, mais nous ne nous attachons à rien; nous vivons enſemble, mais plus par fréquentation que par communication. Le commerce de la vie eſt moins union qu'aſſemblage. Et je ne ſçai, ſi cette maniére de vie, que nous prenons de fort bonne heure, ne nous ôte pas à la longue le ſentiment dominant d'*humanité*. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que nôtre naïveté naturelle, qui n'eſt qu'une aimable confiance en nos ſemblables, ne nous ſuit pas au-delà du terme de l'enfance; & ſi elle va plus loin, elle eſt *bêtiſe*, dans nôtre façon de penſer. Or dans cette diſpoſition habituelle d'eſprit & de cœur, je doute, ſi nous ſommes propres à penſer & à écrire d'une maniére naturelle; j'entens ici par *naturelle*, non le tour naturel des mots & de la phraſe, mais les idées & les ſentimens de la nature.

Mr. *de Cambray*, l'écrivain du meilleur cœur qu'il y ait jamais eu, eſt le premier qui ait obſervé

ſervé dans la façon d'écrire des anciens ce ſentiment dominant de ſenſibilité, & qui ait reproché à nôtre ſiécle de ne les pas connoitre aſſez: il donne un grand détail d'obſervations ſur cette maniére de compoſer que le bon ſens dirige, & que le cœur anime; il cite cent exemples tirés des originaux Grecs & Latins. Et pour ne pas allonger davantage cette diſſertation, je renvoye à la lettre que ce grand homme à adreſſée à l'Académie Françoiſe.

ARTICLE NEUVIEME.

REFLEXIONS

Sur le Spectacle de la Nature. *

LEs prairies émaillées de fleurs, dans un jour du printems, m'invitérent à aller de grand matin parcourir les campagnes. Tout étoit calme & tranquille; tout tendoit à répandre la ſérénité dans l'ame; tout inſpiroit de ſérieuſes réflexions. L'alouëtte matineuſe, ſeule, avoit quitté ſon nid, & s'élevoit dans les airs pour ſaluer l'aurore qui commençoit à paroitre; elle ſembloit appeller le laboureur à ſon travail, & toutes ſes compagnes à venir chanter avec elle. O le plus matineux des oiſeaux, dis-je alors, compagne fidelle de l'aurore, puiſſe-je me lever toujours à ta voix, pour offrir avec toi l'hymne de l'Aurore, & adorer cet Etre bienfaiſant, qui réjouït l'entrée du matin & la ſortie du ſoir.

A meſure que le Soleil s'avançoit vers l'horizon,

* Traduites de l'Anglois.

rizon, le Firmament ſe teignoit de bandes d'une couleur éclatante, juſques à ce qu'enfin l'aſpect pomelé de l'Orient ſe perdit dans un rouge ardent & univerſel. Pourquoi l'homme s'abandonne-t-il à un repos ſenſuel, & laiſſe-t-il écouler dans un ſommeil pareſſeux des heures ſi précieuſes? Tandis que le Soleil a commencé la carriére que lui a tracée la main du Créateur; tandis que le choeur des oiſeaux célébre par des hymnes l'auteur de la nature, & lui rend hommage par des concerts harmonieux; le devoir n'appelle-t-il pas l'homme à augmenter cette mélodie, par les accens raiſonnables de la piété, à ajouter un grand prix aux offrandes de la nature, en mêlant aux odeurs agréables qu'elle répand, le ſoufle délicat des louanges de ſon coeur? Mes yeux ne pouvant ſoutenir le rouge ardent de l'Orient, je les élevai vers la voute des Cieux. Théatre immenſe, m'écriai-je, où les éclairs lancent leur feu, où le tonnerre gronde, où les tempêtes ſe déchainent, où des mondes ſans nombre roulent à leur aiſe! Quelle main que celle qui dans ſa paume meſure cette vaſte circonférence! Quelle immenſité que celle de cet Etre, pour qui cette étenduë ſans bornes n'eſt qu'un point!

Je

Je portai ensuite mes regards sur la terre; je considérai avec un plaisir secret cette scéne ravissante, ces prairies couvertes de goutes de rosée qui luisoient comme autant de crystaux liquides. Belles perles, que votre lustre est éclatant! que vous êtes peu inférieures à cette pierre orgueilleuse qui orne la couronne d'un Monarque! il ne vous manque que de la consistance & de la durée! Ornemens fugitifs, le Soleil vous fait bientôt disparoitre! Encore quelques instans, & nous vous chercherons en vain dans cette vaste prairie que vous parez maintenant.

Que ces distillations nocturnes restaurent puissamment le monde végétal! qu'elles sont propres à donner une nouvelle vigueur aux herbes, que le Soleil du jour précédent avoit desséchées! Arrosées de ces goutes vivifiantes, leur couleur verte devient plus foncée, leurs fleurs s'épanouissent, leur odeur renait & prend une nouvelle force. Que la sage Providence a de moyens différens pour faire fructifier la terre! Quelquefois des pluyes abondantes sortent des nuës avec impétuosité, fouëttent la plaine, & font écumer les riviéres. D'autres fois de douces rosées se formant dans l'air se-

rein & tranquile du ſoir, deſcendent par des degrés inſenſibles, & comme en ſilence; elles ſont ſi ſubtiles, que l'œil le plus perçant ne peut les découvrir, que l'oreille la plus fine ne s'aperçoit point de leur action. Les unes & les autres ſervent également à féconder le ſein de la nature.

Si la ſeule vuë des végétaux eſt ſi propre à nous réjouïr, quelle ſatisfaction ne devons-nous pas éprouver, lorſque nous conſidérons les avantages qui nous en reviennent ? Quel précieux tréſor ! Quelle abondance de mets délicieux! Et tout cela pour le plaiſir de l'homme! Pourquoi le perſil avec ſa touffe friſée, veloute-t-il ſa bordure ? Pourquoi le ſéleri étend-il ſes bras & perce-t-il la terre, ſi ce n'eſt pour ramaſſer un ſuc propre à donner de la ſaveur à ſes alimens? L'aſperge pouſſe ſa tige pyramidale, pour lui offrir les premiers fruits de la ſaiſon; & l'artichaud étend ſa large tête, pour le régaler de la moelle des végétaux. Les tendrons des concombres rampent au ſoleil, & quoiqu'expoſés à l'ardeur de ſes rayons, amaſſent pour l'uſage de l'homme les ſucs les plus rafraichiſſans. Les féves ſe tiennent fermes, ſemblables à des troupes

rangées

rangées en ordre de bataille. Les pois, tels qu'une compagnie d'invalides, reposent sur leurs soutiens; leurs gousses se remplissent de la graisse de la terre, afin de la répandre sur la table de leur proprietaire. Le tems de leur maturité n'est pas moins remarquable. Il n'est aucune saison de l'année qui ne fournisse quelques-uns de ces mets délicieux, suivant la température de l'air, & l'état de nos corps.

L'examen de cette profusion du Créateur, n'inspire-t-elle pas un plaisir secret, & une vive reconnoissance? Pendant que les montagnes frapent des mains, que les vallons émaillés de fleurs tressaillent de joie, comment ne pas éprouver la volupté la plus pure & la plus vive? Pendant que le Tout-puissant comble de bénédictions toute sa famille, pendant que toute l'année est couronnée de ses faveurs, comment l'ame ne seroit-elle pas échauffée de l'amour le plus ardent? Je l'avoue, la joie s'empare de mon cœur; il ne respire que des souhaits de félicitation pour les heureux habitans de ces lieux champêtres! » Que la paix » soit dans vos murs, & l'abondance dans vos » maisons! Vivez sensibles à tous les bienfaits » de votre Créateur; n'oubliez jamais que le

» Ciel

» Ciel & la Terre concourent à l'envi à vous com-
» bler de ses biens. Le Tout-puissant les a fait
» sortir du cahos ; ils tiennent de lui leur exi-
» stence & leur beauté ; il a créé la matiére
» dont sont composés les objets qu'ils renfer-
» ment ; il les a moulés dans cette multiplicité
» infinie de formes où ils prennent leur figure
» & leur substance ; il a orné les Cieux d'un
» vétement du bleu le plus doux, & paré la
» terre d'une livrée du verd le plus gai ; son
» pinceau a tracé tout ce qu'il y a de beau
» dans la nature ; son souffle a répandu le par-
» fum agréable qu'exhale tout ce qu'il y a d'o-
» doriferant dans l'Univers.

Quel être que l'homme ! Chacun de ses pas s'imprime sur quelque trait de la bonté de son Créateur ; elle se peint à ses yeux, elle parle à son cœur, & l'homme est insensible ! prompt à oublier les faveurs qu'il reçoit, son Bienfaiteur ne l'est pas moins à les renouveller ; on diroit qu'il veut forcer sa reconnoissance. Une *juste* sensibilité ne seroit-elle donc pas une *vertu ?* ou, cette vertu rendroit-elle malheureux celui qui la posséde ? Il est si doux de sentir qu'on est reconnoissant ! Cet air que je respire ne m'a jamais manqué ; cette lumiére qui m'éclai-

re ne s'eſt jamais éteinte; ces fruits qui me nourriſſent ſe reproduiſent ſans ceſſe; cette eau qui m'abreuve n'a jamais été épuiſée; ces fleurs dont la vuë m'égaye, dont l'odeur me reſtaure, renaiſſent chaque année. L'Auteur de la nature ne ceſſe de reparer ſes pertes; un mot, & tout ſe reproduit! Son œil vigilant voit mes beſoins, ſa main bienfaiſante y fournit abondamment; & moi j'aurois inutilement des yeux pour apercevoir, des mains pour recueillir, un cœur pour ſentir! Non, quand le monde entier pourroit l'oublier, il ſe retrouveroit toujours dans mon cœur.

Je ne ſçai ſi j'éprouvois plus de ſatisfaction du riant ſpectacle de la nature, de la vuë de la liberalité de ſon auteur, que du ſentiment de la douce émotion que je reſſentois dans mon ame; ah! que j'aimois à lever les yeux vers le Ciel, & à les retourner ſur moi-même! Dans cet inſtant délicieux, j'adreſſai ma priére; j'étois trop ému pour pouvoir proférer des paroles; je laiſſai parler mon cœur; je ſentis combien il étoit éloquent, par un torrent d'une joie pure & vive dont je me trouvai inondé.

ARTICLE

ARTICLE DIXIEME.

REFLEXIONS

Sur les Plaisirs. *

QU'eſt-ce que le plaiſir? l'ouvrage & l'idole de l'amour propre, l'yvreſſe du cœur, une eſpéce de charme, pour donner une telle rapidité au tems, qu'il s'écoule ſans qu'on s'en aperçoive. L'homme en a imaginé une infinité de ſortes.

Fanny en impoſe au public ſur ſes plaiſirs; mais elle prend garde que ſes plaiſirs ne lui en impoſent à elle-même. Elle les interrompt; elle les varie; elle a ſi bien ſçu ſe rendre maitreſſe de ſes paſſions, que ſouvent elle ſe livre à ce qui leur eſt le plus oppoſé; elle a un tel empire ſur elles, qu'il eſt impoſſible de découvrir le plan qu'elle ſe propoſe. Si vous pouvez la ſuivre au travers des défilés où elle vous conduit, ſoyez ſûr qu'il n'eſt point de labyrinthe dont vous ne puiſſiez vous tirer. Penſe-t-elle à aller vers l'Orient? ſes pas ſe tournent du coté de l'Occident.

Aimer

* Traduites de l'Anglois.

Aimer le monde & ses plaisirs, sans pouvoir en jouïr que par le secours des autres, c'est, pour un homme qui pense, l'état le plus désagréable & le plus triste qu'il soit possible de concevoir. Sa vie se passe en actes de politesse forcée & d'une complaisance servile, dont l'utilité qu'il en retire ne le dédommage pas des peines qu'il essuie. L'hermitage le plus étroit dans le fond d'un désert, une vigne, une fontaine, un bois, un champ, qui fournissent à la subsistance, sont préférables au palais le plus magnifique, dans lequel on se trouve étranger. Dans le premier, l'homme est toujours homme, il est libre. Quel est le rôle qu'il jouë dans le second?

Les honneurs procurent une espéce de contentement, mais ils ne remplissent pas le vuide de l'ame; les richesses corrompent & enorgueillissent; le vin détruit les organes, & réduit souvent l'homme au rang des animaux; la volupté épuise & amène le dégout. Ce sont là cependant les quatre principales sources du plaisir. Quiconque y a puisé en abondance & pendant un grand nombre d'années, n'osera pas nier ce que je viens d'avancer. Combien de maux n'auroit-il pas évité, s'il avoit

avoit sçu prendre la ferme résolution de ne pas se livrer à ces plaisirs? Funestes enfans des passions, plaisirs, voluptés! si l'on vouloit vous examiner avec quelque attention, que vous retomberiez bien vite dans votre néant originel! C'est notre aveuglement qui vous a donné l'être; vous seriez bientôt oubliés, si l'on vous considéroit à la lumiére éclatante de la raison!

Celui là est le plus heureux des hommes, dit un philosophe voluptueux, qui participe le plus aux plaisirs de la vie. Celui-là mérite sans doute ce titre, qui semble être le centre de tous les plaisirs; si nous pouvons imaginer un tel homme, cet homme peut exister; s'il peut exister, il est fort probable qu'il a existé, puisqu'il s'est déja écoulé six mille ans depuis la création. Que de biens se sont réunis pour faire son bonheur! Roi de l'univers, maître de tous les trésors qu'il renferme, prévenu par la volupté, excité par la délicatesse, chaque plaisir n'attend que ses ordres pour paroitre; le génie du savant, l'industrie de l'artiste, ne sont occupés que de ses amusemens. Désire-t-il? il jouït aussitôt, & ne sent aucun dégout après la jouïssance. Quelle félicité! Qüel état di-

gne d'envie! C'eſt ainſi que penſe & raiſonne la plus grande partie du genre humain! Mais que les penſées du ſage ſont bien différentes! Toujours en garde contre la ſéduction, voici comment il raiſonne. » Celui qui peut ſe procurer le plus de plaiſirs, eſt celui qui peut » le plus les varier. Ses actions ſont un paſſa» ge continuel d'un plaiſir à un autre; il les » goute tous, mais il ne s'arrête à aucun; il » faut donc que ſes plaiſirs les plus doux ſoient » cependant bien foibles, puiſqu'ils n'ont pas » aſſez de charmes pour le retenir: s'ils ne » peuvent pas le fixer, ils ne peuvent pas le » contenter; ce n'eſt donc pas le bonheur a» près lequel il ſoupire; il eſt donc né pour » s'attacher à d'autres objets. « C'eſt ainſi que la ſageſſe, en réfléchiſſant ſur les plaiſirs, en découvre la vanité.

Ces beaux jours ſont paſſés, Meſſaline! ces beaux jours, dont le matin vous paroiſſoit ſéparé de la triſteſſe de la nuit par un intervalle immenſe! Cet art qui a prolongé votre enfance au-delà de votre jeuneſſe, & votre jeuneſſe au-delà de votre âge mûr, (ſi tant eſt que vous ayez jamais eu d'âge mûr) cet art n'a pas été capable de renvoyer le terme fatal

tal de la diminution de vos charmes ! Votre physionomie ne montre à présent que les ruines d'une beauté qui s'est perduë dans le jeu & les débauches nocturnes ! Abandonnée par les jeunes gens épris autrefois d'un fol amour pour vous, que vos remords doivent être cuisans lorsque vous voulez vous livrer à la réflexion ! Qu'il doit vous en couter pour jouër le reste de l'acte que vous devez représenter ! L'âge vous fait paroitre si différente sur le théâtre du monde, que vous ne devez plus vous flatter de pouvoir remplir le même rôle ; il faut prendre un autre train ; car si vous persistez à ne pas vouloir changer, on ne prononcera votre nom, que pour vous tourner en ridicule, & on ne vous regardera, que pour se moquer de vous & vous insulter. Le tems, qui s'écoule avec tant de rapidité, vous dit à haute voix, qu'il n'y a pas un moment à perdre ! Hésiter, c'est augmenter le mal ! point de délais ! Ecoutez l'avis d'un ami, qui vous est encore attaché malgré vos désordres ! Recherchez la sagesse ! Travaillez à la reforme de votre vie, dans quelque retraite qui puisse vous faciliter cette entreprise ! Oprobre de votre sexe, (excusez une expression aussi dure) vous

vous êtes encore trop heureuſe de pouvoir en devenir le modéle! Si vous héſitez, je puis dire, que vous êtes indigne de la liberté que vous avez encore, de tourner vos vices mêmes à l'avantage de votre vertu.

De quoi ſert le ſéjour d'une grande ville, la magnificence de la cour, l'affluence des plaiſirs, à un cœur qui a perdu ſans retour cette ſatisfaction, qui par l'habitude lui eſt devenuë néceſſaire? Tout cela ne lui offre qu'un déſert, un cahos, un lieu de triſteſſe & d'ennui. Mais n'y a-t-il donc point de vrais plaiſirs? Ecoutez-moi.

J'allai, il y a quelques jours, dans une eſpéce de chaumiére, où la triſteſſe & la miſére ſembloient avoir fixé leur ſéjour. Je vis un pére & une mére, environnés de cinq ou ſix jeunes enfans, qui leur demandoient, par des ſoupirs & des larmes, un morceau de pain, qu'ils n'étoient pas en état de leur donner. Toute cette miſérable famille ne ſe nourriſſoit plus que de ſon affliction & de ſes pleurs. Quel ſpectacle! J'éprouvai l'émotion la plus vive; je verſai des larmes. Délicieuſe triſteſſe! Voluptueux attendriſſement! Je tendis une main ſecourable à ces malheureux; je leur

fis aporter de la nourriture ; le pére & la mere en donnérent d'abord à leurs enfans, dont le triste état les touchoit plus que le leur propre. Ils me paroissoient se soulager plus encore qu'ils ne soulageoient ces innocentes créatures, qui dévoroient ces alimens, & sembloient ne pouvoir être rassasiées. Je ne saurois dépeindre ce qui se passoit au-dedans de moi ; je demeurois immobile, les yeux fixés sur ces objets, & le cœur agité par la tristesse & le plaisir. Quand ils eurent achevé de prendre de la nourriture, ils jettérent sur moi des regards de reconnoissance, comme sur leur libérateur ; ils tombérent tous à mes genoux, sans pouvoir exprimer leurs sentimens, qu'ils peignoient assez par leur attitude & par leurs regards. Je leur tendis la main ; je leur donnai quelques piéces de ce métal, dont je n'avois pas connu jusques alors le véritable usage, & qui ne m'avoit jamais rendu aussi heureux. Je sortis de ce lieu, convaincu que je venois de découvrir la véritable source du plaisir ; je me promis de n'en pas chercher d'autre, de faire des malheureux mes enfans, de découvrir la misére dans les réduits tristes & obscurs où elle se cache, de me conduire de

de telle maniére, que les misérables puissent s'apercevoir, que je me procure bien plus de plaisir en les consolant que je ne leur en procure à eux-mêmes; qu'ils puissent se persuader, que loin d'exiger d'eux de la reconnoissance, j'en ressens moi-même dans le fond de mon cœur, à cause de la volupté pure qu'ils y répandent. Depuis que j'ai pris cette résolution, & que je l'ai mise en pratique, j'existe véritablement, & j'existe le plus heureux des hommes! Le monde ne soupçonne pas seulement ma félicité, soit parce que je me dérobe à ses regards, soit parce qu'il n'imagine pas qu'on puisse être heureux hors du tourbillon de ses plaisirs; mais s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il verroit, que toutes ses joies ne sont que la tristesse même, en comparaison de la satisfaction que je goute quand j'ai soulagé un malheureux! Ha, *Messaline*, *Messaline*, la belle vie que vous auriez pu mener!

* * *

ARTICLE ONZIEME.

LA RESURRECTION.

ODE.*

BIentôt mon ame prenant son essor, quittera cette fange pour voler entre tes bras, divin Messie, objet de mes espérances, source unique de mon salut! Bientôt, terre, tu recevras mon corps dans ton sein maternel; ainsi tout ce qui est en moi va participer à l'immortalité. Vous pleurerez alors, vous qui faites les délices de ma vie, ami fidéle, épouse tendre; mais vos cris superflus ne rendront point mon esprit à ce cadavre arrosé de vos larmes.

* * *

Déja je goûte les douceurs d'un sommeil paisible. Ces yeux que la mort a fait fondre en larmes, se fermeront aussi, peut-être dans peu,

* Cette Ode a fait beaucoup de bruit en Allemagne; nous avons cru que le public en verroit avec plaisir la traduction.

peu, peut-être longtems après mon trépas. Ah! qui pourra vous pleurer, chers amis, comme vous m'avez pleuré? Tous vos désirs tendent à présent à être réunis avec moi dans un même sépulcre: Eh bien! reposez tranquillement dans ce tombeau. L'Univers entier passera; attendez avec patience la fin de cette courte nuit: voyez cet Ange fidéle qui veille sur nos cendres.

* * *

Quand j'aurai demeuré plusieurs siécles dans cet azile assuré, à peine croirai-je que quelques heures se seront écoulées. D'autres justes, enlevés aussi du tumulte du monde, se réjouiront avec moi de leur délivrance; Dieu a vû leur longue affliction. » Jouissez, leur a-t-il dit, » mes bien aimés, jouissez d'un doux re» pos dans vôtre demeure, jusques-à-ce que » vous habitiez la maison éternelle qui vous est » destinée. «

* * *

Après que plusieurs générations impies auront passé sur la terre, le juste vengeur du crime viendra pour détruire une seconde fois un monde de méchans. Tu chercheras alors de la foi parmi les hommes, divin Messie;

tu les maudiras à cauſe de leurs débordemens; tu ne trouveras perſonne qui t'honore, perſonne qui chante des hymnes à ta louange; on ne verra par-tout que crime & qu'extorſion; les Cieux même témoigneront que l'iniquité ſera parvenuë à ſon comble.

* * *

Alors cette terre que tu as autrefois ſanctifiée, & qui eſt maintenant devenuë profane, criera vengeance, & demandera d'être purifiée de ſes ſouillures. Touché de ſes larmes, indigné, excédé de tant de crimes, le ſoleil refuſera ſa lumiére aux mortels corrompus, & ſouhaitera, Seigneur, d'entendre de nouveau ta voix pour arrêter ſa courſe. Toutes les créatures poufſeront de profonds ſoupirs, & gémiront de ce que le tems de leur délivrance ne ſera pas encor arrivé: chargées à regret des chaines peſantes de l'iniquité, elles regarderont en haut, & hâteront par leurs déſirs la venuë du Juge du monde.

* * *

Toutes les forces des cieux s'ébranlent; toutes les loix de la nature ſont interrompues; plus d'accord, plus d'harmonie! Ton char, divin Meſſie, tonne dans les airs, & au milieu

lieu de l'orage montre le ſouverain juge. Dans cet affreux cahos, les étoiles ne jettent plus de lumiére; troublées, ſanglantes, elles tombent; les Cieux ſe roulent comme un livre.

* * *

Déja l'on entend la derniére trompette; déja les tyrans s'écrient; » Tombez, montagnes, tombez ſur nous. « Dans cette derniére journée, l'Ancien des jours remet à ſon fils ſa juſte balance, afin qu'il juge l'Univers. Je dors profondément dans ma caverne obſcure; l'Ange céleſte, qui garde mon tombeau, fait retentir ſa voix; à l'inſtant mon ſépulcre s'ouvre, mon ame redemande ſon corps qui y fut mis en dépôt.

* * *

Quelle agréable émotion! Qui eſt-ce qui vivifie cette vile pouſſiére? Quel doux friſſonnement pénétre dans mes os? Eſt-ce là le corps que j'ai animé?.... Je ſuis donc rendu à la vie! Oui, c'eſt moi-même..... Ce ſont là mes membres! Cet éclat, cette gloire m'appartiennent.... Qui a pû raſſembler mes cendres diſperſées? Quel eſt le trône qui s'offre à mes regards? Quelle voix éclatante m'appelle? Ah! c'eſt le Dieu en qui j'ai mis mon

espérance; ô mon Sauveur, c'est toi-même que je contemple!

* * *

Ta fidélité, Seigneur, dure éternellement. C'est à toi que je rens hommage de cette nouvelle existence; j'ai trouvé grace devant tes yeux. O sort heureux! la mort a été engloutie par ta victoire; je ne serai point anéanti. O sort heureux! la puissance, la gloire t'appartiennent! Rédempteur des hommes, c'est par ta bonté que j'existe. Je veux me mêler parmi ceux qui célèbrent tes louanges; je me hâte de joindre ma voix au choeur céleste.

* * *

Pére du genre humain! tels furent tes justes transports, lorsque la main puissante, qui avoit formé ton corps de la poudre, y fit entrer la vie, & que la terre vit son maître. Le souffle de l'Eternel animoit tes membres; l'astre du jour s'arrêta pour te contempler; toute la nature tressaillit de joie! Quel brillant spectacle s'offrit à sa vuë! Un être excellent, environné de gloire, le chef-d'œuvre de Dieu! La reconnoissance étoit dans ta bouche, l'adoration dans ton esprit, la louange dans tes regards.

* * *

Dans

Dans ces campagnes que la foudre a ravagées, tout renait, tout prend une nouvelle forme ! On voit éclorre de tous côtés des corps du sein de la terre. Qui sont ceux qui percent la foule & s'empressent à venir vers mon tombeau ? Voilà mon intime ami.... voilà mon épouse chérie.... Tous les objets de ma tendre affection s'avancent vers moi, rayonnans de gloire ; le destin, la mort, aucun ennemi ne pourra plus nous séparer.

* * *

Une voix se fait entendre près de mon sépulcre. Quelle est cette jeune personne que j'apperçois ?.... C'est un Séraphin.... Une ame humaine ne peut habiter un si beau corps. Quel éclat dans ses vêtemens ! La pudeur, l'innocence & la joie qu'inspire une vraye piété, brillent sur son front modeste. Quel doux sourire ! Quelles graces dans ses yeux ! Pourquoi mon coeur est-il émû & transporté de plaisir ? Quelle force attrayante m'entraine vers elle ?

* * *

Mais cette ame juste, pour laquelle j'ai un si doux panchant, éprouve aussi les mêmes sentimens à mon égard ! Nature, ce sont là

tes

tes impressions ! Tu m'obliges à voler entre ses bras ; » Ah, chére sœur, renouvellons les » preuves de notre tendre amitié ! Combien » de fois, pendant les tristes nuits où je pleu» rois ta perte, n'ai-je pas désiré cette jour» née ? La voici ! Quelle félicité ! «

* * *

Je suis tout pénétré de mon bonheur. Sentimens qu'éprouvent les Séraphins, excitez dans mon ame les plus vives émotions, remplissez-la toute entiére ! Que je boive jusqu'au fond dans la coupe de la félicité ! Que je sois inondé de joie ! Chantres du Seigneur, que j'assiste à vos divins concerts ! je sentirai ce qu'ils exprimeront. Une éternité de plaisir m'est destinée. Ma lyre, prépare tes accords ; je veux célébrer avec eux les louanges de l'Eternel.

* * *

Lorsque le monde subsistoit encore, & que le juste Juge paroissoit endormi, fidéles, l'impie se rioit de vous : Dieu vous dédommage maintenant de vos souffrances d'un instant, par une éternité de bonheur ! Il nous couronne, il récompense en Dieu ! Que les sons de ma lyre se raniment ; ces tristes momens sont

ſont évanouïs ! Pére tendre, voici tes enfans, ton fils eſt notre frére.

* * *

Qu'eſt devenuë la terre? Quelles flammes ardentes ! elle s'embraſe, elle ſe fond comme de la cire. Le Dieu qui lui donna l'être a parlé. » Sois délivrée, ſois anéantie. « Ainſi le ſoleil fondoit autrefois la neige ſur les cimes de ces Pyrenées qu'on voit maintenant s'écrouler ; du haut des monts elle ſe précipitoit dans les vallées, elle formoit des ruiſſeaux abondans & diſparoiſſoit. Telles les montagnes & les plaines s'écoulent en torrens de flammes, & ne ſont plus.

* * *

Fortereſſes que les Tyrans ont élevées, qui faites l'ornement de la terre, tombez maintenant. Vous ne valez pas mieux que ces chétives cabanes qui n'attiroient point les regards de l'orgueil. Vos poſſeſſeurs ne porteront plus le nom de maîtres de la terre ; la place même que vous avez occupée reſtera inconnuë ; tombez, le jour du Seigneur eſt venu. En vain vos fondemens furent-ils aſſis ſur le roc ; en vain furent-ils jettés dans les entrailles de

la

la terre, ils ont été secoués * comme une menuë poussiére; ils ont été secoués, & ne sont plus qu'une vaine fumée.

* * *

Une voix majestueuse vient de retentir; *Sois créée de nouveau!* Soudain la terre sort de ses cendres, transformée, brillante d'un nouvel éclat. On n'entend plus gronder le tonnerre; le silence a succédé à cet horrible fracas. Un nouveau Ciel plus serein couvre la terre. Dieu lui-même vient faire ici sa demeure. Les Chérubins conduisent son char; les Trônes, les Séraphins l'environnent; les justes marchent à sa suite.

* * *

Intelligences célestes, premiers enfans du Créateur, plus élevés, plus excellens que les hommes, & cependant moins honorés qu'eux; vous psalmodiez, vous triomphez, de ce que l'Eternel a consommé son œuvre, de ce que nous partageons votre bonheur. Vos instrumens harmonieux retentissent; vous publiez à haute voix, qu'aucun impie n'ose plus déshonorer le Dieu des Dieux.

Je

* * *

* L'original porte, *Ils ont été balayés.*

Je vous saluë, Martyrs, dont les Chrêtiens célébrent à présent le triomphe, & ne gémissent plus de vos cruels tourmens. Tous les habitans des Cieux se réjouissent à votre vuë. Témoins illustres de la vérité, comblés d'honneurs, vous éprouvez les plus vifs transports de joie. Ames grandes, resplendissantes de lumiére & de gloire! *Néron*, *Domitien*, ne peuvent plus assouvir sur vous leur barbare fureur!

* * *

Que ce corps couvert de cicatrices, qui vous ont mérité cette brillante couronne, est sorti glorieux de ses ruines! Dans le silence de la nuit, je chantois votre martyre, & je versois un torrent de larmes. Qu'elles étoient puériles! Je voyois leur supplice cruel; je n'appercevois point leur gloire. Ma lyre, fais retentir tes accords; ils seront toujours le sujet de mes chants, mais ce ne seront plus que des chants d'allégresse.

* * *

Des accens plus sublimes que les miens se font entendre! Garde le silence, ma lyre; c'est un Roi qui conduit au pied du trône un chœur de musiciens célestes! Le diadéme le plus éclatant

tant brille ſur ſon front. Il parle au Juge du monde: » Reçoi mes hommages, mon fils; » que mon bonheur eſt grand de t'avoir en» gendré! il m' ppartient, il eſt mon fils! « Le Ciel l'entend & ſe tait; David ſeul fait retentir ſa lyre.

* * *

Tous prêtent une oreille attentive; ſoudain le Ciel eſt rempli du ſon éclatant & ſublime de ſes chants d'allégreſſe, qui ſe répétent dans les voutes céleſtes. Ainſi l'écoutoient autrefois les enfans de *Coré*; le Jourdain même reſpectoit ſes accords, & rouloit plus lentement ſes ondes, quand ce Prince faiſoit retentir ſa harpe majeſtueuſe; le Liban répétoit ſes cantiques myſtérieux; l'écho deſcendoit d'Hermon & rempliſſoit les vallées de ſes accens harmonieux.

* * *

Mais pourquoi tous ces objets échapent-ils à ma vuë? Où eſt le Monarque illuſtre par ſes cantiques ſacrés? Que ſont devenus ces concerts céleſtes? Quelles ténèbres affreuſes m'envelopent? Tout m'eſt donc enlevé! Suis-je privé du ſentiment? Me trompé-je? ... Exiſté-je encore? .... Revenez, illuſions raviſſantes, rendez moi ma félicité.... Qui eſt-ce qui ſe pré-

présente à mes regards épouvantés ? Quelle voix retentit à mes oreilles ?

* * *

» Mortel, tu n'es encore que poudre; tu n'as » pas encore achevé tes combats. Va, par » de généreux efforts, te rendre digne d'une » résurrection bienheureuse. Un athléte cou- » rageux n'est proclamé par le cri du héraut, » qu'après avoir vaillamment combattu, lutté, » terrassé son adversaire. Tu brules d'être ad- » mis à nos divins concerts ; remplis aupara- » vant ta mesure de sainteté *; épure tes senti- » mens; prépare ton ame pour la gloire qui » lui est destinée. »

* * *

» Alors tu prendras ta place parmi nous; tu » pourras apprendre à connoitre ce que l'abi- » me profond qui nous sépare empêche les » hommes de célébrer dignement dans leurs » cantiques. Un mortel ne le sentit jamais. » *Milton* lui-même, qui, sous un autre nom, † » est

* Nous avons traduit mot pour mot l'original, afin de ne pas affoiblir l'idée, qui ne pourroit être bien rendüe dans notre langue.

† Il y a dans l'original; *Pas même Milton que vous nommez Klopstock*, Mr. Klopstock travaille à un poëme héroïque intitulé *le Messie*. Il en a déja donné cinq chants, qui sont généralement admirés.

» eſt revenu ſur la terre pour enſeigner à chan-
» ter le Meſſie, ne ſauroit le dépeindre. Ce
» qui n'eſt que poudre ne connoit point le
» conſeil du Très-haut, ne comprend point
» les plaiſirs & la gloire dont il veut couron-
» ner ſes élus. »

ARTICLE DOUZIEME.

L'ALLÉE DE SILVIE. *

† QU'à m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer !
De ma triste & lente carriére
Rien n'adouciroit la misére,
Si je cessois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux azile,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur & la sagesse,

* *C'est le nom d'une promenade solitaire où ces vers ont été composés.*

† Cette Piéce est du fameux Citoyen de Geneve.

Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi! l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir?
Et ſi le tems coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir?
Oh! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais!
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage
Tous ſes déſirs ſont ſatisfaits.
Tant de ſoins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition:
L'homme content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices,
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable,

Qui

Qui dans ſon ame inſatiable
Nourrit l'ardente ſoif de l'or ;
Que du vil panchant qui l'entraîne
Chaque inſtant il trouve la peine
Au fond même de ſon tréſor.
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains !
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour ſa chute,
Soit creuſé de ſes propres mains.
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa miſére,
De la part de ſon propre frére,
La même inſenſibilité.
Sans doute, un cœur né pour le crime
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions ;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs ſéductions.
Il en eſt de plus dangereuſes,
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon,

Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine & ſes fureurs ſanglantes,
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces panchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſévérement.
O diſcours trop rempli de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre, en ce charmant azile,

Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur:
Hélas! n'eſt-il pas tems encore,
Que la paix régne dans mon cœur?
Déja de mon ſeptiéme luſtre
Je vois le terme s'avancer;
Déja la jeuneſſe & ſon luſtre,
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévére ſageſſe
Fera bientôt fuir les amours,
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie,
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la Philoſophie
Naître de la néceſſité;
On me verra, par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le ſage a ſouvent fait naufrage,
Quand il croyoit toucher au port.
O ſageſſe! aimable chimére!

Douce illuſion de nos cœurs !
C'eſt ſous ton divin caractére
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme s'habille à ſa mode ;
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité ;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe
Et donnent le nom de ſageſſe
Au panchant qu'ils ont adopté.

Tel chez la jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de Philoſophie,
Tend des piéges à la vertu.
Tel dans une route contraire,
On voit le fanatique auſtère
En guerre avec tous ſes déſirs,
Peignant Dieu toujours en colére,
Et ne s'attachant pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que différent en ſon langage,
Et plus different en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,

Il